

ABBE ELIE - J. AUCLAIR

FIGURES CANADIENNES

— Première série —



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL, 1933

FIGURES CANADIENNES

ABBE ELIE - J. AUCLAIR

*docteur en théologie et en droit canonique
de la Société Royale du Canada
et de la Société Historique de Montréal*

FIGURES CANADIENNES

— Première série —

**Quelques figures marquantes de
notre épiscopat et de notre clergé**



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTREAL, 1933

NIHIL OBSTAT,

Louis G de Lery, S. J.
cur. dioc.

24 juin 1933,

IMPRIMATUR,

J. A. Deschamps
~~cur. dioc.~~
cur. dioc.

26 juin 1933.

UN MOT AU LECTEUR

Ce recueil est le premier d'une série de portraits que j'intitule "Figures Canadiennes". Publié en même temps que le deuxième qui lui fait pendant, il évoque, en racontant brièvement la vie et la carrière de chacun, le souvenir de quelques-uns de nos évêques et de nos prêtres qui ont bien mérité de l'Eglise et de la patrie. De Mgr Bourget au cardinal Rouleau, j'en ai groupé vingt-quatre.

Dans le deuxième volume, j'ai voulu rendre également hommage aux hommes éminents du laïcat qui ont fait honneur à notre pays et à notre race. En puisant dans les rangs de la politique, de l'éloquence et des lettres, j'ai réuni vingt-quatre de ces nobles figures, depuis sir Louis-Hippolyte Lafontaine jusqu'à sir Lomer Gouin.

C'est un nombre fort limité, je l'admets. Mais dans le cadre restreint dont je dispose, il ne m'était guère possible de faire autrement.

C'est le destin inévitable de ces sortes de compilations de rester toujours, et quasi nécessairement, incomplètes.

Et pourtant, si modeste soit-elle, j'aurai apporté ma contribution à la "petite histoire" si riche et si inexplorée du Canada français. Cette contribution, les circonstances me permettront peut-être, un jour, qui sait, de la continuer et de l'améliorer ?

Je n'apprendrai sans doute pas grand-chose aux hommes de ma génération, ni à ceux qui nous suivent immédiatement. C'est pour les jeunes surtout que je publie ces notes, pour ceux qui viendront après nous, afin qu'ils connaissent mieux quelques-uns au moins de nos grands hommes du passé et marchent sur leurs traces.

J'ai connu personnellement la plupart de ceux dont il est question, et je dis en toute franchise ce que je pense d'eux. Je n'ai pas voulu cependant accentuer les ombres du tableau. A peine les ai-je dessinées légèrement, parce qu'il n'y avait place, m'a-t-il semblé, que pour la lumière dans ce recueil que j'ai voulu édifiant autant qu'instructif.

L'AUTEUR.

Juin 1933



Mgr BOURGET

(1799-1885)

MGR Ignace Bourget naquit à Lévis, le 30 octobre 1799. Ses études faites à Québec et à Nicolet, il fut ordonné prêtre le 30 novembre 1822, à Montréal, où il demeurait depuis environ un an, en qualité de secrétaire de Mgr Lartigue, à cette époque auxiliaire de Québec en résidence à Montréal. L'abbé Bourget continua, après son ordination, à remplir ses fonctions de secrétaire jusqu'en 1836, alors que, le 13 mai, Mgr Lartigue devint titulaire de Montréal et le nomma aussitôt son vicaire général.

L'année suivante, le 10 mars 1837, M. Bourget fut élu évêque de Telmesse et coadju-

teur de Montréal et il fut sacré le 25 juillet. A la mort de Mgr Lartigue, le 19 avril 1840, il lui succéda de droit sur le siège épiscopal de Montréal. Mgr Bourget administra son diocèse pendant trente-six ans, jusqu'au 11 mai 1876, date à laquelle il démissionna. Il se retira bientôt après à Sault-au-Récollet. C'est là qu'il reçut son titre d'archevêque de Martianopolis. Il y vécut neuf ans dans la retraite, et mourut à l'âge de 85 ans et 7 mois, le 8 juin 1885.

Mgr Bourget manifesta, dans sa ville épiscopale et son diocèse, et même au dehors, très loin au dehors, une activité remarquable au cours de sa longue administration. Ses oeuvres fort nombreuses ont connu le succès des oeuvres bénies du ciel. Tout ce qu'il a voulu et créé a prospéré, et l'Eglise en bénéficie encore, même au delà des limites de notre pays.

A peine avait-il pris les rênes de l'administration en 1840 qu'il se révéla homme d'action et d'entreprise comme il ne s'en rencontre pas souvent. On était au lendemain des événements de 1837-1838. La région de Montréal en particulier, sur le Richelieu et dans les Deux-Montagnes, avait été agitée et "troublée" plus qu'ailleurs. Il fallait calmer bien des choses, pacifier les esprits en les

élevant vers le surnaturel. Le nouvel évêque, tout en se montrant très ferme pour le maintien de la doctrine, s'y employa avec bonté, et non certes sans succès. Jusque-là, et depuis 1657, à Montréal, l'ancienne Ville-Marie, les Messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs temporels de l'île et en charge de "la paroisse" de Notre-Dame, avaient, presque seuls, sous la juridiction des évêques de Québec, vu à la gouverne du spirituel comme à la gérance du temporel. Ils avaient établi au milieu du dernier siècle, des "chapelles de secours" ou églises succursales, et fondé, auparavant, le collège de Montréal en 1767. Leur zèle et leur amour du bien, comme leur esprit de religion et leur piété, étaient incontestables et indiscutables. Mais le champ d'action, pour l'exercice du saint ministère au service des âmes, avec l'augmentation de la population, spécialement dans la ville, s'élargissait vers cette époque considérablement. Peut-être les distingués et dévoués fils de M. Olier ne le comprirent-ils pas tous assez tôt. L'évêque Bourget, lui, s'en rendit compte avec une acuité de vue et un sens de prévision que l'histoire ne saurait trop louer.

Il voulut d'abord augmenter et fortifier son clergé et ses communautés de recrues

nouvelles, et, pour cela, il multiplia les instituts et les institutions, les centres d'enseignement et les foyers d'activité charitable. A sa demande, les Sulpiciens, en plus de leur collège de Montréal, établirent un grand séminaire, qui ouvrit ses portes en 1840. Les Frères des Ecoles Chrétiennes étaient à Montréal depuis 1837. Mgr Bourget les encouragea et les aida puissamment. Les Soeurs de la Congrégation de Marguerite Bourgeoys enseignaient depuis 1657. L'évêque ne leur ménagea pas son concours, son assistance et ses bénédictions. Mais, en même temps, il estima que, pour les oeuvres d'instruction et d'éducation, ces ouvriers et ouvrières de la première heure ne suffisaient plus à la noble tâche. Pareillement, depuis 1659, les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, fondé en 1642 par Jeanne Mance, et, depuis 1747, les Soeurs Grises de Mère d'Youville, toutes religieuses d'un large dévouement, prenaient soin, le mieux possible, des malades, des pauvres, des vieillards et des orphelins. Tout en les encourageant et en les bénissant comme elles le méritaient, Mgr Bourget jugea que, sur ce champ des oeuvres de charité et d'assistance, comme sur l'autre, il convenait aussi d'augmenter les effectifs. C'est pourquoi, avec une généreuse audace,

que plusieurs crurent téméraire et qu'explique seul sans doute ce qu'on a appelé son don de seconde vue vers l'avenir, le jeune évêque de quarante ans, sans négliger de consolider ce qui existait déjà, s'occupa de faire venir de France, l'ancienne mère-patrie, ou de faire jaillir du terroir canadien, de notre propre sang pourrait-on dire, des instituts et des communautés de toutes sortes.

Pour l'instruction des garçons, aux institutions déjà existantes et toutes très méritantes : le collège de Montréal qui datait de 1767, le séminaire de Saint-Hyacinthe fondé en 1811 par le curé Girouard, celui de Sainte-Thérèse établi en 1825 par le curé Ducharme et le collège de l'Assomption fondé en 1832 par le curé François Labelle et MM. Meilleur et Cazeneuve, qu'il encouragea et dont il suivit et assura les progrès, il en ajouta plusieurs autres. En 1842, il faisait "revenir" de France les anciens missionnaires des premiers âges, les savants et zélés Pères Jésuites, qui ouvriraient bientôt (en 1848) leur collège Sainte-Marie de la rue Bleury. En 1847, à la fin d'un voyage en Europe, il ramenait lui-même de France nos premiers Clercs paroissiaux de Saint-Viateur qui fondèrent cette année-là le collège Joliette, à Joliette même, et deux ans après

le collège Bourget à Rigaud, et les religieux de Sainte-Croix, qui établissaient aussitôt leur collège de Saint-Laurent. Pour la formation des jeunes filles, l'entreprenant évêque ne se montra pas moins prévoyant et actif. Aux Soeurs de la Congrégation, établies à Montréal depuis 1657, il adjoignit les Soeurs du Sacré-Coeur en 1842 et les Soeurs de Sainte-Croix en 1847, deux communautés qui essaierent de France, et, en même temps ou presque, les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie en 1843 et les Soeurs de Sainte-Anne en 1850, celles-ci de fondation canadienne. Pour l'oeuvre des retraites et des missions, l'infatigable évêque fit venir, de France encore, en 1842, les Oblats de Marie, qui devaient s'illustrer dans le haut enseignement à Ottawa et dans leurs glorieuses missions de l'Ouest et du Nord.

D'autre part, pour les oeuvres de charité et d'assistance, aux Soeurs de l'Hôtel-Dieu, qui existaient depuis les commencements de Ville-Marie, et aux Soeurs Grises établies en 1747, il ajouta les Soeurs du Bon-Pasteur, qui vinrent de France en 1844, les Soeurs de la Providence et les Soeurs de Miséricorde, instituts fondés par lui, à Montréal même, le premier en 1843 et le second en 1848. C'est

à Mgr Bourget également que notre grande ville doit ses deux monastères de pieuses recluses, celui du Précieux-Sang fondé en 1874 et celui des Carmélites fondé en 1875. Il convient de noter en plus que la plupart de ces instituts ou communautés, établis ou fondés à Montréal par le grand évêque, se sont dans la suite répandus au dehors, dans l'Ouest et aux Etats-Unis, et que notre sainte religion et notre race française leur sont redevables de bienfaits et d'avantages qui sont à vrai dire incalculables.

Au reste, par tout son diocèse, dont celui de Saint-Hyacinthe fut détaché en 1852, Mgr Bourget, dans le cours de son administration épiscopale de près de quarante ans, se montra constamment attentif aux besoins spirituels et même matériels de ses ouailles et du pays tout entier. Il fut, par exemple, un apôtre ardent et vigilant de l'oeuvre si importante et si profitable de la colonisation. C'est lui qui confia aux Oblats, peu après leur arrivée au pays, les missions de la région de Bytown (Ottawa). C'est auprès de lui que le grand colonisateur du nord de Montréal, le curé Labelle (plus tard Mgr Labelle), trouva aide et direction dans ses premiers labeurs de 1868 à 1876. Et c'est encore Mgr Bourget qui fut

l'un des pionniers de la pénétration des nôtres dans les Cantons de l'Est. Sur le territoire propre de sa juridiction, dans la ville et dans les campagnes, il ajouta les paroisses aux paroisses, et, en un peu plus de trente ans, il n'en créa pas moins de soixante-quinze. Il ne multiplia pas ainsi les centres d'action catholique sans user de prudence et de discernement, mais on peut écrire qu'il le fit quand même hardiment et avec une belle confiance en la Providence. Bon nombre de ces paroisses furent créées dans la ville, à la suite de la division de Notre-Dame, la seule et unique paroisse de Montréal jusqu'en 1866. Mgr Bourget avait été, en 1852, l'un des promoteurs les plus zélés de la fondation de l'Université Laval à Québec. Quelques années plus tard, pour sauvegarder la foi ou tout au moins la formation catholique supérieure de ses jeunes gens, enclins à prendre le chemin d'une institution anglo-protestante, il demanda à Rome l'établissement, à Montréal, d'un autre siège universitaire, qui a fini par s'obtenir, à peu près tel qu'il l'avait voulu, en 1889, quatre ans après sa mort, et qui est devenu en 1919 l'Université de Montréal, complètement autonome. Tout cela ne s'est pas fait sans difficultés, trop d'intérêts légitimes contraires

se trouvant en cause, mais cela s'est fait et c'est d'abord grâce à lui. C'est aussi Mgr Bourget qui a voulu et commencé en 1870 la construction de la cathédrale actuelle sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. Même dans l'ordre purement matériel, l'actif évêque n'hésita pas à prendre des initiatives, entre autres celle de la fondation de la Banque d'Epargne, qui ont été particulièrement bienfaisantes pour le peuple. En 1867 ou 1868, c'est encore surtout à Mgr Bourget que l'on doit ce que l'histoire appelle le "mouvement des zouaves", qui mena à Rome, pour la défense de Pie X, un millier de jeunes Canadiens.

Ces diverses activités n'empêchèrent pas l'illustre évêque d'être avant tout un homme de prière et d'oraison, qui pratiquait les plus hautes vertus et fut en somme un vrai saint. Il pria sans cesse et de la façon la plus édifiante, bien que ce fût toujours sans ostentation. Il se donnait aux oeuvres de miséricorde sans se lasser jamais. On a dit qu'il écrivait ses mandements — une dizaine de volumes — à genoux, dans sa chapelle particulière, et on l'a vu aller en personne porter des secours aux pauvres et jusqu'à scier du bois la nuit pour les veuves chargées de famille et dans le dénuement. L'ancien supé-

rieur de Saint-Sulpice, M. Colin, en prononçant son oraison funèbre à Notre-Dame le 12 juin 1885, avant de louer magnifiquement les oeuvres du grand évêque, a montré, en termes aussi précis qu'éloquents, que, chez Mgr Bourget, l'homme de vie intérieure et de hautes vertus avait précédé l'homme d'action et l'expliquait. Il a parlé, notamment, de sa foi pure, active, lumineuse, ardente ; de son esprit de religion, de son exactitude aux moindres prescriptions liturgiques, de sa gravité et de sa dignité au saint autel ; de sa piété aimable et onctueuse, qui respirait et répandait la bonne odeur de Jésus-Christ, de sa confiance en Dieu, en tout et toujours inébranlable ; de son esprit de détachement et de son désintéressement, que rien n'a jamais pu surprendre ; de sa mortification et de son humilité, qui en faisaient un homme vraiment maître de sa chair et de son esprit. "Mgr Bourget, c'était l'homme de Dieu, s'écriait-il dans une péroration émouvante, qui attirait à lui par la grandeur de ses vertus et par l'éclat de cette sainteté qui rayonnait de sa personne, partout dans le diocèse et dans la province, depuis de si longues années. On allait à lui pour trouver en lui le saint évêque, pour voir en lui le saint évêque ! Et c'est là toute l'ex-

plication de l'incomparable prestige dont il a joui . . .”

L'histoire de Mgr Bourget, c'est celle même de Montréal pendant près d'un demi-siècle. Il avait sans doute sa manière à lui, qui n'était pas toujours la manière douce. Comme tous les hommes d'action, il a pu susciter des mécontentements et il est certain qu'il eut des contradicteurs au cours de sa longue carrière. L'affaire de la division des paroisses dans la grande ville et celle des difficultés universitaires entre Québec et Montréal, pour ne parler que de celles-là, furent assez épineuses. Mais, maintenant que ces événements sont loin et que l'apaisement s'est fait dans les esprits à leur propos, dans le recul des temps, la grande et sainte figure de Mgr Bourget paraît de plus en plus imposante. De mieux en mieux l'on se plaît à reconnaître que ses vues étaient droites et pures, autant que surnaturelles d'inspiration, et que, aussi bien, il était de ceux qui voient haut et loin.

Le 24 juin 1903, on érigeait, devant la cathédrale de Montréal, qu'il a lui-même bâtie, un superbe monument en bronze, sur base de granit — oeuvre du sculpteur Louis-Philippe Hébert —, à la mémoire de Mgr Bourget. Trente ans plus tard, en avril 1933,

on vient d'inaugurer, dans la même cathédrale, une chapelle funéraire, d'une richesse merveilleuse, qui servira à l'inhumation des évêques et des archevêques de Montréal, mais qu'on a voulu aménager et orner surtout en l'honneur du grand et saint évêque dont il est ici question. Ses restes mortels y reposent désormais dans le tombeau central. Nombre de pèlerinages sans doute s'y orienteront, en attendant qu'il plaise à Dieu et à sa sainte Eglise peut-être qu'on puisse l'honorer et le prier comme un bienheureux ou un saint authentiquement et officiellement reconnu.

A l'automne de 1931, le Père Langevin, de la Compagnie de Jésus, a publié un *Mgr Ignace Bourget*, qui est un récit condensé et nécessairement incomplet, mais déjà bien édifiant et émouvant, de la vie de l'illustre évêque. Une histoire plus détaillée et plus complète de ce grand et saint homme d'Eglise, qui fut un bienfaiteur de sa ville, de sa race et de son pays, s'écritra un jour, il convient de l'espérer. C'est un autre monument que Montréal lui doit.

J'ai connu Mgr Bourget, qu'on me permette ce souvenir trop personnel, alors que, tout jeune, malade des yeux, je lui fus conduit, par ma bonne et pieuse mère, à sa retraite de

Sault-au-Récollet. Quelle impression produisit, sur l'enfant que j'étais, ce beau vieillard tout blanc, au frond vaste de penseur, à la figure douce et noble, à l'oeil pénétrant et au sourire si bon ! Elle ne s'est jamais effacée dans mes souvenirs. Aussi, comme je comprends ces mots de M. Colin, dans son oraison funèbre de juin 1885 : "Sur le visage de ce grand et saint évêque on croyait voir comme un reflet du ciel !"

LE CARDINAL TASCHEREAU

(1820-1898)

LE cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, de vingt ans plus jeune que Mgr Bourget, occupa le siège archiépiscopal de Québec aux dernières années de l'administration épiscopale de celui-ci à Montréal et lui survécut une douzaine d'années. Ils ne partagèrent pas toujours les mêmes vues dans les questions discutées de leur temps, et il peut paraître assez piquant de les rapprocher l'un de l'autre. Mais ils furent tous les deux de fort dignes évêques et l'histoire se doit de leur rendre pareillement hommage avec peut-être quelque nuance dans l'expression.

Mgr Bourget était d'origine modeste. Son premier ancêtre au Canada, venu de Blois,

France, en 1653, et tous ses ascendants, de cette date à 1800, avaient été des ouvriers du sol. La famille Taschereau, par contre, originaire de la Touraine, avait été anoblie en France dès 1492, et le premier du nom, Thomas-Jacques, arrivé au Canada en 1725, comme secrétaire de l'intendant Dupuy, se vit concéder la seigneurie de la Beauce, par M. de Beauharnois, en 1736. De père en fils les Taschereau se sont distingués, chez nous, dans la vie politique et dans la magistrature. L'actuel premier ministre de Québec, Louis-Alexandre, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'autant de juges, est le propre neveu du cardinal.

Le futur archevêque de Québec, Elzéar-Alexandre, naquit au manoir de ses pères, à Sainte-Marie de la Beauce, le 17 février 1820. Il n'avait pas encore 9 ans quand il entra au séminaire de Québec, et, à 16 ans, en 1836, il y terminait ses études classiques. L'année suivante, il accompagnait l'abbé Holmes à Rome, y séjournait quelques mois, revêtait la soutane et recevait la tonsure dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Ayant rencontré à ce moment le célèbre Dom Guéranger, il eut l'idée de le suivre chez les Bénédictins. Mais l'abbé Holmes l'en dissuada pour le

garder à son séminaire et à son pays. Revenu à Québec en septembre 1837, il y fit ses classes de théologie, tout en enseignant, selon la coutume du temps, successivement, la cinquième, la troisième et la rhétorique. Il fut ordonné prêtre, le 10 septembre 1842, par Mgr Turgeon.

De 1842 à 1854, l'abbé Taschereau fut professeur, au séminaire de Québec, de philosophie, de sciences physiques ou de théologie. En 1847, lors de l'épidémie de typhus, que les immigrants irlandais apportaient avec eux, il compta parmi ceux qui se dévouèrent au service spirituel de ces pauvres gens à la Grosse-Ile. Il fut même atteint du fléau et passa plusieurs semaines à l'hôpital. En 1852, l'abbé Taschereau contribua à la fondation de l'Université Laval. En 1854, dans le but d'accroître sa compétence et de se rendre davantage utile, il partait pour Rome, où il redevint étudiant et prit son doctorat en droit canonique. Après deux ans, en 1856, il reprenait son poste à Québec. Il occupa peu après les fonctions de directeur et de préfet des études. En 1860, à 40 ans, il fut élu supérieur du séminaire et, par le fait, recteur de l'Université Laval. Il l'a été à deux reprises, de 1860 à 1866 et de 1869 à 1871. En plus, de 1862 à

1870, il remplit la charge de vicaire général du diocèse, et, à la mort de Mgr Baillargeon (octobre 1870), il devint l'administrateur du diocèse *sede vacante*.

Elu archevêque de Québec le 24 décembre 1870, Mgr Taschereau fut sacré, dans sa cathédrale, le 19 mars 1871, par Mgr Lynch, archevêque de Toronto. Il devait demeurer titulaire de Québec pendant vingt-huit ans, dont vingt-quatre d'administration active. Le 7 juin 1886, le premier en date de nos prélats canadiens, il était créé cardinal, par le pape Léon XIII, avec le titre de Sainte-Marie des Victoires. En décembre 1891, Mgr Bégin, alors évêque de Chicoutimi, lui fut donné comme coadjuteur, et, en 1894, le cardinal, se sentant affaibli par l'âge, confiait à son coadjuteur l'administration diocésaine. Le premier cardinal canadien mourut, le 12 avril 1898, à 78 ans.

Au cours de ses années d'administration active, de 1871 à 1894, Mgr Taschereau a fourni une somme de travail considérable. "Ses mandements et circulaires, écrivit au lendemain de sa mort la *Semaine religieuse* de Québec, ne forment pas moins de trois gros volumes. Abstraction faite de milliers de lettres écrites pour affaires secondaires, ses

lettres enregistrées constituent six volumes *in-folio* d'à peu près neuf cents pages chacun. Il a refondu la discipline du diocèse, régularisé l'administration paroissiale jusque dans ses moindres détails, consacré chaque année au moins deux mois à la visite pastorale, érigé canoniquement plus de quarante paroisses, fondé une trentaine de missions dont la plupart ont actuellement un curé résidant, présidé les trois derniers conciles provinciaux et favorisé toutes les oeuvres diocésaines."

"Devenu archevêque, disait encore la *Semaine religieuse*, Mgr Taschereau ne changea guère ses habitudes de vie régulière et laborieuse. Il administra son diocèse comme il dirigeait auparavant son séminaire. Son règlement de vie resta à peu près le même. Il suffisait de consulter l'heure, à n'importe quel moment de la journée, pour savoir qu'on le rencontrerait certainement à tel ou tel endroit. De huit heures à midi et de deux heures à six et demie, il était à son bureau, à la disposition de tous ceux qui désiraient le voir, expédiant lui-même sa correspondance. Quiconque lui écrivait, recevait, dès le lendemain, une réponse laconique, claire et précise. On obtenait facilement de lui une audience, mais il fallait savoir prendre congé à temps. Il parlait peu,

trop peu même, au goût de plusieurs. Son élévation au cardinalat en 1886 ne changea en rien son train de vie. Le devoir seul lui faisait accepter des hommages qu'il appelait sincèrement des persécutions."

Dans un fort bel article, écrit également en 1898, sur la tombe du cardinal, M. Thomas Chapais, aujourd'hui sénateur, mettait en relief ses qualités de simplicité, de zèle, de charité, de discrétion et d'humilité. Il insistait en particulier sur la belle unité de sa longue vie. — "La carrière du cardinal, disait-il, a été marquée de cette empreinte peu commune dans nos jours troublés : l'unité. Parcourez les pages de cette histoire d'un prince de l'Eglise dont la main de la mort a tourné hier le dernier feuillet. Vous y trouverez partout une âme qui rend le même son, une intelligence constamment orientée vers les mêmes horizons, un coeur sans cesse fidèle aux mêmes causes . . . Sa vie s'est déroulée sur une voie droite d'où, en touchant au terme, son regard aurait pu entrevoir sans obstacle les lointains aspects du point de départ. Elle a été, en effet, cette vie, sans interruption, une marche en avant dans le devoir . . ."

C'est là un bel éloge vraiment, et qui a été rendu au cardinal Taschereau par un écrivain

éminent, tout ensemble homme politique, penseur et historien, bien placé pour apprécier et juger sainement les hommes et les événements. Il nous montre bien, par contre-coup, le peu de cas qu'il convient de faire en vérité des appréciations et des jugements partiels, injustes et faux, du sieur Savaète, l'auteur des dix gros volumes de *Voix Canadiennes* — *Vers l'abîme*, parus entre 1908 et 1920, malheureusement trop répandus en notre pays, et dont il faut, en dépit de leur documentation considérable, soigneusement se défier. Sur plus d'un point, c'est vrai, Mgr Taschereau ne partagea pas les vues de quelques-uns de ses plus illustres contemporains, notamment, je l'ai remarqué plus haut, de notre grand Mgr Bourget. Mais sa sincérité et sa probité, tout autant que son zèle pour le service de Dieu et des âmes, ne sauraient être suspectées. Entre l'intrigant et l'ambitieux que voudrait, dans ses *Voix de l'abîme*, nous faire voir le sieur Savaète, et le vrai cardinal Taschereau, il y a un "abîme" précisément. Le vénéré prince de l'Eglise et premier cardinal canadien avait trop de qualités et de vertus supérieures et bien réelles pour n'être pas absolument au-dessus de cette caricature méchante et si peu digne d'un écrivain catholique et français.

Je n'ai guère connu personnellement le cardinal Taschereau. Je l'ai pourtant entrevu quelquefois et j'ai assisté à ses funérailles à Québec en avril 1898, qui furent, sous la présidence du cardinal Gibbons, très imposantes et constituèrent comme une véritable apothéose. De toute évidence, en ce concours de l'élite du clergé et du peuple, on rendait hommage à un grand homme d'Eglise et à un grand citoyen. Ce témoignage suprême, l'histoire l'a déjà amplement confirmé, et elle le confirmera de mieux en mieux, à mesure que le recul des ans permettra de faire le juste point plus exactement.

A la mi-octobre de 1887, Mgr Taschereau, cardinal depuis un an, passait en visite au collège-séminaire de Sainte-Thérèse. J'étais alors "finissant" en philosophie et j'eus l'honneur de lui présenter une "adresse". Je me souviens que Son Eminence répondit à nos compliments avec une extrême bonne grâce. Ce n'était pas un orateur vibrant, mais avec quel bon sens et quelle conviction il parlait ! Il nous exhorta, nous les jeunes du temps — les vieux d'aujourd'hui — à être plutôt vertueux que brillants et à rester toujours fidèles au devoir que la Providence impose. "Peu importe le succès, disait-il, c'est le travail

et c'est l'effort, souvent aussi c'est la souffrance, que Dieu demande. Sachez être laborieux et sachez souffrir ! Tout est là pour être un homme de devoir, un bon chrétien et un citoyen méritant." J'ai compris plus tard que c'était, en somme, la leçon de sa vie.

MGR LAFLECHE

(1818-1898)

MGR Louis-François Laflèche, de la famille des Richer dit Laflèche, dont le premier ancêtre au Canada, Pierre Richer, venu au pays en 1665, était originaire de La Flèche, France, se trouvait être, comme Mgr Bourget, de modeste extraction terrienne. Depuis 1677 les Richer-Laflèche, dont sont sortis presque tous nos Richer et nos Laflèche, cultivaient le sol de père en fils, ayant leur terre patrimoniale à Sainte-Anne de la Pérade. C'est là que le futur évêque vint au monde le 4 septembre 1818. Plus jeune que Mgr Bourget, né en 1799, et plus vieux que Mgr Taché, né en 1823, Mgr Laflèche mourut le dernier des trois en 1898, tandis que Mgr Bourget décéda en 1885 et Mgr Taché en 1894. Mais, c'étaient des contemporains.

Louis-François fit ses études classiques à

Nicolet, de 1831 à 1839. Il y enseigna ensuite, comme séminariste, les lettres et les sciences, tout en suivant ses cours de théologie, selon la coutume du temps. A l'automne de 1843, il se donnait aux missions de l'Ouest, où Mgr Provencher, un autre Nicolétain, était alors évêque de Rivière-Rouge (Saint-Boniface). Le 7 janvier 1844, il était ordonné prêtre à Québec. Nommé vicaire à Saint-Grégoire, auprès du curé Harper, un ancien missionnaire, il y commença à s'initier à l'étude des langues indiennes. Son stage ne fut là que de trois mois.

Le 24 avril 1844, avec Mgr Provencher et l'abbé Joseph Bourassa, M. Laflèche se mettait en route pour l'Ouest. On arriva à Rivière-Rouge, après avoir parcouru en canot sept cent cinquante lieues, le 21 juin suivant. C'est l'année d'ensuite, le 25 août 1845, que les deux premiers Oblats, le Père Aubert et le Frère Taché, qui n'était encore que sous-diacre, arrivèrent à leur tour à Rivière-Rouge. En juillet 1846, l'abbé Laflèche et le Père Taché, récemment ordonné prêtre, se rendaient à la célèbre mission de l'Île-à-la-Crosse, où viendraient après eux les Pères Faraud et Grandin, plus tard évêques eux aussi, et que, pour cette raison, le Père Duchaussois, dans

Aux glaces polaires, a dénommée un berceau d'évêques. En 1848, Mgr Provencher nomma l'abbé Laflèche qui n'avait encore que 30 ans — tout en le laissant à l'Ile-à-la-Crosse — son vicaire général et l'administrateur du diocèse au cas où il viendrait lui-même à mourir. Plus encore, en janvier 1849, le vieil évêque le faisait élire son coadjuteur, et, de fait, M. Laflèche fut préconisé évêque d'Arath par le pape Pie IX. Mais il ne reçut pas, cette fois, l'onction épiscopale. A la suite d'un mauvais rhumatisme, occasionné sans doute par la rigueur du climat et les fatigues de l'apostolat, il était devenu boiteux pour sa vie. Il mit de l'avant cette infirmité et réussit à se soustraire à l'honneur et au fardeau de l'épiscopat. Le 24 juin 1850, le Saint-Père nommait à sa place le Père Taché. Pour M. Laflèche, ce n'était que partie remise. Il continua ses fonctions de grand-vicaire et se dévoua, le mieux qu'il pût, auprès de Mgr Provencher, dont il ferma les yeux en juin 1853, et de Mgr Taché, son ami devenu évêque, jusqu'à l'été de 1856. Il revint alors dans sa province natale et à Nicolet, qui relevait en ce temps-là de l'évêché de Trois-Rivières (depuis 1852), où Mgr Cooke était évêque.

A Nicolet, M. Laflèche enseigna pendant cinq ans (1856-1861) les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. En même temps, il devint préfet des études en 1858 et supérieur en 1859. En plus, Mgr Cooke le nomma son grand-vicaire en 1857. Il ne quitta pourtant Nicolet qu'en septembre 1861. Mgr l'évêque l'appela à Trois-Rivières, où il fut procureur, puis curé de la cathédrale. Enfin, en 1866, Rome le choisissait comme coadjuteur de Mgr Cooke. Préconisé évêque d'Anthédon, il fut sacré, à Trois-Rivières, par Mgr Baillargeon, le 25 février 1867. Il avait 47 ans. Le 11 avril 1869, Mgr Cooke, usé par l'âge et les labeurs, lui confiait l'administration du diocèse. L'année d'ensuite, en avril 1870, alors qu'il assistait au concile du Vatican à Rome, la mort de Mgr Cooke étant survenue le 30 de ce mois, Mgr Laflèche devint titulaire de Trois-Rivières. Il dirigea le diocèse pendant vingt-huit ans, de 1870 à 1898. Il est mort là, en plein labeur, à 80 ans, le 14 juillet 1898.

Très intelligent, de jugement sain et droit, de mémoire facile et fidèle, M. Laflèche, qui était aussi un bel homme, à la figure fine et douce, se montra, dans l'Ouest, un mission-

naire extraordinairement actif, autant que courageux et intrépide. Bientôt maître des langues indigènes — le cri et le sauteux notamment — il se fit l'ami sincère et le vrai frère de ses Sauvages et de ses Métis. Observateur attentif et clairvoyant, il s'instruisit au contact de ces hommes primitifs, qui sont loin souvent de manquer de connaissances. Il se ménageait, entre temps, le moyen de nourrir son esprit de lectures substantielles et, surtout peut-être, il lisait dans le grand livre de la nature. D'autre part, son dévouement à ses frustes ouailles ne se lassait pas. A un moment donné, il se montra même à la hauteur des héros les plus fameux. C'était en juillet 1851. Les Métis et les Sioux, en guerre les uns contre les autres, se rencontraient au pied des buttes du Grand-Coteau (dans le Dakota aujourd'hui). Revêtu du surplis et de l'étole et le crucifix à la main, l'homme de la prière s'interposa entre les combattants, et le combat cessa, les Sioux prenant soudain le large. Au reste, les onze ans de mission de M. Lafleche, comme ceux de tous les grands apôtres de l'Ouest, ont constitué une sorte d'héroïsme, le plus vrai peut-être, de tous les jours et de tous les instants. On ne saurait raconter en quelques lignes tout ce qu'il a été pour Mgr Provencher et pour

Mgr Taché. L'un et l'autre lui ont rendu, à ce propos, les témoignages les plus significatifs.

Revenu à Nicolet, M. Laflèche, à cause de son expérience des hommes et des choses, étudiés ou observés en pleine nature, tout autant que par sa science acquise et ses connaissances variées en toutes sortes de matières, devint, sans transition perceptible, un maître ou un professeur de toute première valeur, Merveilleusement doué du talent de s'exprimer avec aisance et de celui de communiquer aux autres ce qu'il savait lui-même, il trouvait souvent, dans ses souvenirs personnels, des comparaisons qui peignaient les gens et les situations et donnaient l'illusion de la vie. Fervent des sciences naturelles et de l'histoire, il en illustrait tout son enseignement. Il imagina et érigea, dans le jardin du collège, une représentation du système planétaire dont on a parlé longtemps. De même, il fut un préfet des études et un supérieur qui semblait à beaucoup n'avoir pas son égal.

Mgr Laflèche avait 47 ans quand il devint évêque, et il en avait 52 quand il prit l'administration de son diocèse, qu'il garda jusqu'à l'âge avancé de 80 ans. C'est là surtout que le bon Dieu lui réservait sa part d'héritage —

pars haereditatis. Il l'administra, cette part du domaine du Seigneur, tous ceux qui l'ont vu à l'oeuvre en conviennent à l'envi, avec une maîtrise superbe. Ce fut un saint et un lutteur, pieux et recueilli, charitable, mortifié et renoncé, ardent combatif contre toutes les erreurs, un homme "de culture universelle, dont la parole et la plume couraient avec une égale facilité" (Le Père Duchaussois). Son action d'évêque et de chef de peuple rayonna, bien au delà des limites de son diocèse, par toute la province et par tout le pays. Il assista à quatre conciles de Québec et fut mêlé pendant près d'un demi-siècle à tout ce qui intéressait la sainte Eglise au Canada. Parce qu'il était un orateur abondant, naturel et singulièrement éloquent, aussi bien qu'un penseur puissant, on recourait de partout à ses conseils et on s'adressait à lui pour les sermons des grandes occasions. Si chargé fût-il par ailleurs, il ne refusait jamais, quand c'était matériellement possible, de rompre, comme il disait, le pain de la parole sacrée aux enfants de Dieu. Ses vues ont été discutées, mais personne n'a jamais douté de la sincérité et de la hauteur de ses intentions pour le meilleur service de sa foi et de sa race, pour l'honneur de l'Eglise et le bien de son pays.

On a dit que c'était un évêque du moyen-âge ? Oui, il l'était, avec même une certaine intransigeance quand il s'agissait de défendre la doctrine essentielle. Mais il comprenait aussi magnifiquement son temps et nul ne fut plus généreusement soumis aux directions et aux décisions de l'autorité suprême. La division de son diocèse de Trois-Rivières, par la création de celui de Nicolet en 1885, lui fut une dure épreuve, mais il sut s'incliner avec respect et dignité devant le décret de la Providence. Dans les questions controversées de l'époque, comme Mgr Taché il soutint toujours Mgr Bourget. L'événement a établi que, le plus souvent, leurs vues à tous les trois étaient justes. En somme, comme ses deux illustres collègues, Mgr Laflèche a été un très grand évêque — l'Athanase du Canada, a dit un jour Mgr Bruchési.

Vingt-huit ans après sa mort, le 26 septembre 1926, on érigeait à Mgr Laflèche, à Trois-Rivières, sur l'une des principales places publiques, dans une cérémonie grandiose, un très beau monument. Il l'a bien mérité ! Il est de ceux d'ailleurs qui ne meurent pas complètement, parce qu'ils revivent dans leurs oeuvres et que l'histoire ne peut pas ne point garder leur mémoire.

MGR TACHE

(1823-1894)

MGR Alexandre-Antonin Taché appartenait à l'une des familles les plus distinguées de notre pays. Son père, Charles Taché, officier militaire, était le frère d'Etienne-Pascal Taché, ancien premier ministre au temps des Canadas-Unis. Son frère aîné, Joseph-Charles Taché, écrivain et homme politique, est l'auteur de *Forestiers et Voyageurs*. Les Taché sont établis au Canada depuis 1730. Par sa mère, Louise-Henriette de la Broquerie, le futur archevêque descendait, à la cinquième génération, de Pierre Boucher de Boucherville, gouverneur de Trois-Rivières, dont l'une des filles, mariée à Gauthier de Varennes, fut la mère de La

Vérendrye, le découvreur de l'Ouest en 1731. Alexandre-Antonin naquit à Rivière-du-Loup (Témiscouata) le 23 juillet 1823. Mais, son père étant mort en 1826, il fut élevé et reçut sa première éducation à Boucherville, au manoir de la Broquerie, où sa mère s'était fixée. Femme exceptionnellement douée et cultivée, Madame Taché forma ses enfants avec une remarquable distinction. Monseigneur se félicita toute sa vie, comme d'une grâce de choix, d'avoir eu une si bonne mère.

Le jeune Alexandre fit ses études classiques à Saint-Hyacinthe. Il se classa toujours au premier rang. C'est pendant qu'il terminait sa cléricature au grand séminaire de Montréal que, en 1844, à 21 ans, il décida d'entrer chez les Oblats de Marie, récemment arrivés au Canada. L'année suivante, le 24 juin 1845, n'étant encore que sous-diacre, il partait pour l'Ouest, avec le Père Aubert, chargé d'aller là-bas fonder la première mission des fils de Mazenod. On arriva à Rivière - Rouge (Saint-Boniface) le 25 août 1845. Le 12 octobre de la même année, le Père Taché était ordonné prêtre. Il n'avait encore que 22 ans. Mais, il était déjà heureusement préparé aux grandes tâches qui l'attendaient. En voyant

pour la première fois ce jeune sous-diacre d'apparence si frêle et si délicate, le robuste Mgr Provencher n'avait pu s'empêcher de s'exclamer : "On m'envoie des enfants et ce sont des hommes qu'il nous faut !" Seulement, il avait très vite modifié cette impression. "Des Taché et des Laflèche, écrivait-il bientôt à Mgr Bourget, vous pouvez m'en envoyer sans crainte." De 1846 à 1850, le Père Taché fut missionnaire à l'Ile-à-la-Crosse, avec d'abord le futur Mgr Laflèche et aussi avec le futur Mgr Faraud.

Elu, à 27 ans, évêque d'Arath et coadjuteur de Mgr Provencher le 24 juin 1850, à la place de l'abbé Laflèche qui avait réussi à se soustraire à l'honneur et au fardeau de l'épiscopat, Mgr Taché fut sacré, à Viviers en France, par le fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, le 23 novembre 1851. A la mort de Mgr Provencher, le 7 juin 1853, il lui succédait de droit. Il n'avait pas encore 30 ans. Se trouvant en ce moment en course par les vastes régions de ses missions, il ne prit possession du diocèse qu'un an et demi plus tard, soit le 5 novembre 1854. A l'érection de la première province ecclésiastique de l'Ouest, avec Saint-Boniface comme siège métropolitain, en septembre 1871, Mgr Taché prit le titre d'arche-

vêque. Il mourut le 22 juin 1894, après quarante-neuf ans de missions et quarante-quatre d'épiscopat, à 71 ans.

Un demi-siècle d'épiscopat, surtout d'un épiscopat comme celui de ce pionnier-géant de l'Ouest qu'a été Mgr Taché, ne se résume pas et ne se condense pas aisément. Feu Dom Benoît, des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, a publié en 1904 une *Vie de Mgr Taché*, en deux volumes, de 600 à 700 pages chacun. Je concède que le savant chanoine n'était pas ennemi des longueurs. Mais encore faudrait-il, pour analyser ses 1200 à 1300 pages, un cadre plus large que celui que je me suis assigné pour les modestes notices de ce présent petit livre. Deux mots me suffiront : Mgr Taché a été un illustre pontife et un très grand citoyen.

Placé très jeune, à cause de sa valeur personnelle et aussi un peu par suite des circonstances, à la tête d'un immense champ d'apostolat, Mgr Taché s'est montré digne et à la hauteur, on ne saurait moins dire, de la confiance que l'Eglise lui marquait. Avec une sagesse et une prudence qu'aucun embarras ne trouva jamais en défaut, avec un zèle et un dévouement qui ne se lassèrent pas, et surtout avec un renoncement à lui-même et une bonté de père qui lui

gagnaient tous les coeurs, il gouverna dans la fermeté et la douceur pendant des années et des années. Ce qu'il entreprit et accomplit pour la fondation et le développement de ses missions et de ses paroisses, pour la division de son vaste diocèse, pour la direction personnelle de ses prêtres et de ses religieux, pour celle même de ses collègues et suffragants, ce qu'il se donna de peine en un mot pour être tout à tous, selon le mot de saint Paul, est au-dessus de tous les éloges. A l'exemple de ces grands évêques du moyen-âge, dont on a dit qu'ils ont façonné l'Europe chrétienne comme les abeilles construisent leurs ruches, avec autant d'ingéniosité que de patience, Mgr Taché a organisé l'Ouest catholique avec un désintéressement et un zèle que seuls son tact et son savoir-faire ont pu égaler.

L'illustre pontife a été pareillement un vrai patriote et même un grand homme d'Etat, c'est-à-dire un chef de peuple, au sens éclairé et au coeur droit, comme on n'en rencontre pas souvent. Dans l'affaire épineuse du "mouvement" des Métis de Riel en 1870, puis en 1885, et dans les luttes écrasantes qu'il eut à soutenir pour la défense de ses chères écoles vers la fin de sa vie, s'il a pu être trompé, il s'est montré grand entre les plus grands,

généreux et dévoué de toute son âme et vraiment digne des pontifes les plus fameux de l'Eglise. Son historien (Dom Benoit) n'a pas craint, et il a eu raison, de rapprocher son nom de ceux des Athanase et des Hilaire, des Grégoire VII et des Innocent III. Chez nous, à l'exemple de ses deux collègues et amis, Mgr Bourget et Mgr Laflèche, ses contemporains, il a continué la forte lignée des Laval, des Briand et des Plessis.

"Esprit universel et puissant, coeur de feu, volonté intrépide, apôtre infatigable, a-t-on justement écrit, Mgr Taché a évangélisé pendant un demi-siècle un diocèse plus grand que l'Europe, duquel est sortie toute l'Eglise de l'Ouest. Son influence morale fut immense et supérieurement bienfaisante. Il civilisa les indigènes, organisa et pacifia les Métis, poussa la colonisation, dirigea en un mot la civilisation naissante des grandes prairies. En même temps, il défendit avec intrépidité les droits religieux et politiques de son peuple, rendit au gouvernement canadien des services incomparables et fit vraiment fonction de grand citoyen et d'homme d'Etat, tout autant que de chef d'Eglise respecté et d'illustre pontife."

C'est là, je pense, le jugement impartial de l'histoire, et il est de ceux qu'on ne révoquera

jamais, parce qu'il est solidement établi sur des faits véridiques et indéniables.

J'ajoute que Mgr Taché, savant et cultivé comme il en est peu, a été aussi un magnifique écrivain, naturel et abondant, pittoresque et vivant. Qu'on relise ses *Vingt années de mission*, et l'on en sera vite convaincu.

LE PERE LACOMBE

(1827-1916)

LE Père Albert Lacombe, de la congrégation des Oblats, naquit à Saint-Sulpice, comté de l'Assomption, le 28 février 1827. Il est mort à Midnapore, à quelques milles de Calgary, en Alberta, le 12 décembre 1916, à 90 ans. C'est l'une des plus belles figures de nos missions de l'Ouest. Ce fut un contemporain de Mgr Bourget et de Mgr Taché. C'est à lui que l'une de nos provinces, l'Alberta, dont il fut l'un des missionnaires-pionniers, doit son nom.

Ses études faites au collège de l'Assomption, le jeune Albert s'était tout de suite destiné au sacerdoce et il entra dans le clergé séculier. Ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe, par Mgr

Bourget, le 13 juin 1849, il partit, le 1er août, pour les missions de l'Ouest. C'était cinq ans après Mgr Laflèche et quatre ans après Mgr Taché. Il passa là, sous Mgr Provencher, un peu plus d'un an. Aux approches de l'hiver de 1850-1851, il revint dans son diocèse de Montréal et fut pendant quelques mois vicaire à Berthier. Mais, ayant vu de près les Oblats à l'oeuvre dans l'Ouest, il était revenu à Montréal avec l'intention d'entrer dans leur congrégation. En mars 1852, à Sorel, il eut l'occasion de rencontrer Mgr Taché, tout jeune évêque, et les choses s'arrangèrent selon son désir. A la fin de juin, en ayant obtenu l'autorisation de Mgr Bourget, il repartait avec Mgr Taché pour les lointaines missions. Il fit son noviciat, par privilège, à la mission Sainte-Anne, sous la direction du Père Rémas, et, le 17 septembre 1854, il prononçait ses vœux d'Oblat. Ce fut ensuite, pour plus de soixante ans, la longue et belle vie de missionnaire, avec toutes ses charges, tous ses voyages et toutes ses misères.

En 1861, le Père Lacombe fondait Saint-Albert, d'où la province de l'Alberta tire son nom. En 1873, il entreprenait son premier voyage en Europe, dans le dessein de publier à Paris — ce qu'il fit — une grammaire et un

dictionnaire de la langue des Cris. Il fit le pèlerinage de Lourdes, se rendit à Rome et jusqu'en Terre Sainte. C'est au cours de ce voyage qu'il connut le cardinal Manning à Londres et Louis Veuillot à Paris. A Rome, il eut l'honneur d'être admis en audience auprès de Pie IX. A son retour dans l'Ouest, en juillet 1874, il fut nommé par Mgr Taché, curé de Sainte-Marie de Winnipeg. En 1879, il faisait un deuxième voyage en Europe et se rendait encore cette fois à Rome où il fut reçu à plusieurs reprises par Léon XIII. A l'automne de 1880, tout en restant attaché à sa cure de Winnipeg, il était chargé de la desserte spirituelle des nombreux ouvriers catholiques employés à la construction du Pacifique Canadien. En avril 1882, à sa grande joie, il se voyait assigné à son ancienne mission de Saint-Albert, ayant toujours à s'occuper, entre temps, des travailleurs du grand chemin de fer. Il s'intéressa beaucoup, par ailleurs, au succès de cette vaste entreprise. C'est grâce à lui, par exemple, qu'on put décider les Pieds-Noirs à laisser passer "la ligne" sur leur territoire. Les autorités du Pacifique ont maintes fois reconnu et loué ses bons services. Toute sa vie, dans la suite, il eut sa "passe" pour voyager dans leurs wagons de luxe. On a

même raconté qu'un jour, en août 1884, lord Stephen lui céda pour quelques heures la présidence de la compagnie !

Le soulèvement des Métis de Louis Riel, en 1885, occasionna au Père Lacombe bien des soucis et des démarches. C'est son influence qui maintint Crowfoot (Pied-de-Corbeau) et ses Pieds-Noirs, à cette époque, dans la loyauté aux autorités fédérales. Les hommes de ma génération n'ont pas oublié son voyage triomphal, en 1887, avec ce même Crowfoot et d'autres chefs sauvages, à Ottawa, à Montréal et à Québec. Il eut à s'occuper aussi, en 1890 et en 1900, d'abord avec Mgr Taché, puis avec Mgr Langevin, qu'il accompagna à Ottawa, de l'angoissante question des écoles. Il aida puissamment les deux archevêques dans leur défense de cette cause sacrée, qui ne fut pas gagnée hélas ! mais reste en un sens toujours pendante.

Bien souvent, d'ailleurs, au cours de sa longue vie de missionnaire, le Père Lacombe est revenu, dans sa province natale de Québec, visiter nos villes, nos paroisses, nos couvents et nos collèges. Toujours, il prêchait et il quêtait ! Je le revois encore, à Sainte-Thérèse, à Saint-Jean-Baptiste de Montréal ou à l'archevêché. Sa physionomie était familière à

tous. Elle avait aussi un cachet bien marqué. De taille moyenne, un peu courbée sur la fin, d'une figure énergique et douce à la fois, encadrée depuis longtemps d'une belle chevelure blanche dont les longues boucles lui descendaient sur le cou, avec des traits fortement accentués et des yeux clairs et vivants, il possédait, même devenu octogénaire, une vitalité et une robustesse peu communes. La discipline de la vie religieuse, fidèlement observée jusque dans les solitudes immenses, en ajoutant à sa force de volonté native, lui avait assuré une vigueur morale qui était peut-être aussi étonnante, sinon plus, que sa vigueur physique. Dans les deux sens, c'était un athlète qui, sans le chercher, en imposait à tous. Esprit fin et perspicace, intelligent par conséquent, coeur délicat et aimant, ce qui veut dire très sensible, il était né avec le goût du beau et il savait le discerner partout et chez tous. Et pourtant il a partagé presque toute sa vie l'existence des hommes les plus simples et les plus frustes. Pour eux, ainsi qu'ils disaient en langue indigène, c'était par excellence "l'homme au bon coeur". Ce fut là le secret de sa puissance d'action. Il les aimait ! Quand, dans ses courses en nos centres québécois, il parlait de ses chers enfants des missions, il trouvait

naturellement des accents émouvants. D'ordinaire, à peine avait-il commencé son discours que les larmes jaillissaient de ses yeux. Très vite, beaucoup de ses auditeurs pleuraient avec lui. Aussi, ses "quêtes" étaient-elles fructueuses, car à un tel apôtre on ne pouvait guère refuser.

En 1887 et en 1892, l'inlassable apôtre, dans le dessein d'aider à la colonisation, organisa d'importants voyages de plusieurs évêques et autres personnages de l'Est vers l'immense pays de l'Ouest. *De Québec à Victoria* du juge Routhier raconte celui de 1892. En 1899, lors de la course des chercheurs d'or au Klondyke, il servit d'interprète, à la demande du gouvernement d'Ottawa, à la commission royale chargée de négocier avec les tribus sauvages dont les blancs envahissaient les territoires. Il célébra ses noces d'or sacerdotales, pendant ce voyage, sous la tente, à soixante milles au nord d'Athabaska. En 1900-1901, déjà septuagénaire, il entreprit, à la demande de Mgr Langevin, dans l'intérêt surtout des Ruthènes émigrés au Canada, son troisième voyage en Europe. Il fut reçu au Vatican par Léon XIII et à la cour d'Autriche par l'empereur François-Joseph. En 1904-1905, il fit un dernier voyage à Rome (où il

eut la joie d'être béni par Pie X) et se rendit jusqu'en Terre Sainte.

Sa dernière oeuvre fut la fondation, à 82 ou 83 ans, de son "Home" de Midnapore, pour les Métis pauvres, à neuf milles au sud de Calgary. La générosité d'un riche Anglais, M. Burns, et une dernière tournée de quêtes dans la vieille province de Québec lui permirent d'assurer cette oeuvre qu'il confia aux bonnes Soeurs de la Providence de Montréal. Vers le même temps, par obéissance à ses supérieurs, il dicta ses "mémoires" à une Soeur de la Providence. Un beau livre *Le Père Lacombe*, de plus de cinq cents pages, illustré, édité à Montréal en 1914, conserve ces "mémoires" à la postérité. Une édition anglaise en avait paru précédemment, en 1910. En 1909, il fêta, dans son "Home" de Midnapore, ses noces de diamant de prêtrise. En 1912, à 85 ans, il fit son dernier voyage dans sa province natale. Il vécut encore quelques années, affaibli par l'âge, mais l'âme toujours vaillante. Le 12 décembre 1916, il décédait à Midnapore et s'en allait, confiant, vers le Dieu de bonté qu'il a toute sa vie si généreusement servi.

Le 1er juillet 1929, on lui a élevé, à Saint-Albert, aux portes d'Edmonton, où

reposent ses restes mortels, un monument qui perpétuera son souvenir.

Le Père Lacombe, "l'homme au bon coeur", a été, sans aucun doute, dans toute la force du terme, un grand, un très grand missionnaire, et l'un de nos plus illustres compatriotes canadiens.

LE PERE LAJOIE

(1826-1919)

LE Père Pascal Lajoie, longtemps supérieur de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur, est l'une de nos belles figures du clergé canadien. Il est né, le 29 mars 1826, à Saint-Jean-Baptiste de Rouville, d'une modeste famille terrienne. Le premier ancêtre, venu de France au pays, un Drogue dit Lajoie, nous était arrivé en 1755, avec les soldats de Montcalm. Le père du futur religieux, Antoine Lajoie, cultivait le sol dans notre historique comté de Rouville. Le jeune Pascal suivit rapidement son cours d'études au collège de Chambly, que dirigeait alors le curé Mignault et qui est devenu aujourd'hui une académie commerciale. A 18 ans, il l'avait terminé et

se trouva prêt à entrer au grand séminaire de Montréal, où il passa deux ans et reçut la tonsure. Mais, comme il était encore bien jeune et que les responsabilités de la vie cléricale l'effrayaient un peu, on lui conseilla de se retirer pour le moment et d'attendre. En 1846, à 20 ans, il accepta les fonctions d'instituteur à Sainte-Elisabeth de Joliette. L'année suivante, en 1847, les Clercs de Saint-Viateur, amenés de France par Mgr Bourget, s'établissaient à l'Industrie, où Barthélémy Joliette, dont l'endroit devait plus tard porter le nom, vivait encore, gérant les droits seigneuriaux des de Lanaudière, sa femme étant de cette famille. Le jeune Pascal Lajoie décida aussitôt de s'agréger à cet institut de religieux, dont on disait déjà beaucoup de bien, et il en fut, dès 1847, l'un des tout premiers novices.

Le Père Lajoie, ordonné prêtre, à Sault-au-Récollet, par Mgr Bourget, le 12 septembre 1852, a fourni une très longue carrière, puisqu'il est mort, en Belgique, le 1er mars 1919, à 93 ans d'âge, dans sa soixante-septième année de sacerdoce et sa soixante-douzième de vie religieuse. Ce fut aussi une carrière des plus honorables pour le renom des Canadiens français. L'on s'en convainc aisément en énumérant tout simplement ses états

de services : directeur au nouveau collège Joliette de 1852 à 1856, directeur du collège Chambly en 1856-1857, de nouveau directeur à Joliette de 1857 à 1860, maître des novices à Vourles en France de 1860 à 1864, curé de Joliette de 1864 à 1880, provincial au Canada de 1870 à 1880, vicaire général de l'institut en France de 1880 à 1890, et enfin supérieur général en France et en Belgique de 1890 à 1919, soit près de trente ans, jusqu'à sa mort.

À Joliette, où il a vécu ses premières années, un tiers de sa vie active environ, le Père Lajoie a été, encore jeune, l'homme de confiance de ses supérieurs et un supérieur lui-même que tous affectionnaient hautement. Il fut un vrai père pour ses enfants spirituels, un curé très estimé, un façonneur d'âmes et un manieur d'hommes. Après l'ancien grand-vicaire Manseau, l'âme de la fondation de Joliette avec M. Joliette lui-même, et comme les deux frères Beaudry, qui lui succédèrent, l'un en qualité de supérieur et l'autre en qualité de curé, le Père Lajoie a été sans conteste l'un des plus actifs artisans du progrès de ce centre alors naissant de l'Industrie, devenu, de nos jours, l'intéressante et jolie ville de Joliette. C'est pourquoi il a laissé là un souvenir qui

ne s'est jamais effacé. En mai 1929, dix ans après sa mort, on y rapportait, de la lointaine Belgique, ses restes vénérés, pour les déposer définitivement dans le cimetière de sa famille religieuse. Les citadins de Joliette leur firent une sorte d'ovation posthume et ce fut comme une véritable apothéose. C'était largement mérité !

En France ou en Belgique, vicaire général ou supérieur général de son institut, et cela pendant quarante ans, il avait su pareillement se faire profondément aimer. "Ce qui lui gagnait les coeurs, écrit le Père de Grandpré, c'était avant tout sa grande prudence et sa sage réserve. Plutôt taciturne, ne se livrant guère, en toute occasion il faisait preuve d'un jugement très sûr et éclairé. Il accueillait avec calme les observations qu'on lui faisait, tempérant l'ardeur des gens trop impétueux, et, quand il avait tout pesé, en peu de mots, d'une voix douce mais énergique, il arrêta la décision à prendre . . . C'est par son sens pratique et sa pénétration de vues qu'il s'imposa au choix de ses confrères religieux de France, qui furent si heureux de l'appeler et de le maintenir à leur tête. On ne pouvait assez admirer sa tranquillité d'âme au milieu des épreuves qui l'assaillirent constamment..."

Un jour, l'ancien premier ministre Mercier — c'était en mai 1891 — parlant à Saint-Genis-Laval, saluait le Père Lajoie, qui se trouvait au premier rang parmi ses auditeurs, en ces termes significatifs : "Je salue mon compatriote, le Père Lajoie, que je vois ici. C'est un Canadien qui nous fait honneur parmi vous, Français, comme il nous faisait honneur chez nous au Canada." En peu de mots, c'était tout dire.

L'une des joies du Père, en Belgique comme en France, c'était de recevoir des Canadiens, des Joliettains surtout. Il se montrait toujours bon et accueillant, prévenant au possible et serviable envers tous. Mais, avec ceux-là, il se surpassait. Il ne croyait pas déchoir de sa haute situation en se faisant aimable pour les plus humbles. Il revint de temps en temps au Canada, en 1897 par exemple, pour le cinquantenaire de "son collègue", et en 1904, alors qu'il assista au sacre de Mgr Archambeault. C'était toujours une fête pour son coeur, comme aussi pour Joliette. Il connut bien des tristesses, des séparations pénibles, la persécution, l'exil, nombre de deuils, car il vécut trop longtemps pour ne pas voir mourir beaucoup de ses fils et de ses amis très chers. En Belgique, il subit la guerre et l'invasion,

jusque dans sa maison. Tout cela, il le supporta le coeur brisé, mais l'âme vaillante et forte. En 1918, il eut du moins la consolation de voir la fin de la guerre et le départ des envahisseurs. Une autre joie pour lui, bien légitime, avait été de recevoir du pape Pie X, en 1912, à l'occasion de son soixantième anniversaire de sacerdoce, une lettre autographe, que lui porta, à Jette-Saint-Pierre, le cardinal Vincent Vannutelli en personne. Pour remplacer le Père Coutu, qui avait été son assistant pendant quinze ans, il appela auprès de lui, en 1918, le Père Roberge, qui est maintenant supérieur général. Ce fut la dernière de ses joies de le voir lui arriver à la Noël, le 25 décembre de cette année où finissait la guerre. Quelques jours plus tard, le 3 janvier 1919, il tombait frappé par la maladie, l'épuisement de l'âge plutôt qu'autre chose, qui devait l'emporter le 1er mars suivant.

Quelle vie en somme magnifiquement remplie que celle du Père Lajoie ! De tous les apôtres canadiens qui ont fait rayonner au loin, par leur zèle, l'esprit de foi de notre peuple, l'ancien supérieur général des Clercs de Saint-Viateur est certainement l'un des plus grands. Par sa longue vie, par les hauts

postes qu'il a occupés dans son institut, par la sûreté de son jugement, son calme d'âme, sa maîtrise de lui-même, et, tout autant, par sa bonté de coeur, il a été et il reste un modèle de supérieur, de digne prêtre et de citoyen serviable à sa race. Il a su faire aimer en France le nom canadien. Il a fait honneur comme le disait Mercier, à son pays d'origine, auquel d'ailleurs il fut toujours si attaché, qu'il aima si profondément et si hautement. Ceux-là qui eurent l'avantage de l'approcher là-bas au cours de quelque voyage — je fus du nombre et je m'en honore — en ont gardé, au fond du coeur, un souvenir qui ne saurait se perdre.

MGR FABRE

(1827-1896)

MGR Edouard-Charles Fabre, le successeur de Mgr Bourget sur le siège épiscopal de Montréal, est né, à Montréal même, le 28 février 1827. Son père, Edouard-Raymond Fabre, fils de Pierre et petit-fils de Raymond, — celui-ci premier ancêtre canadien, originaire de Montpellier, venu au pays vers 1754 ou 1755 (marié à Montréal en novembre 1757) — était allé en France, vers 1822, se former au commerce de librairie. A son retour, il prit à Montréal la direction de la librairie fondée ici en 1815 par la firme Bossange de Paris et devint le chef de la première maison importante de ce genre à Montréal, la librairie Fabre et Gravel. Il fut maire

de la grande ville de 1849 à 1851. Marié en mai 1826 à Luce Perrault, il en eut cinq enfants, dont Edouard-Charles, l'aîné, Hortense, femme de sir Georges-Etienne Cartier, et Hector, avocat, journaliste, sénateur, puis commissaire général du Canada à Paris de 1882 à 1910. Les Perrault, de Saint-Antoine sur Richelieu, étaient aussi de bonne lignée. C'est l'un des oncles, je crois, du futur archevêque, Charles-Ovide Perrault, qui fut tué à la bataille de Saint-Denis en 1837.

Edouard-Charles Fabre était donc issu d'une famille marchande distinguée, en relation d'affaires avec la maison Bossange de Paris. C'est ce qui explique comment, chose rare à l'époque, après ses études de lettres à Saint-Hyacinthe, il alla, en 1843, à 16 ans, suivre son cours de philosophie à Issy, chez les Sulpiciens, où il reçut la tonsure des mains de Mgr Affre. Revenu à Montréal en 1846, il résida et étudia à l'évêché, où se donnaient alors des cours de théologie, et y fut ordonné prêtre, par Mgr Bourget, à 23 ans, le 28 février 1850. Vicaire deux ans à Sorel, il fut ensuite curé de Pointe-Claire encore deux ans. En 1854, Mgr Bourget le rappelait près de lui à l'évêché, et, l'année d'ensuite, il le créait chanoine titulaire de sa cathédrale. Dix-neuf

ans plus tard, le 1er avril 1873, il était élu coadjuteur de Montréal, avec le titre d'évêque de *Gratianapolis*, et sacré dans l'Eglise du Gesù le 1er mai suivant. Evêque en titre de Montréal, à la démission de Mgr Bourget, en mai 1876, il administra le diocèse pendant vingt ans, fut promu archevêque en juin 1886 et mourut, à 69 ans, le 30 décembre 1896.

Homme de douceur et de paix par tempérament et par conviction réfléchie, ainsi que l'indiquait sa devise — *in fide et lenitate*. Mgr Fabre succédait à Mgr Bourget, qui était d'un caractère plutôt entier et autoritaire, bien que très surnaturel dans ses vues, très pieux et très saint, à un moment de difficultés de diverses sortes et de crise financière assez embarrassante, que d'ailleurs il connaissait bien, ayant été mêlé à l'administration diocésaine depuis des années. Il entendit gouverner par la méthode pacifique et il le montra en pratiquant d'abord la douceur et la patience. Il redoutait d'instinct les affaires compliquées et les discussions passionnantes, et il les évitait ou les éloignait le plus possible. Mais il se révélait ferme aussi dans ses décisions et savait s'y tenir. Par son jugement sain et son bon coeur, il arriva à tout régler et à tout pacifier, sans qu'il y parût beaucoup. On lui en a

rendu dans la suite plusieurs fois le témoignage. Modeste et sans prétention, il s'entoura de jeunes collaborateurs de talents remarquables, qui donnèrent à sa direction administrative de l'équilibre et de l'éclat et devinrent eux-mêmes plus tard des évêques justement honorés : Mgr Bruchési, Mgr Emard, Mgr Archambeault et Mgr Racicot. Son règne épiscopal, l'histoire se doit de le reconnaître, a été particulièrement bienfaisant. Avec lui, nombre de difficultés, celles occasionnées par la division des paroisses dans la ville et celles de la fameuse question universitaire par exemple, s'apaisèrent considérablement, si elles ne disparurent pas complètement. Très fidèle au devoir des visites pastorales, soucieux de maintenir la discipline jusque dans les détails, s'y connaissant en hommes et plaçant toujours au bon endroit celui qu'il fallait, d'un rare bon sens et d'une prudence jamais en défaut, dévoué dans l'âme, il fut avant tout pasteur et père dans toute la force de ces termes. Il créa de nombreuses paroisses, encouragea ses communautés d'hommes et de femmes, en admit de nouvelles dans son diocèse, ordonna plus de mille prêtres (1025) et consacra sept évêques.

L'un des traits caractéristiques du bon

archevêque, c'est qu'il aimait beaucoup la liturgie et les cérémonies sacrées. On en tenait compte jusqu'à Rome et j'ai ouï dire qu'on le consultait à la Congrégation des Rites. Un évêque de Bretagne — Mgr Fallières, de Saint-Brieuc — en parla un jour devant moi, en disant que l'archevêque de Montréal, qu'il avait vu pontifier à Amiens, "présidait les cérémonies de l'Eglise avec une remarquable exactitude et une rare dignité". Mgr Fabre, en effet, savait ses rubriques sur le bout de ses doigts, comme on dit souvent. Avant de devenir évêque, et même après, c'est lui qui rédigeait l'ordo, c'est-à-dire l'indicateur des offices de chaque jour, à la messe et au bréviaire, pour les prêtres et les communautés du diocèse. Il connaissait mieux que personne le catalogue des saints inscrits au martyrologe romain. Quand il officiait à la sainte messe ou à quelque autre cérémonie, il n'omettait pas un salut, ni un demi-salut, et il tenait à ce que ses assistants en fissent autant. Sa fidélité aux moindres prescriptions du cérémonial était impeccable. On a raconté qu'à la bénédiction d'une église — celle de Longueuil — alors qu'il consacrait l'autel principal et que d'autres évêques accomplissaient le même rite aux autels latéraux, il envoya son cérémoniaire

dire à l'un de ces évêques qu'il se trompait sur un point de détail ! Il n'était jamais si heureux et content, semblait-il, que lorsqu'il célébrait une "pontificale". C'était pour lui l'un de ces moments où il rayonnait, à la lettre. Un seul ennui, je pense, le taquinait. Il n'était pas très solide sur le plain-chant. Au cours des grands offices de la semaine sainte, qu'il présidait toujours en personne, c'était presque amusant, en dépit du sérieux et de la solennité du temps et du lieu, de l'entendre nous dire, à ses diacre et sous-diacre, au moment d'entonner l'*Ecce lignum crucis* ou l'*Alleluia* : "Allons, aidez-moi !" On essayait bien, mais ce n'était pas toujours un succès.

Une autre caractéristique de Mgr Fabre, c'est qu'il était doué d'une mémoire prodigieuse, spécialement en ce qui concernait les personnes. Il se souvenait de toutes les physionomies une fois qu'il avait connu les gens. Combien souvent il aimait à rappeler, dans ses conversations, le souvenir de ses condisciples français du séminaire d'Issy, de ceux en particulier qui avaient eu l'honneur d'être promus à l'épiscopat, comme Mgr le cardinal Lavignerie, l'archevêque d'Alger, et Mgr le cardinal Thomas, l'archevêque de Rouen. Il se plaisait

d'habitude à nommer ses curés par le nom de leur paroisse respective. "Tiens, Boucherville n'est pas arrivé, c'est étonnant !" disait-il devant moi, à une séance chez les Jésuites de la rue Bleury, en constatant que M. Primeau, curé de Boucherville, qui avait coutume d'être présent partout, n'était pas encore là. Mgr Fabre, je l'ai noté plus haut, avait ordonné un grand nombre de prêtres. Il se rappelait de chacun et savait ce qu'il était devenu. "C'est mon millième", disait-il joyeusement de l'un d'entre eux, qui est maintenant le curé d'une importante paroisse de Montréal. Quand je revins de mes études à Paris, en 1896, peu de mois avant sa mort, j'eus l'occasion de lui dire que j'avais connu, à l'Institut catholique, un jeune prêtre de Nîmes à qui il avait conféré les ordres moindres. "C'est l'abbé Sanguinède", me dit-il aussitôt, et c'était bien cela en effet. Cette heureuse et fidèle mémoire lui permettait souvent de faire plaisir à nombre des ouailles de son vaste diocèse. "Ah ! c'est vous à présent, Monsieur *Un Tel*, qui êtes marguillier. J'en suis bien content et je vous en félicite." Et le brave marguillier, qui n'avait vu Monseigneur qu'une couple de fois dans sa vie, était tout fier de se voir reconnu par son archevêque. Un jour, à l'église Saint-Jean-

Baptiste de la rue Rachel, il reconnut une fillette rien qu'à son air de famille. "Ce doit être la nièce de l'abbé Laforce, me confia-t-il à mi-voix, elle lui ressemble trop." Et, en effet, c'était la fille de la soeur de l'abbé Laforce, plus tard curé de Chambly.

Surtout et par-dessus tout, Mgr Fabre était très ecclésiastique. Aux exercices pieux de sa maison épiscopale, comme aux offices de la pro-cathédrale, il était toujours le premier rendu. Prêchant d'exemple, il était à l'aise pour demander à ses familiers la même fidélité et la même exactitude. "Je ne vous ai pas vu à vêpres hier soir, disait-il un jour à l'un de ses chanoines ? J'ai supposé que vous étiez fatigué. Est-ce que cela va mieux ce matin ?" Le regretté Mgr Martin, qui me racontait ce menu fait, ajoutait en souriant : "Il n'y avait presque pas moyen d'y échapper. Le cher Monseigneur voyait tout et n'oubliait rien."

"Esprit éminemment pratique, a-t-on justement écrit, plein de tact et de prévoyance, d'une persévérance dans ses vues et d'une ténacité dans ses actes vraiment rares, Mgr Fabre était d'abord et avant tout doux et bon. Le Saint-Père Léon XIII disait de lui : "Il ne faut pas lui faire de peine, c'est la bonté même !"

MGR ANTOINE RACINE

(1822-1893)

MGR Antoine Racine, le premier évêque de Sherbrooke et des Cantons de l'Est, est né, le 26 janvier 1822, à Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette, près de Québec. Son père, dont les ancêtres venaient de Normandie, était forgeron. Le premier de la lignée au Canada, Etienne Racine, était arrivé au pays vers le milieu du XVII^{ème} siècle, et il avait épousé l'une des filles d'Abraham Martin, celui-là même qui a donné son nom à nos historiques *Plaines d'Abraham*. Par sa mère, Marie Pepin, Antoine Racine était apparenté aux Bédard, et c'est chez son grand-oncle, Antoine Bédard, curé de Charlesbourg, qu'il commença ses études du latin. En 1834,

on trouve le jeune Racine, à 12 ans, au séminaire de Québec. Il eut là des condisciples dont les noms sont connus dans notre histoire, entre autres : Mgr Taschereau, Mgr Horan, Mgr Langevin (Jean), le curé Auclair (de Québec), l'aumônier Trudel (de l'Hôtel-Dieu de Québec). Antoine, doué de beaux talents, eut des succès en classe. On a raconté que l'abbé Holmes, l'un des premiers missionnaires des Cantons de l'Est, alors devenu professeur à Québec, se plaisait souvent à faire briller les qualités d'orateur de cet élève de choix.

Ordonné prêtre à 22 ans et 8 mois, le 12 septembre 1844, l'abbé Racine fut vicaire à La Malbaie (1844-1848), premier curé de Stanfold (1848-1851), curé de Saint-Joseph de Beauce (1851-1853) et curé, pendant vingt et un ans (1853-1874), de Saint-Jean, dans la ville de Québec. Le 1er septembre 1874, il était élu premier évêque de Sherbrooke par le pape Pie IX. Il fut sacré le 18 octobre suivant, dans son église de Saint-Jean à Québec, par Mgr Taschereau, le futur cardinal. Mgr Laflèche prêcha le sermon du sacre, une maîtresse-pièce d'éloquence, on le devine aisément. Deux jours plus tard, le 20 octobre, Mgr Racine arrivait à Sherbrooke et pre-

naît possession de son diocèse. Il y est mort, après dix-neuf ans d'administration épiscopale, le 17 juillet 1893. Un détail suffit à montrer son énergie ou sa force de volonté. A 52 ans, en arrivant à Sherbrooke, il se mit, en dépit d'un ministère très absorbant, à apprendre l'anglais, qu'il ne savait presque pas, et il parvint à le parler très convenablement.

Deux frères de Mgr Antoine Racine s'étaient, comme lui, consacrés au service de Dieu et des âmes : son aîné, l'abbé Michel Racine, né en 1815, mort en 1845, qui fut curé de Château-Richer, et son cadet, Mgr Dominique Racine, le premier évêque de Chicoutimi (1878-1888), né en 1828, mort en 1888.

J'ai connu le premier évêque de Sherbrooke, à l'automne de 1891, au collège canadien de Rome, où j'arrivais moi-même comme prêtre-étudiant. Il avait alors 69 ans. C'était un beau vieillard, plus grand que la moyenne, bien découplé, alerte et souple, avec sous son front chauve, une figure animée d'homme d'action, dont l'air avenant et le sourire engageant étaient des plus attrayants. Il se montrait pour tous très bienveillant et condescendant, causait volontiers avec les jeunes. Instruit et expérimenté, renseigné sur l'histoire

de l'Eglise et sur les choses de notre pays, il nous en instruisait, avec une belle abondance, dans des conversations vivantes où l'esprit gaulois pétillait souvent. Il nous donna aussi, de temps en temps, de substantielles et éloquentes lectures spirituelles. J'ai vécu plus tard, une dizaine d'années après sa mort, au séminaire de Sherbrooke, où j'étais professeur de lettres, et j'ai eu l'occasion de visiter plus d'une paroisse de son ancien diocèse. Son souvenir était partout resté bien conservé. Son portrait se retrouvait, à la place d'honneur, dans tous les presbytères, dans les maisons des gens à l'aise et jusque dans celles des plus modestes citoyens. Que de fois j'ai entendu faire son éloge ! Au témoignage de chacun, Mgr Racine avait été un grand évêque, un patriote ardent, un orateur vibrant.

Ses oeuvres d'ailleurs, à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est, lui survivent et témoignent de son zèle et de ses activités. Sous sa houlette de bon berger du Christ, tout prospérera vite et bien. De 1874 à 1893, les catholiques du diocèse passèrent de 27,000 à 60,000 et les 25 chapelles des débuts firent place à 54 églises paroissiales. Dès 1875, il établit le séminaire Saint-Charles, aujourd'hui si florissant. Il consolida les institutions existantes

et en fonda beaucoup d'autres dans les principaux centres du territoire soumis à sa juridiction. Mais, tout cela, il le faisait avec sagesse et prudence. Il ne redoutait pas d'aller de l'avant. Seulement, il avançait à pas sûrs. C'était un fait connu qu'il avait une sainte horreur des dettes ! En plus, au cours de son épiscopat, il prit sa part de responsabilité dans toutes les mesures qui concernaient la vie et le mouvement de l'Eglise au Canada et il fut activement mêlé à toutes les affaires importantes qui intéressaient l'avenir religieux et national de ses compatriotes. L'aide qu'il apporta notamment au règlement des difficultés relatives à l'Université Laval entre Québec et Montréal fut considérable. Il compta au premier rang parmi les apôtres de la colonisation, dont il fut le champion dans sa région. Sa plume était vigoureuse comme sa parole, et il a un jour défendu avec bonheur les Canadiens des Etats-Unis devant les Congrégations romaines.

Homme de vertu éprouvée, régulier, pieux et sacerdotal avant tout, Mgr Racine était, jusqu'au fond de l'âme, dévoué à son clergé et à ses fidèles, comme il en est peu. Il connaissait ses curés et ses curés le connaissaient. C'était pour lui des frères autant que des fils

en Dieu. Il les accueillait à son évêché avec une bienveillance et une affabilité qui les mettaient tous à l'aise. Lui-même, dans les premières années, il remplissait l'office de portier et recevait personnellement ses hôtes, souvent, si c'était le soir, le bougeoir à la main. Ce détail m'a été conté bien des fois. Pendant sept ans, il n'eut pas d'autre chambre à coucher que celle qu'aurait pu avoir un serviteur. Aussi les prêtres, ses prêtres comme il disait, lui parlaient-ils toujours à coeur ouvert, sans contrainte. De son côté, Monseigneur en agissait de même avec eux. La bonté tempérerait chez lui ce que l'exercice de l'autorité a nécessairement toujours d'un peu sévère. Il gouvernait hardiment, selon le mot de Bossuet, mais aussi avec douceur et mansuétude, ainsi que le prescrit Fénelon aux pasteurs des âmes. De la même façon, ses relations avec les simples fidèles étaient constamment empreintes de cordialité et de bonne humeur. Il se plaisait à faire causer les gens, les braves gens des campagnes surtout, qui ont parfois tant de bon sens dans leurs réflexions un peu simplistes. Mais, ayant conscience de sa dignité, il ne s'abandonnait jamais à rien de commun ou de vulgaire et il savait garder la distance. Au besoin, l'éclat de son oeil clair

et vif sous le sourcil froncé eut tôt rappelé à l'ordre qui aurait été tenté de l'oublier !

Curé de Saint-Jean ou évêque de Sherbrooke, Mgr Racine a été, pendant quarante ans, l'orateur sacré des grandes circonstances, celui qu'on invitait volontiers pour célébrer les saints mystères de la foi ou pour glorifier les héros de notre histoire : saint Vincent de Paul, Marie de l'Incarnation, Mgr de Laval, Georges-Etienne Cartier, notre fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste. En juillet 1928, trente-cinq ans après sa disparition de ce monde, M. le curé Charles Roy, de Saint-Gérard, a publié un recueil de ses principaux discours, qui est encore très intéressant à parcourir, bien que cela soit devenu un peu froid. Pour apprécier justement le bel orateur qu'était Mgr Racine, il fallait l'avoir entendu et vu, avoir ouï sa voix harmonieuse, avoir connu son geste souple et aisé, sa prestance en chaire, qui ne laissait rien à désirer.

MGR MOREAU

(1824-1901)

MGR Louis-Zéphirin Moreau, le quatrième évêque de Saint-Hyacinthe, est né à Bécancourt, d'une modeste famille de cultivateurs, le 1er avril 1824. Ses études faites à Nicolet, il passa au diocèse de Montréal, où il fut ordonné prêtre le 19 décembre 1846. Il vécut ses premières années de sacerdoce auprès de Mgr Bourget, à l'évêché de Montréal. En 1852, à la fondation du diocèse de Saint-Hyacinthe, il y suivit Mgr Prince, qui en devenait le premier évêque, de coadjuteur de Montréal qu'il était depuis quelques années. Au nouvel évêché, pendant vingt-quatre ans (1852-1876), l'abbé Moreau travailla à l'oeuvre du bien auprès des trois

premiers évêques, Mgr Jean-Charles Prince (1852-1860), Mgr Joseph LaRocque (1860-1866) et Mgr Charles LaRocque (1866-1875), et il devint successivement, ou en même temps, secrétaire, chancelier, curé de cathédrale, chanoine et vicaire général. A plusieurs reprises, il fut administrateur du diocèse. Le 19 novembre 1875, il était élu évêque de Saint-Hyacinthe, et, le 16 janvier 1876, il était sacré, dans sa cathédrale, par Mgr Taschereau, le futur cardinal. Il gouverna son diocèse, pendant un quart de siècle, jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mai 1901. En 1893, Rome lui avait donné, comme coadjuteur, Mgr Maxime Decelles, qui lui a succédé.

Les prédécesseurs de Mgr Moreau sur le siège épiscopal de Saint-Hyacinthe, Mgr Prince et les deux Mgr LaRocque, avaient été, sans doute, de dignes, sages et pieux évêques. Mais, dans l'histoire des premiers cinquante ans de ce diocèse, Mgr Moreau brille d'un éclat de sainteté particulière. Un évêque nouvellement élu demandait un jour, a-t-on raconté, à l'un des maîtres les plus vénérés de Saint-Sulpice, M. Rouxel, sur qui, au Canada, il pourrait avec plus d'avantage modeler sa vie et son action ? Observez Mgr Moreau, lui fut-il répondu, et inspirez-vous de ses

mendements. A cette époque, Mgr Bourget venait de mourir et de grands évêques comme Mgr Laflèche et Mgr Taché vivaient encore. La réponse de M. Rouxel était donc bien significative. Il y a maintenant quarante ans passés que Mgr Moreau est parti de ce monde. Sa réputation de sainteté n'a pas cessé de grandir. En ces dernières années, une commission d'enquête diocésaine a été constituée à Saint-Hyacinthe, avec l'autorisation de Rome, qui s'occupe de préparer sa cause de béatification. L'avenir est à Dieu seul, je ne l'ignore pas, et c'est à son Eglise qu'il appartient d'en juger. Qu'il me soit pourtant permis de constater en toute simplicité que, depuis longtemps, le peuple de Saint-Hyacinthe a dénommé Mgr Moreau le saint évêque, tout comme celui de Montréal dit de Mgr Bourget.

S'il était doué des plus solides qualités de l'esprit et du coeur et s'il fut un saint évêque, Mgr Moreau, il faut en convenir, n'avait pas un physique bien attrayant. Il était de stature moyenne et de mine peu avantageuse. Souvent malade, il fut toujours maigre et d'apparence chétive, avec une figure aux traits saillants, plutôt disproportionnés. Il se rendait compte lui-même qu'il n'était pas précisément beau, et il en souriait avec bonhomie.

Un mécontent — il y en a toujours — osa lui écrire un jour avec impertinence "qu'il était trop laid pour figurer avec honneur dans les cérémonies". Le bon évêque montra cette lettre à ses familiers en disant joyeusement : "Le pauvre homme, il perd son temps et son encre. Je le sais que je ne suis pas beau depuis plus longtemps que lui."

Mais quelle belle âme il avait, le saint prélat, faite d'humilité, de renoncement, de piété et de bonté ! Dans son palais épiscopal, il occupait la plus modeste pièce. L'on n'y voyait qu'un simple bureau de travail, quelques chaises et des images de saints appendues aux murs. Pour tapis, il se contentait de pauvres "catalognes", et il n'avait pas même de prie-Dieu où s'agenouiller. Dieu sait pourtant s'il s'agenouillait souvent !

Il priait sans cesse et volontiers il eut donné aux pauvres tout ce qui était à son usage personnel. Son procureur, a-t-on dit, était obligé d'intervenir parfois pour mettre un frein à ses générosités. Monseigneur allait jusqu'à discuter doucement avec lui pour se faire payer à l'avance ses modiques honoraires afin de faire la charité plus vite ! Ses visites pastorales étaient pour tous des occasions de bénédictions et de grâces. On répétait qu'il

répandait sur son passage des faveurs et des guérisons de toutes sortes, qu'il accomplissait des merveilles. Il gouvernait, en tout cas, et il administrait, avec douceur et bonté autant qu'avec sagesse et prudence. La série de ses mandements, pas moins de neuf forts volumes, constitue tout un traité de haute doctrine et de solide discipline. Parce qu'il s'oubliait lui-même et qu'il était avant tout surnaturel, il fut un chef d'Eglise ferme et pitoyable tout ensemble, et, par suite, un évêque puissant en actes.

J'ai eu l'honneur et la joie d'assister, en janvier 1901, à Saint-Hyacinthe même, aux noces d'argent épiscopales du vénérable prélat. Ce fut une fête inoubliable. Mgr Moreau avait alors 76 ans. Il était prêtre depuis plus de cinquante ans. Ses oeuvres étaient nombreuses et connues de tous. Ses hautes vertus, sa piété et sa bonté en particulier, l'étaient tout autant. On l'accabla naturellement d'éloges. Mgr Bruchési, qui prêcha l'allocution de circonstance, et Mgr le coadjuteur Decelles, qui avait vu à l'organisation des fêtes, entre autres, célébrèrent à l'envi les rares mérites du jubilaire. Lui, le digne vieillard, il resta calme et modeste. On aurait cru qu'il n'entendait pas tout le bien qu'on disait de lui. Quand il prit

la parole à son tour, ce fut pour rendre gloire à Dieu et remercier ses prêtres et ses diocésains d'avoir tout fait. Aux mains de la Providence, il l'affirmait avec une évidente sincérité, il n'avait été, disait-il, qu'un pauvre et faible instrument. Rarement, je pense, pareille gloire s'enveloppa de tant d'humilité vraie.

Quatre mois plus tard, en mai 1901, ce fut, au lendemain de sa mort, l'apothéose de ses funérailles, dans sa cathédrale en deuil, au milieu d'une affluence considérable du clergé et des citoyens les plus marquants. Mgr Bruchési prononça l'éloge funèbre. Il loua comme il convenait les qualités naturelles, le savoir et les talents d'administrateur de l'évêque défunt. Il insista sur sa piété et sa bonté.

"Pieux, disait-il, Mgr Moreau l'a été dans toute la force et dans toute la beauté du terme. De son berceau à sa tombe, la piété n'a fait que grandir en lui. Elle faisait le fond de son âme, elle a imprimé son cachet sur chacun de ses actes. Tout était surnaturel dans sa vie. Il s'est constamment oublié lui-même. Il n'a recherché que le bon plaisir de Dieu. Il n'a travaillé que pour sa gloire . . . Et puis, il était bon . . . L'évêque doit avant tout être père, car c'est la bonté plus que tout le reste qui domine les âmes. L'homme résiste à la

science, à la puissance, au génie. Il est désarmé par la bonté. Fénelon disait à ses prêtres : "Soyez pères, ce n'est pas assez, soyez mères!"... Mgr Moreau a été un tendre père pour chacun de ses prêtres et de ses diocésains. Dites-moi, mes frères, j'en appelle à vous tous, était-il bon ? Etait-il bon, parents chrétiens, quand vous lui apportiez vos petits enfants pour qu'il les bénît ? Etait-il bon, âmes affligées et tourmentées, quand vous cherchiez auprès de lui des conseils et des encouragements ? Etait-il bon, pauvres malades, quand vous veniez le supplier de vous guérir au nom du Sauveur ? Etait-il bon, religieux et vierges du cloître, quand il allait vous visiter et vous laissait épancher vos coeurs dans le sien ? Etait-il bon, prêtres du Christ, vous surtout ses fils, quand vous recouriez à son expérience dans vos anxiétés et à sa tendresse dans vos douleurs ? De toute part, j'entends la même réponse . . . "Oui, il était bon !" On disait de lui : "Le bon Mgr Moreau", comme on disait jadis de Vincent de Paul : "Le bon Monsieur Vincent". En vérité, je ne sache pas de titre plus touchant et plus glorieux que celui-là . . ."

LE CARDINAL BEGIN

(1840-1925)

LE cardinal Louis-Nazaire Bégin, le successeur du cardinal Taschereau à Québec, est né à Lévis, le 10 janvier 1840, d'une modeste famille terrienne, qui avait l'honneur d'être apparentée à celle de Mgr Bourget. Son premier ancêtre au Canada, Louis Bégin, originaire de Normandie, était arrivé au pays au XVII^{ème} siècle, et il avait obtenu, vers 1655, sur la seigneurie de Lauzon, la concession d'une terre, où, de père en fils, depuis cette époque, on cultivait le sol. Le père du futur archevêque, Charles Bégin, avait épousé Luce Paradis. La famille était nombreuse. Louis-Nazaire fit ses études à Québec et y remporta de grands succès. Il fut, en 1861, le

premier titulaire du prix du Prince de Galles. A l'automne de 1863, après une année de grand séminaire, il partait pour Rome, avec les abbés Benjamin et Louis-Honoré Paquet. Logé au séminaire français, il fréquenta les cours de la Grégorienne et conquît sans peine ses parchemins de docteur. Il fut ordonné prêtre à Rome, par le cardinal Patrizzi, le 10 juin 1865. Il fit aussi un séjour d'étude en Allemagne, à Inspruck.

De retour au séminaire de Québec en juillet 1868, l'abbé Bégin y vécut jusqu'en 1884, tour à tour, ou en même temps, professeur, préfet des études, ou directeur au petit et au grand séminaire. Il y marqua bientôt comme un maître de haute valeur et publia entre temps d'importants opuscules sur divers sujets de philosophie, de théologie, d'histoire et de science sociale. En 1882, il était choisi pour être l'un des membres fondateurs de la Société Royale. En 1884, il accompagna à Rome l'archevêque Taschereau. Il fut ensuite principal de l'Ecole normale de Québec jusqu'en 1888. Elu et sacré, en octobre 1888, évêque de Chicoutimi, il gouverna ce diocèse pendant trois ans. En décembre 1891, il devenait coadjuteur du cardinal Taschereau à Québec, avec le titre d'archevêque de Cyrène. En

mars 1894, le cardinal, usé par l'âge et les labeurs, lui abandonnait l'administration diocésaine. En avril 1898, à la mort de Mgr Taschereau, il lui succédait. En mai 1914, il était lui-même créé cardinal par le pape Pie X. Il est mort à Québec, le 25 juillet 1925, à 85 ans, après une administration de plus de trente ans. En avril 1908, Rome lui avait donné un premier auxiliaire, Mgr Paul-Eugène Roy, qui devint son coadjuteur en juin 1920 et lui succéda en juillet 1925. En juillet 1924, un deuxième auxiliaire lui avait été accordé, Mgr Joseph-Alfred Langlois, aujourd'hui évêque de Valleyfield.

Plus grand que la moyenne, de figure aristocratique et fine, avec des traits réguliers et délicats, des yeux doux et bons, au regard pénétrant, toujours distingué dans sa tenue et ses allures, et très aimable dans son commerce, Mgr Bégin était avant tout un homme de douceur et de paix. Sa devise portait *in fide et lenitate* — dans la foi et la douceur, et il gouvernait, en effet, par la patience et la bonté, sans laisser pourtant d'être résolu et ferme quand il le fallait. Muni de toutes sortes de connaissances, en philosophie, en théologie, en droit et en sociologie, versé dans les lettres comme dans les sciences, parlant égale-

ment à l'aise cinq ou six langues, orateur disert et nuancé, sinon vigoureusement éloquent, écrivain à la plume facile et abondante, doué en plus du sens de l'observation et possédant d'instinct l'art si difficile du commandement, il excellait à instruire, à diriger et à se faire obéir, en se faisant d'abord aimer et vénérer de tous. C'était un bon père, tout autant qu'un chef prudent, diligent et entendu. Aussi, au cours de son long épiscopat, a-t-il multiplié, sans paraître y mettre jamais d'éclat, sans heurts et sans secousses, les oeuvres de bien les plus diverses et les plus méritoires.

Mgr le cardinal Bégin suivit constamment avec vigilance et avec affection le mouvement de la vie catholique en son vaste diocèse de Québec. Il visita fidèlement ses nombreuses paroisses, se plaisant à y présider des cérémonies d'ordinations à l'occasion, pour promouvoir des vocations. En l'espace de trente ans, il établit pas moins de soixante-dix paroisses nouvelles. A ceux et à celles qui existaient déjà, il ajouta plusieurs instituts et communautés d'hommes et de femmes. Le vieux séminaire et l'Université Laval furent l'objet de sa prédilection, comme d'ailleurs toutes les maisons d'enseignement. Il rétablit le chapitre de la cathédrale-basilique, favorisa la

création d'une école apostolique et celle d'un séminaire de vocations tardives, protégea avec sollicitude les oeuvres et associations de charité. C'est de son temps, en 1909, que le premier concile plénier de Québec tint ses assises sous la présidence du délégué apostolique Mgr Sbarretti. Il s'intéressa beaucoup aux ouvriers et sa sentence arbitrale de 1901, lors d'un grave conflit entre patrons et employés, est restée fameuse. En 1907, avec le concours de Mgr Roy, de l'abbé Lortie et de quelques autres, il fondait l'*Action catholique*, dont les activités, par le journal surtout, ont produit tant d'heureux résultats. En somme, on l'a dit et répété maintes fois, l'administration du doux et sympathique archevêque a été de tous points souverainement bienfaisante pour son diocèse, et, par suite, pour le pays tout entier. Il fut justement honoré du cardinalat, et tout le Canada avec lui, mais on pourrait peut-être écrire, révérence gardée, qu'il honora lui-même la pourpre romaine, par sa belle vie et par ses oeuvres de bien.

Quand Son Eminence le cardinal Bégin célébra, en juin 1925, quelques semaines avant sa mort, son soixantième anniversaire de sacerdoce, son auxiliaire Mgr Langlois lui disait,

avec un juste à-propos, en lui présentant les hommages de son clergé: "Par la saine doctrine répandue dans vos lettres et mandements, cette doctrine de Notre-Seigneur dont vous avez gardé si jalousement le dépôt, vous avez été pour l'Eglise de Québec, Eminence, et je pourrais dire pour tout le Canada, un ange de lumière. Champion zélé des droits de Dieu et des droits de votre race, vous n'avez rien omis de ce qui pouvait mieux définir les uns et faire triompher les autres. Vous vous êtes toujours montré l'apôtre, parmi nous, des relations de justice, de sincérité et de bonne entente, qui doivent régner entre le pouvoir ecclésiastique et la puissance civile. Vous vous êtes fait une règle d'associer, dans votre langage et dans vos attitudes, les deux grandes vertus du gouvernement pastoral : la fermeté et la bienveillance . . ." Ce sont là des paroles que l'histoire se doit de conserver. Elles caractérisent si heureusement, en effet, le grand et digne cardinal-archevêque, dont on s'est plu souvent à rapprocher la bonne et douce figure de celle du pieux et saint évêque de Genève François de Sales.

Au lendemain du décès du cardinal canadien, quand la nouvelle en parvint en France, M. François Veuillot, qui l'avait bien connu,

écrivit, dans un journal de Paris, un superbe hommage à sa mémoire. J'y relève ces lignes : "Le vaste et populeux diocèse de Québec, doublement important par sa valeur propre et par les clartés qui en rayonnent, fut confié à Mgr Bégin à une heure infiniment délicate. Il n'y avait plus seulement à maintenir les traditions catholiques enracinées par les générations précédentes, il fallait les consolider, les rajeunir et les défendre. Au Canada, comme dans le monde entier, le vent du scepticisme et de l'indiscipline agitaient les esprits, menaçait de troubler les âmes. Aux coutumes établies par l'expérience et la foi des ancêtres, aux enseignements donnés par les vieux maîtres, il était nécessaire d'ajouter de nouveaux instruments de sauvegarde et de formation, des leçons tout à la fois plus profondes et plus actuelles. Et, ce travail patient, minutieux, pénétrant, devait s'accomplir avec autant de prudence que de hardiesse, avec une égale connaissance et un égal souci des principes immuables et des besoins des temps. De cette oeuvre maîtresse, urgente et difficile, le cardinal Bégin fut l'initiateur le plus énergique et le guide le plus sûr . . ."

LE CURE LABELLE

(1833-1891)

LE curé Antoine Labelle, plus tard Mgr Labelle, protonotaire apostolique, dont le premier ancêtre, Guillaume Labelle, vint au Canada, de Normandie, vers 1670, naquit, à Sainte-Rose de Laval, le 24 novembre 1833, d'une modeste famille d'artisans. Son père, Antoine Labelle, était le cordonnier du village. Il n'eut qu'une soeur, morte en bas âge. Le curé du temps à Sainte-Rose, M. Brunet, ne tarda pas à distinguer le jeune Antoine, fils du cordonnier, parmi ses enfants du catéchisme. Il lui donna ses premières leçons de latin. A 11 ans, Antoine entra au collège-séminaire de Sainte-Thérèse. Il y fit son cours complet de 1844 à 1852, et aussi sa cléricature.

Ordonné prêtre à Sainte-Rose, son village natal, le 1er juin 1856, l'abbé Labelle fut vicaire à Sault-au-Récollet et à Saint-Jacques de Laprairie, puis curé à Saint-Antoine-Abbé de Huntingdon et à Saint-Bernard de Lacolle. En mai 1868, Mgr Bourget le nommait curé de Saint-Jérôme de Terrebonne, et il le fut pendant vingt-trois ans, jusqu'à sa mort en janvier 1891. En même temps, il se donna, avec un grand zèle et un succès remarquable, à l'oeuvre religieuse et nationale par excellence de la colonisation, dans la région qui porte aujourd'hui son nom, celle des cantons alors en forêt du nord de Montréal et de Saint-Jérôme. Il étendit même sa sphère d'action, comme colonisateur, à toute la province et à tout le pays. Il devint sous-ministre de l'Agriculture et de la Colonisation à Québec, en mai 1888, dans l'administration d'Honoré Mercier. Le pape Léon XIII, l'année suivante, en juillet 1889, à la demande de Mercier, le créait protonotaire apostolique. Mais, sous-ministre et monseigneur, il n'en continua pas moins à être pour tout le monde, et d'abord pour lui-même, "le curé Labelle", nom qu'il a illustré et que l'histoire lui conserve à bon droit. Car, s'il fut un apôtre du sol et un colonisateur quasi génial, il ne cessa jamais

d'être d'abord un vrai prêtre et un curé soucieux de bien remplir les fonctions de son saint ministère. Il mourut, à Québec, le 4 janvier 1891. C'est, sans conteste, l'un des Canadiens français les plus éminents de sa génération.

Le curé Labelle était très grand, très gros et très fort. Au dire de tous, c'était un bel homme : six pieds de taille, trois cent trente-trois livres de poids, bien fait et harmonieusement proportionné, figure grasse et replète, aux traits pourtant réguliers et fins, bonne figure ouverte et franche, beaux yeux gris-bleus, nez délicat, bouche plutôt petite et un peu en retrait à cause de la perte d'une partie de ses dents, vaste et large front, que couronnaient des cheveux frisottants, qui grisonnèrent de bonne heure, mains petites et délicates, comme on en voit rarement à un si gros homme. En dépit de sa taille et de sa lourdeur, il était lesté et agile, se tenait droit sur ses pieds, qu'il avait, comme les mains, petits mais solides, et il en imposait vraiment par son aisance d'allures et sa bonne grâce, tout autant que par sa robustesse et sa vigueur. Et puis, s'il était vif et courageux, alerte à la réplique et toujours prêt à défendre ses vues, il paraissait pareillement, de toute évidence, très bon

et très conciliant. On avait vite l'impression que ce colosse en soutane était un bon géant — les géants le sont presque tous — qui savait, certes, se servir de sa force au besoin, mais qui entendait également en user à bon escient et avait le souci de n'en pas abuser. Il avait bon coeur, en effet, comme il était intelligent. Très cultivé et remarquablement instruit, sous son apparence bonhomme et familière, voire parfois un peu vulgaire, il n'était pas quelconque et il avait du cachet, quelque chose, pourrait-on dire, de ces prélats gentils-hommes d'autrefois, restés terriens dans l'âme jusque sous la mitre de l'évêque ou sous la crosse de l'abbé de monastère.

L'oeuvre du curé Labelle comme colonisateur ne s'est pas bornée à ses initiatives et à ses activités dans la région du nord de Montréal. Il s'est occupé aussi de l'Ouest canadien, notamment lors de ses voyages en Europe, en 1885 et en 1890, chargé qu'il était de missions officielles par le gouvernement d'Ottawa ou par celui de Québec. Devenu sous-ministre à Québec en 1888, il eut à diriger, et il le fit avec succès, tout le mouvement de colonisation dans la province. Bien plus, pendant vingt ans au moins, de 1870 à 1890, il ne fut étranger à rien de ce qui s'entrepre-

naît ou se poursuivait pour l'extension et le progrès du pays canadien. C'est même lui qui eut, le premier, l'idée de ce chemin de fer d'un océan à l'autre qu'on appelle aujourd'hui le Canadien-Pacifique. Sir John Abbott et sir Hugh Allan lui ont rendu, à ce propos, les témoignages les plus formels et les plus précis.

Mais son oeuvre principale, celle qui lui fait une figure à part et l'immortalise, c'est sur les bords de la "Nord", de la "Rouge" et de la "Lièvre", dans les cantons du nord de Montréal — aujourd'hui la région Labelle — qu'elle s'est surtout accomplie. Tous les établissements qu'il a fondés là n'ont pas été sans doute également réussis. On lui a reproché d'avoir été trop enthousiaste et d'en avoir créé quelques-uns où le sort du colon n'a pas toujours été enviable. On a dit qu'il avait colonisé des terres de roches et qu'il s'était trop restreint à la vallée de l'Outaouais. D'autres ont opiné autrement et l'ont loué sans réserve. Qu'en est-il vraiment ? Je pense qu'il ne faut pas être trop absolu dans la réponse à donner en l'un ou l'autre sens. Mais, à mon avis, on peut soutenir, après plus de quarante ans écoulés, que le curé Labelle voyait assez juste et que, en somme, il avait

raison. Quelques-uns de ceux qui l'ont blâmé, et se sont plaints davantage, auraient pu s'en prendre d'abord à eux-mêmes, à leur imprévoyance, à leur manque de générosité dans l'effort ou à leur défaut de constance. Ce sont ceux qui peinent et qui tiennent qui réussissent. Les colons qui ont connu le succès, en cette région, sont assez nombreux pour qu'on soit en droit d'affirmer que la chose était possible. D'ailleurs, pouvait-il se faire que, dans une aussi vaste entreprise, il n'y eut pas, ici ou là, quelques maldonnes ? Qu'on n'oublie pas, non plus, que, en peuplant son nord, le célèbre curé ne visait pas uniquement à la culture des terres. Il pensait également à l'élevage des troupeaux, à l'industrie, au tourisme même, que la beauté et le pittoresque de la contrée attireraient ou faciliteraient plus tard. Qu'on se le rappelle, son nord, il l'a répété maintes fois, il en voulait faire la Suisse du Canada, ce qu'il est maintenant indubitablement. Qu'on remarque enfin que ce nord, colonisé par lui, ce devait être, selon ses prévisions, un chemin ouvert vers l'Ouest, vers Winnipeg, vers les Rocheuses et vers le Pacifique. S'il eut vécu plus longtemps — il est mort à 57 ans — il y serait vraisemblablement parvenu. En tout cas, on peut estimer que,

telle qu'elle est, son oeuvre est considérable et constitue un succès auquel aucun autre peut-être n'a jamais atteint.

On a érigé, à Saint-Jérôme, en octobre 1924, sur la place de l'église, au centre de la ville, un monument à ce grand apôtre du sol que le bon sens populaire avait dénommé le roi du nord. Six ans plus tard, en avril 1930, un volume a été publié, chez Beauchemin à Montréal, qui raconte en quelque trois cents pages, avec des illustrations appropriées, la vie et les oeuvres du grand colonisateur, et qui porte ce simple titre *Le curé Labelle*. Ce livre, dont je suis l'auteur, et qui m'a coûté bien des veilles et des peines, je le crois fidèle, en dépit de ses imperfections. La critique ne m'a pas épargné. C'était son droit. On m'a reproché d'avoir trop nettement séparé le curé du colonisateur, en consacrant à l'un mes premiers chapitres et à l'autre mes derniers, et de m'être ainsi exposé à des répétitions et à des redites. Peut-être la critique n'a-t-elle pas eu tort. Mais je l'avais bien voulu ! Je tenais à montrer distinctement que mon héros était prêtre d'abord — ce qu'on semblait oublier — tout autant que colonisateur, homme de ministère et de vie intérieure, tout autant que patriote et champion du sol.

MGR DUHAMEL

(1841-1909)

MGR Joseph-Thomas Duhamel, l'ancien archevêque d'Ottawa, naquit à Contrecoeur, comté de Verchères, le 6 novembre 1841, d'une modeste lignée de cultivateurs. Son premier ancêtre, venu de Normandie, était arrivé au Canada vers 1695. Les descendants labouraient le sol, à Contrecoeur, depuis 1756. Son père, François Duhamel, et sa mère, Marie-Joséphine Audet dit Lapointe, élevèrent une famille de douze enfants, dont Joseph-Thomas se trouva être le dernier-né. Il n'avait encore que cinq ans quand ses parents émigrèrent à Bytown, aujourd'hui Ottawa, et s'y établirent. Le futur archevêque fit toutes ses études, élémentaires, classi-

ques et théologiques, de 1847 à 1863, chez les Oblats de Marie, au collège Saint-Joseph, fondé en 1847, devenu l'Université d'Ottawa en 1889. Son application et ses succès en classe annoncèrent de bonne heure un solide et brillant avenir. Son vif esprit de foi et sa piété calme mais profonde montraient à tous en même temps qu'il s'acheminait naturellement vers le service des autels. Lui-même y pensa très jeune. De fait, à 19 ans, il prenait la soutane. Il fut ordonné prêtre, à Ottawa, le 19 décembre 1863. Il n'avait pas encore 23 ans.

Nommé vicaire à Buckingham, il y passa un an. Dès 1864, il devenait curé de Saint-Eugène de Prescott, et ce fut pour dix ans, jusqu'en 1874. Outre qu'il était heureusement doué et suffisamment instruit, ami du travail et de l'étude, sa connaissance parfaite du français et de l'anglais en faisaient un sujet qualifié et précieux pour un diocèse comme celui de Bytown (1847), plus tard Ottawa (1854), où l'on comptait un nombre à peu près égal de catholiques de langue française et de langue anglaise. D'autre part, sa sagesse et sa pondération le firent tôt remarquer et distinguer par Mgr Bourget et par Mgr Guigues. En 1869, le premier évêque d'Otta-

wa choisissait l'abbé Duhamel pour l'amener avec lui au concile du Vatican à Rome, et, en 1873, il en faisait l'un de ses théologiens au concile provincial tenu cette année-là à Québec.

Mgr Guigues étant décédé le 8 février 1874, le jeune curé de Saint-Eugène, qui n'était alors âgé que de 33 ans, fut élu pour lui succéder le 1er septembre suivant, et il fut sacré, le 28 octobre, sous le titre d'évêque d'Ottawa, dans sa propre cathédrale, par l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau. Douze ans après, son évêché ayant été élevé au rang de siège métropolitain, le 8 juin 1886, Mgr Duhamel devint par le fait le premier archevêque de la capitale, et il le fut de 1886 à 1909. Il mourut soudainement, le 5 juin de cette dernière année, à Casselman, en pleine visite pastorale, d'une poussée d'angine, à 68 ans d'âge, 45 de sacerdoce et 33 d'épiscopat.

J'avais vu quelquefois Mgr Duhamel, jeune évêque, au séminaire de Sainte-Thérèse, car il y venait en visite de temps en temps. Je l'ai mieux connu, sexagénaire, à l'archevêché de Montréal, où il était souvent de passage. Pas très grand de taille, assez gros et replet, de figure plutôt sévère mais affable, les traits réguliers et délicats, les yeux clairs et expres-

sifs, le nez droit, le front large, portant une perruque sous la calotte violette, très soigneux dans sa mise et de tenue irréprochable, le digne vieillard était un prélat, de tous points distingué, qui imposait respect et inspirait confiance. Prêtre, évêque ou archevêque, Mgr Duhamel était, d'abord et avant tout, l'homme de Dieu, totalement dévoué au service des âmes et du bien spirituel. C'était aussi un homme d'un grand sens, d'une rare prudence et d'une discrétion accomplie. Dans les choses de l'administration, il tenait à se rendre compte du moindre détail et voyait en personne à la bonne gestion des affaires dans chacune des paroisses de son diocèse. Il a gouverné, trente-cinq années durant, une Eglise constamment en travail et en progrès. En 1874, il y avait à Ottawa soixante paroisses, quatre-vingt prêtres et un peu moins de cent mille fidèles. Deux fois, sous son règne, le diocèse a été fractionné, en 1882, par la création du vicariat de Pontiac (aujourd'hui diocèse de Pembroke), et, en 1908, par l'érection du vicariat d'Haileybury (maintenant diocèse du même nom). A sa mort, quand même, Ottawa possédait cent trente-six paroisses, deux cent cinquante prêtres et au delà de cent cinquante mille fidèles. Or, on l'a dit et répété

maintes fois, Mgr Duhamel a passé, sans heurt aucun, à travers les difficultés inséparables d'une pareille période de formation et d'organisation, et il a laissé un état financier général en pleine prospérité. Archevêque de la capitale du pays, il entretenait constamment les meilleures relations avec les sommités du monde civil, le gouverneur général, les ministres d'Etat et autres dirigeants, comme avec le délégué apostolique et tous ses collègues de l'épiscopat du Québec et de l'Ontario. Canadiens et Irlandais se sentaient également à l'aise sous sa houlette. De vues larges, ferme sur les questions de principe, mais plein de tact et d'habileté dans leur application, il eut l'art ou le talent de toujours mener la barque à lui confiée dans des eaux calmes et tranquilles. Son administration semble n'avoir connu aucune difficulté, parce que, sans doute, il savait les dominer sans qu'il y parût beaucoup.

"Mgr Duhamel, écrivait sur sa tombe le Père Alexis, de l'ordre des Capucins (7 juin 1909), meurt plein d'oeuvres, sinon plein de jours, et s'en va comparaître devant le souverain juge avec une ample moisson de mérites. C'était un homme prudent et qui savait se taire. Occupé toute sa vie aux affaires plutôt qu'aux études, mais doué d'une vive intelli-

gence et d'une grande facilité d'assimilation, il écoutait volontiers et profitait de tous les renseignements d'où qu'ils vîssent. Il était très discret et fermé dans les questions d'administration, comme il convient à un chef. Il était fort avenant et fort gai dans son commerce privé. Son coeur ne s'ouvrait qu'à bon escient et rarement. C'était pourtant un coeur tendre et fidèle qui, une fois donné, ne se reprenait jamais. Seulement, il affectait d'être impassible. Il était très humble, avec une foi tranquille et une confiance de petit enfant en Jésus et en Marie. Il s'est longtemps préparé à la mort, se demandant chaque soir s'il serait en vie le lendemain . . .”

Et Mgr Bruchési, en prononçant son oraison funèbre, dans la cathédrale d'Ottawa, lui rendait ce bel hommage : “Mgr Duhamel se laissait diriger, dans chacune de ses entreprises et dans ses moindres actes, par des vues toutes surnaturelles. Pour bien gouverner, c'est vers Dieu qu'il élevait ses pensées, c'est à Rome qu'il regardait toujours. C'est du ciel et c'est de Rome, voix du ciel, qu'il attendait l'inspiration, l'ordre ou le conseil. Humble, il s'oubliait constamment lui-même. Bon et affable, il gagnait tous les coeurs.”

MGR LORRAIN

(1842-1915)

MGR Narcisse-Zéphirin Lorrain, l'ancien évêque de Pembroke, est né à Saint-Martin de Laval, le 3 juin 1842, d'une humble famille de cultivateurs. Son premier ancêtre au Canada, Pierre Lorrain ou Lorin dit Lachapelle, nous était venu au pays vers 1657. Son père, Narcisse Lorrain, et sa mère, Sophie Gohier, avaient élevé sept enfants, dont il était lui-même l'aîné. À 14 ans, Narcisse-Zéphirin entra au séminaire de Sainte-Thérèse, où il fit son cours complet de 1856 à 1864. C'est également à Sainte-Thérèse qu'il vécut ses années de séminariste et étudia la théologie tout en enseignant selon

la coutume du temps. Il fut ordonné prêtre à Montréal, par Mgr Bourget, le 4 août 1867. Pendant deux ans encore il continua à faire partie du personnel de la maison térésienne, en y remplissant les fonctions de directeur des élèves. Sa sagesse précoce, son esprit de travail, ses succès en classe et son goût marqué pour l'ordre et la bonne tenue avaient fait présager à ses maîtres, dès ses années de collège, qu'il serait un homme d'autorité et de gouvernement. L'événement a établi qu'on ne s'était pas trompé.

Au cours de l'été de 1869, à 27 ans, l'abbé Lorrain accepta d'aller exercer le saint ministère aux Etats-Unis, dans le Vermont, où il fut curé de Redford, diocèse d'Ogdensburg, une dizaine d'années. Son zèle, sa piété et ses talents d'administrateur lui gagnèrent ou lui valurent, tout le temps qu'il fut là, le respect et l'affection de ses braves gens, l'estime et la confiance de ses supérieurs. Il croyait bien devoir demeurer toute sa vie à ce ministère modeste, mais consolant et fructueux, lorsque, au moment où il s'y attendait le moins, à l'automne de 1879, Mgr Fabre, sans lui dire pourquoi, le rappela à Montréal, son diocèse d'origine, auquel il appartenait toujours. Le sacrifice de quitter Redford et ses bons paroiss-

siens, auxquels il s'était fortement attaché, lui fut d'autant plus pénible que l'évêque de Montréal, qui avait ses desseins cachés mais se trouva empêché de les mettre tout de suite à exécution, le nomma simplement vicaire à Saint-Henri, l'une des paroisses de la grande ville. M. Lorrain, il le disait plus tard, en fut surpris et même un peu peiné. Mais, en bon prêtre, il s'inclina devant la décision de l'autorité sans demander d'autre explication. Son étonnement fut encore plus grand, quand, à la fin de juillet 1880, le vicaire général de Montréal, M. Hippolyte Moreau, étant soudain décédé, Mgr Fabre l'appela à occuper, à l'évêché, cette haute situation de vicaire général, qui faisait de lui le premier lieutenant de son évêque.

Deux ans à peine s'étaient écoulés, depuis qu'il agissait comme vicaire général, que la nouvelle arrivait de Rome annonçant que M. Lorrain était élu évêque de Cythère et premier vicaire apostolique de Pontiac, au nord d'Ottawa. Mgr de Montréal put enfin expliquer au nouvel élu pourquoi, trois ans plus tôt, il l'avait fait revenir auprès de lui. C'était là son secret, à Mgr Fabre, comme aussi celui de Mgr Duhamel, d'Ottawa. Les deux évêques — archevêques en 1886 — s'étaient entendus

à l'avance, advenant la création projetée de la nouvelle circonscription ecclésiastique, pour présenter le curé de Redford au choix du Saint-Siège. Mais, naturellement, on ne lui en avait rien dit. Son bel esprit sacerdotal n'en avait que brillé avec plus d'éclat, ce qui confirmait le bien fondé du choix qui avait été arrêté.

Mgr Lorrain fut sacré évêque à Notre-Dame de Montréal, par Mgr Fabre, le 21 septembre 1882. Le lendemain, il se rendait à Pembroke, siège du nouveau vicariat de Pontiac, et il en prenait possession. Seize ans plus tard, en mai 1898, le vicariat de Pontiac devenait le diocèse régulier de Pembroke, et, le 22 septembre suivant, Mgr Lorrain y était installé évêque en titre. Dix-sept ans encore, Mgr de Pembroke conserva sa charge pastorale. Mais, dès 1912, malade et affaibli, il dut se reposer en grande partie, pour l'administration diocésaine, sur Mgr Ryan, son auxiliaire dévoué, qui devait dans la suite lui succéder. Mgr Lorrain est mort à l'hôpital de Pembroke, le 18 décembre 1915, à 73 ans d'âge, 48 de sacerdoce et 33 d'épiscopat.

L'ancien vicaire apostolique de Pontiac et premier évêque de Pembroke a été avant tout un homme de Dieu, dévoué tout entier aux

devoirs de sa charge épiscopale. De taille sensiblement plus élevée que la moyenne, de constitution évidemment robuste, grand et vigoureux par conséquent, avec une belle tête au port superbe et aux traits accentués, une figure grave et austère dont le nez aquilin très fort prolongeait le profil, un teint mat tirant sur le brun foncé, il eût semblé vraiment trop sévère, sans la douceur de son regard et le charme prenant de son sourire. Dans l'ensemble, il paraissait à tous, ce qu'il était en vérité, ferme et bon en même temps. D'âme ardente sous son abord réservé et froid, d'intelligence claire et nette, de jugement solide, de cœur sympathique et pitoyable, zélé et dévoué par conviction plutôt que par sentiment, il possédait à un degré éminent les deux vertus nécessaires à ceux que la Providence appelle à diriger les autres : l'énergie et la bienveillance.

Le territoire constitué en vicariat de Pontiac le 11 juillet 1882, et dont Mgr Lorrain prenait l'administration deux mois plus tard, était immense. Il comprenait, en Ontario, le comté de Renfrew et une partie du district de Nipissing, et, en Québec, le comté de Pontiac et toute l'étendue des terres sises au nord jusqu'à la baie d'Hudson. Vingt-cinq prêtres en tout, dont la moitié étaient des religieux

de la congrégation des Oblats, allaient au début travailler, sous sa juridiction, au service d'une vingtaine de mille âmes de race blanche et de trois ou quatre mille de race indienne. D'autre part, ces collaborateurs peu nombreux et ces quelque trente mille fidèles — qui allaient avant peu se multiplier par trois — étaient dispersés et répandus, quasi jusqu'au pôle, par des régions qui n'en finissaient plus. La tâche du vicaire apostolique s'en trouvait d'autant plus chargée et plus pénible. Mgr Lorrain devait être, il le comprit et il le fut, un évêque missionnaire dans le sens absolu du mot. Il travailla, et de toutes les façons, sans se lasser jamais. Quand il mourut, en 1915, le diocèse de Pembroke, érigé en 1898, comptait quarante mille fidèles et une cinquantaine de prêtres, et le vicariat du Témiscamingue, pris sur son territoire en 1908, vingt-cinq mille fidèles et pareillement une cinquantaine de prêtres. Là où, trente ans auparavant, ne se voyaient que de pauvres missions, de belles églises s'étaient bâties, dont les croix montraient vers le ciel en témoignage de foi vivante et de prospérité indéniable. Que de soucis, que de travaux, que de courses en des contrées très vastes et à peine accessibles, tout ce progrès spirituel et matériel avait dû coûter au vicaire

apostolique de Pontiac, puis à l'évêque de Pembroke !

Dès l'été de 1884, du 12 juin au 14 août, Mgr Lorrain avait fait, avec l'abbé Proulx, de Sainte-Thérèse, dans la suite vice-recteur de Laval à Montréal, ce *Voyage à la baie d'Hudson*, que M. Proulx a raconté dans un livre si pittoresque. En 1902, avec le futur Mgr Latulipe, il se rendait jusqu'en Abitibi. Et que d'autres voyages, longs et pénibles, il dut s'imposer ! Tous les ans d'ailleurs, il était fidèle au devoir de la visite pastorale. Partout, il prêchait, il confessait, il catéchisait, il écoutait les prières des uns et les doléances des autres, donnant sans compter, à tous les ministères, outre celui de la confirmation, son temps, ses attentions, ses peines et ses labeurs. Il n'avait pas pour rien mis dans ses armes d'évêque le mot de saint Martin de Tours, le patron de sa paroisse natale : *Non recuso laborem*. Pendant plus de trente ans, en effet, il ne se refusa à aucun labeur.

Dans un substantiel article, publié par la *Revue canadienne* (livraisons de janvier et février 1916), feu le chanoine Laurent Cousineau a rendu un bel et juste hommage aux hautes vertus et aux mérites apostoliques de Mgr Lorrain. Il note en particulier cette

prudence, peut-être excessive, avec laquelle Mgr de Pembroke, qui parlait parfaitement les deux langues française et anglaise, et qui avait longtemps exercé le saint ministère en anglais, voulut toujours traiter, dans la plus stricte impartialité, les questions de races et de langues. Je n'ai pas le loisir d'insister là-dessus. Il me paraît très clair, je tiens cependant à le dire, que Mgr Lorrain n'a jamais été, comme son ami Mgr Latulipe, un champion du français. Les circonstances, je l'accorde, l'expliquent jusqu'à un certain point. D'autre part, il est sûr, et cela suffit à l'honneur de sa mémoire, que Mgr Lorrain a été un grand évêque, préoccupé avant tout, ce qui importe davantage, des intérêts supérieurs des âmes, un apôtre fervent et un mainteneur solide des "disciplines qui font l'homme éternel", selon le mot de l'abbé Groulx à l'adresse de nos fondateurs de collèges.

M. LE SUPERIEUR NANTEL

(1839-1929)

L'ABBE Antonin Nantel, plus tard Mgr Nantel, prélat romain, l'ancien supérieur de Sainte-Thérèse, naquit à Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, le 17 septembre 1839. Le premier ancêtre des Nantel au Canada, Jean Berloin dit le Nantais (d'où Nantel), capitaine de milice, venu de Poitiers, France, s'était établi dans l'Ile-Jésus vers 1690. L'un de ses descendants, Guillaume Nantel, modeste tanneur, habitait Saint-Jérôme, et il avait épousé Adélaïde Desjardins, de Sainte-Thérèse. Epoux foncièrement chrétiens, craignant Dieu et observant ses commandements, ils furent bientôt à la tête d'une famille de neuf enfants. Le père mourut jeune,

à 41 ans, en 1857. Antonin était alors en rhétorique, et d'autres frères allaient le suivre au collège. La mère, restée veuve et pauvre, avec sa nombreuse famille, se montra vaillante et courageuse. A force de travail, elle arriva à procurer à tous ses enfants une bonne éducation. Antonin, l'aîné, dont il est question dans cette notice, est devenu le prêtre et le prélat distingué que nous allons voir. Alphonse et Bruno ont été députés de Terrebonne et tous les deux ministres d'Etat, l'un à Québec, l'autre à Ottawa. Un autre, Pacifique, longtemps inspecteur d'écoles, a laissé un nom pareillement honoré.

A 12 ans, en 1851, six ans avant la mort de son père, Antonin entra au petit séminaire de Sainte-Thérèse, pour y faire ses études. C'était au temps du fondateur, M. le curé Ducharme, qui ne mourut qu'en 1853. Le jeune Nantel fut là le condisciple, entre autres, du juge Routhier et du sénateur David, demeurés dans la suite ses amis de toujours. Il obtint dans ses classes de brillants succès. Son cours classique terminé, en 1859, il prit la soutane à Sainte-Thérèse, et il y resta, pour enseigner, tout en étudiant la théologie, selon la coutume de l'époque. Il fut ordonné prêtre le 5 octobre 1862. L'abbé Nantel s'agréa

tout de suite au personnel des directeurs de la maison térésienne. Ce devait être pour toute sa vie, soit pour près de soixante-sept ans ! Voilà, assurément, qui dépasse l'ordinaire. Et il faut ajouter que l'éclat des services rendus l'emporte encore sur celui de leur durée.

En 1870, à 31 ans, M. Nantel était élu supérieur de la maison, pour succéder à M. Tassé, le troisième successeur de M. Ducharme. Remplacé plus tard, puis réélu à la même fonction, M. Nantel a occupé le premier poste pendant vingt-cinq ans. Il a tellement été connu sous ce titre de supérieur qu'il convient, m'a-t-il semblé, de le lui conserver devant l'histoire, bien qu'il soit devenu plus tard chanoine et prélat. Au reste, sauf quelques années passées en Europe, pour ses études de linguistique, il a toujours vécu, comme prêtre, à Sainte-Thérèse, et ce n'est pas moins de cinquante années de vie active et des plus fécondes qu'il a données à sa chère maison.

Plutôt petit et court, mais assez corpulent sur son vieil âge, le front largement découvert par une calvitie précoce qui ne lui laissait plus qu'une couronne de cheveux blancs, les traits réguliers et le teint haut en couleur, avec des yeux un peu malades et clignotants sous les paupières gonflées, de figure calme et réfléchi,

toujours digne et se tenant sur la réserve, M. le supérieur imposait avant tout le respect. Mais, dans l'intimité, il était aussi très bienveillant, causeur intarissable et surtout curieux de recherches et de nouvelles comme il en est peu. Par suite de je ne sais quelle affection à la gorge, dont il avait souffert étant jeune, sa voix fut toujours faible et comme couverte d'un voile. Quand il parlait en public, il fallait bien prêter attention pour le suivre. Mais il disait d'excellentes choses et savait être intéressant, sinon très éloquent. Son style était fortement nourri de substance et de doctrine et sa phrase toujours riche en images et en fleurs. Sa plume, de même, était alerte et vive et il écrivait, non sans aisance, avec une correction impeccable.

Doué des plus belles qualités de l'esprit et du coeur, travailleur consciencieux et inlassable, bientôt heureusement cultivé et puissamment instruit en toutes sortes de connaissances, en celles de la littérature française, des langues anciennes et même des langues sauvages spécialement, il s'est dévoué, toute sa vie, du fond de son âme, et avec un remarquable succès, à la belle oeuvre de l'éducation de la jeunesse. Professeur, préfet des études ou supérieur, il s'est dépensé, un demi-siècle

durant, sans compter et avec un zèle de tous les jours. Ecolier, séminariste, prêtre éducateur, et , à la fin, survivant d'un autre âge, à Sainte-Thérèse toujours, il a édifié tout le monde, pendant quatre-vingts ans — de 1851 à 1929 —, et il a grandement fait honneur à ses maîtres et à sa haute mission, par la dignité de sa vie et son amour du travail, par sa piété simple et éclairée, par sa soumission à ses évêques, par sa régularité et son esprit d'ordre. M. le supérieur Nantel a été, sans aucun doute, l'un de nos plus distingués et de nos plus méritants éducateurs du Canada français.

M. le curé Ducharme avait fondé Sainte-Thérèse en 1825 et il l'avait dirigé pendant pas loin de trente ans. M. le supérieur Tassé, plus tard, vers 1860, avait consacré une dizaine d'années de sa vie au collège et il y avait solidement organisé les études. M. le supérieur Nantel a peut-être fait davantage. Sa carrière d'un demi-siècle d'activités — de 1862 à 1910 environ — n'a pas eu moins d'éclat et a rendu, je pense, plus de services encore, que celles de ses illustres devanciers. Il avait connu personnellement le fondateur et les premiers supérieurs. On a pu écrire que le nom de M. Ducharme et le sien résumaient et condensaient toute l'histoire du collège, au cours de son

premier siècle d'existence. C'est lui qui avait présidé les fêtes du cinquantenaire en juin 1875. C'est lui qui avait vu à la reconstruction de la maison après l'incendie d'octobre 1881. C'est lui, pareillement, qui avait présidé à l'inauguration du nouveau collège en juin 1883. Et il était encore là, vieilli mais le coeur resté jeune, à la célébration du centenaire en juin 1925, à 86 ans ! Toute la tradition térésienne, en quelque sorte, persistait ou revivait avec lui. Aussi, son petit discours, lors du centenaire, fut-il singulièrement émouvant !

Est-ce à dire que le vénéré supérieur était une perfection vivante ? Non. Son tempérament avait ses aspérités. Pas plus que d'autres il n'avait de vertus infuses. Il n'était pas la douceur même, se montrait bien un peu minutieux et tâtillon — je parle du temps où il était supérieur — avait ses goûts à lui, ses préférences marquées et peut-être ses préférés . . . Mais, comme ses qualités d'intelligence et de volonté droite, son esprit et son coeur, ses travaux de tout genre et son infatigable dévouement dominaient tout cela ! Il eut à lutter, autant que personne, pour acquérir plus de vertus et faire plus de bien. Mais, précisément, il a su lutter. Sa piété si vraie,

qui ne se démentit jamais, qui se manifestait encore, quand il fut devenu très vieux et perclus, à la chapelle, dès la première heure du matin, son sens du devoir, si profond et si complet, son désir enfin, si longuement soutenu, d'être utile à la jeunesse de son pays, en ont fait un maître de premier plan, que ses anciens élèves — dont je fus — n'oublieront jamais, et qui a largement mérité de l'Eglise et de la patrie canadienne.

Maître ès-arts de l'Université Laval depuis 1880, chanoine honoraire de Montréal depuis 1894, M. le supérieur Nantel avait été élevé à la prélature romaine en octobre 1923, à l'occasion de son soixantième de sacerdoce, et, en mars 1924, l'Université de Montréal lui conférait le doctorat ès-lettres. Ces dignités et ces honneurs, qui venaient sur le tard couronner sa vie et sa carrière, il est permis de penser qu'il leur faisait lui-même honneur.

Mgr Nantel décéda, à Sainte-Thérèse, le 29 juillet 1929, à 90 ans d'âge tout près et dans sa soixante-septième année de sacerdoce.

Mgr Nantel a laissé plusieurs brochures, nombre d'articles de revues — entre autres dans les *Annales térésiennes*, dont il fut le réel fondateur en 1880, aussi bien que de l'*Académie collégienne* dite de *Saint-Charles* en 1862

— qui traitent d'histoire, de littérature, de philosophie, de dialectes sauvages, dont certains, au dire des connaisseurs, sont très poussés et d'un haut intérêt. Son maître-livre, *La parole humaine*, auquel il travailla pendant des années, et qui fut publié à Paris, chez Champolion, en 1908, est pour le moins un ouvrage très curieux. Des gens en ont médité, qui n'y entendaient peut-être pas grand'chose. D'autres, et des meilleurs érudits de chez nous et d'ailleurs, en ont parlé avec avantage. Mais le livre qui conservera sans doute le mieux la mémoire de l'ancien supérieur devant les générations de l'avenir, c'est le volume *Pages Historiques et Littéraires*, sorte de recueil de ses principaux articles (420 pages), que son neveu, M. l'avocat J.-A. Beaulieu, a édité et publié, en 1928, chez Arbour et Dupont, à Montréal.

M. LE SUPERIEUR TROIE

(1843-1919)

M. NARCISSE-AMABLE Troie, ancien curé de Notre-Dame et supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, naquit à Saint-Rémi de Napierville, d'une bonne et honnête famille de cultivateurs canadiens, le 3 avril 1843. Son père, Amable Troie, qui mourut jeune, passait pour un habitant considéré dans la paroisse, et sa mère, Marie Pinsonnault, était une femme accomplie. Devenue veuve de bonne heure, celle-ci épousa, en secondes noces, Joseph Allard. Les Messieurs Allard, prêtres de Saint-Sulpice, ses petits-fils, sont les neveux de l'ancien supérieur.

Son temps d'école terminé, Narcisse-Amable vint suivre son cours classique au

collège de Montréal, et il fit aussi ses années de cléricature, sous la direction sulpicienne, au grand séminaire de la même ville. Elève et séminariste, il se distingua par sa régularité, sa piété solide et ses succès en classe. A l'automne de 1867, ayant été agréé à Saint-Sulpice, il partait pour la "solitude" d'Issy, et, l'année suivante, il était ordonné prêtre, à Paris, par Mgr Darboy, le 6 juin 1868. Revenu au pays à l'été, M. Troie fut nommé au collège de Montréal, et il y professa la philosophie, pendant sept ans, de 1868 à 1875. Il passa ensuite au grand séminaire, où on le chargea, tour à tour, du cours de dogme et du cours de morale, et ce fut pour dix ans, jusqu'en 1885. Au témoignage de ses anciens élèves, notamment de Mgr Bruchési et de Mgr Langevin qui suivirent ses classes de philosophie, son enseignement brillait par la clarté et la solidité, et, tout autant, par l'aisance et la facilité de sa mise en valeur. Au grand séminaire, pareillement, étant d'esprit positif et observateur, et déjà très au fait, quoique jeune, des choses de la discipline en vigueur dans les diocèses canadiens et américains, il savait donner à ses leçons de morale spécialement un tour particulier des plus intéressants et des plus pratiques. Il aimait

certes l'enseignement, s'y plaisait et y réussissait. Un moment, il pensa pourtant à se faire missionnaire dans les régions neuves, et il s'en ouvrit un jour à Mgr Lorrain, quand celui-ci devint vicaire apostolique de Pontiac en 1882. Mais ce projet n'eut pas de suite. En 1885 d'ailleurs, M. Troie était assigné au ministère paroissial, à l'église Saint-Jacques de Montréal, et son désir d'exercer plus immédiatement l'apostolat auprès des âmes se trouva satisfait. Neuf ans plus tard, en 1894, il devenait curé de cette même paroisse de Saint-Jacques, où il était vicaire depuis 1885. L'année d'ensuite, en 1895, il était nommé à Notre-Dame, où il devait remplir les fonctions de curé, pendant dix-huit ans, jusqu'en 1913. En cette dernière année, son état de santé laissant à désirer, il cessa d'être curé. Mais il resta attaché à l'église de Notre-Dame et surtout il garda son confessionnal, le "confessionnal des hommes", comme disaient ses confrères, ce qu'il admettait lui-même en souriant. Enfin, le 1er décembre 1917, il était élu supérieur de sa compagnie à Montréal, pour succéder à M. Lecoq, que la maladie avait contraint à offrir sa démission. M. Troie mourut, supérieur de Saint-Sulpice, au presbytère de Notre-Dame, le 15 mars 1919, à 76 ans.

M. Troie est le premier sulpicien canadien-français qui soit devenu supérieur de la société à Montréal. Avant lui, de 1657 à 1917, pendant deux cent soixante ans, la tradition s'était maintenue, de M. de Queylus à M. Lecoq, et toujours ce sont des Français de France qui avaient occupé la charge suprême. Disons sans crainte, et très hautement, que Montréal n'eut pas à s'en plaindre. Rien qu'à citer les noms vénérés de M. Colin et de M. Lecoq, les prédécesseurs immédiats de M. Troie, la preuve s'établit tout de suite que la France a été, à ce propos, particulièrement généreuse à notre endroit. L'ancienne mère-patrie, toujours si riche en hommes de haute valeur, ne pouvait nous donner mieux, on l'a déjà écrit, que la longue et belle lignée de supérieurs qui s'étaient succédé à Saint-Sulpice de Montréal pendant deux siècles et demi. Mais on restait quand même reconnaissant, dans le clergé et dans le monde de la grande ville, au respecté M. Troie, d'avoir mérité, par sa distinction, ses qualités et ses vertus, que la confiance de ses confrères l'appelât à la charge de supérieur. D'une façon toute spéciale, semblait-il, le clergé canadien était honoré dans sa personne.

C'est peut-être comme curé de Notre-Dame,

plus encore que comme supérieur de Saint-Sulpice, que M. Troie aura marqué dans les souvenirs de notre ville. Au physique, c'était un très beau type de Canadien, grand et d'apparence robuste, bien proportionné et de manières élégantes, avec une belle tête toute blanche sur la fin, la figure ouverte, douce et aimable, les traits réguliers et délicats, les yeux attirants, la bouche toujours souriante, à l'aspect sympathique et bon, supérieurement bon. Tout le monde admettait que le curé de Notre-Dame était un fort bel homme et un homme avenant au possible. Il jouissait de la confiance complète de ses paroissiens et surtout de ses nombreux dirigés. Prudent et sage, il savait trouver, en toutes circonstances, la solution qui convenait et les paroles fermes et douces qui l'imposaient, sans blesser ni froisser personne. Il possédait à un rare degré l'art si difficile — *ars artium* — de manier les hommes et de les diriger vers le bien. Cela se voyait dans son administration des choses temporelles elles-mêmes, mais davantage encore dans son indiscutable ascendant sur les âmes. Quand il montait en chaire, dans cette vénérable église de Notre-Dame, où il parut si souvent, on a remarqué que sa belle figure, si calme et si digne, auréolée de cheveux blancs,

semblait être tout à fait dans son cadre naturel. Le cadre était grand, certes, mais grande aussi était la figure ! Sa parole un peu lente, nette, claire, très sûre d'elle-même, en même temps qu'elle portait jusqu'aux coins les plus reculés du vaste édifice, pénétrait partout dans les coeurs. On sentait en lui l'homme d'autorité, dont la bonté sans doute tempérait la sévérité, mais qui savait rester ferme, parce qu'il était convaincu de la vérité et de la solidité de la doctrine qu'il prêchait. Non seulement il soignait son enseignement pour le fond et pour la forme, mais il se préoccupait aussi de celui que donnaient ses confrères du haut de "sa chaire". Au carême, quand le prédicateur venu de France, selon la coutume, y faisait son apparition, on voyait le bon curé circuler par les allées et les galeries de l'immense église, cherchant à se rendre compte par lui-même si le prédicateur était bien entendu, s'il faisait bonne impression ? Et, comme toujours, ou presque toujours, le prédicateur de Notre-Dame était un maître de la parole, M. Troie s'en montrait ravi. "Entendez-vous, disait-il, il est très bien !"

Pasteur zélé et dévoué, attentif à remplir toutes les fonctions de son ministère, M. Troie était en particulier un confesseur aimé et

recherché. D'abord, il était toujours là, l'après-midi, à 3 heures, surtout à l'époque du carême ou les veilles des grandes fêtes, prêt à vous entendre. Il avait soin de dire son bréviaire à bonne heure pour être plus complètement à la disposition de ses pénitents éventuels. Et puis, avec quelle bonté digne il vous accueillait ! Vous éprouviez nettement qu'il vous ouvrait son cœur aussi bien que sa "grille". Et pourtant quelle réserve toujours et comme il restait prêtre ! Aussi, on ne s'y trompait point. Nos premiers citoyens du monde de la politique, des professions ou du commerce, étaient ses pénitents. Beaucoup de nos confrères du sacerdoce s'adressaient de même à lui. Il se donnait à tous avec tout son cœur. Sa direction était précise. Le mot bienveillant s'avérait juste et ferme. "Entendez-vous, cher ami, faites ainsi." — "N'ayez crainte, cher fils, entendez-vous, voilà ce qu'il faut faire. Dieu est bon, il vous aidera." Que de secrets sa mort a celés ! Que d'âmes il a refaites devant Dieu ! Que de bien il a accompli ! Son confessionnal, je l'ai noté plus haut, c'était le "confessionnal des hommes". Il laissait à d'autres de diriger les mères de famille et les jeunes filles chrétiennes. Lui, il se réservait pour ses pénitents, "pour ces chers

frères, entendez-vous, qui n'aiment pas à attendre longtemps leur tour à l'entrée du confessionnal".

Comme supérieur de Saint-Sulpice, c'est-à-dire au premier rang, M. Troie, de l'aveu de tous, était parfaitement à sa place. Je n'y insiste pas. Il est sûr qu'il a emporté dans sa tombe les regrets profonds et sincères de tous ses confrères, de tout le clergé et de tous les citoyens de Montréal. Il n'est personne des nôtres à Saint-Sulpice qui nous ait fait plus d'honneur. Elle est très juste, je pense, cette parole d'un laïque distingué de la grande ville, que j'ai entendue au lendemain de la mort du vénéré supérieur : "Aux temps de la féodalité, quel beau prince-évêque eut été M. Troie !"

M. LE VICE-RECTEUR PROULX

(1846-1904)

L'ABBE Jean-Baptiste Proulx, qui fut longtemps curé de Saint-Lin et vice-recteur de l'Université Laval à Montréal de 1889 à 1895, l'un des hommes les plus discutés mais aussi les plus considérables de son temps, est né à Sainte-Anne de Bellevue, d'une modeste famille, le 7 janvier 1846. Il fit ses études classiques et théologiques au séminaire de Sainte-Thérèse, et il fut ordonné prêtre, à Montréal, par Mgr Bourget, le 25 juillet 1869.

Professeur un an à Sainte-Thérèse, il passa ensuite quatre ans missionnaire au Manitoba. Revenu en 1875 dans son diocèse d'origine, il fut aumônier au couvent de Saint-Laurent,

professeur de lettres et d'histoire à Sainte-Thérèse pendant sept ans, aumônier à Sainte-Darie (Montréal) deux ans, curé de l'Ile-Bizard deux ans, et enfin curé de Saint-Lin de 1888 à 1904. Le 27 juillet 1889, il était nommé, par Mgr Fabre, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, poste qu'il occupa six ans, jusqu'au commencement d'octobre 1895, tout en restant curé de Saint-Lin, avec deux et même trois vicaires pour l'assister. Démissionnaire de ses fonctions de vice-recteur, il continua d'être curé de Saint-Lin jusqu'à sa mort. Mgr Fabre l'avait créé chanoine honoraire et l'Université Laval de Québec l'avait honoré du doctorat ès-lettres. On a dit, en plus, que Léon XIII l'avait élevé à la prélature romaine. Je ne suis pas certain du fait, bien que je sache qu'il en a été question à Rome. Mgr Fabre, c'est connu, n'aimait pas, pour ses prêtres, ces sortes de distinction. Cela expliquerait peut-être que la susdite prélature soit restée dans le domaine des possibilités. En tout cas, M. Proulx n'en fit jamais lui-même état. Il mourut, assez soudainement, au cours d'un voyage à Ottawa, dans un hôpital de cette ville, le 1er mars 1904, à 58 ans.

De stature moyenne et bien découplé, figure

aux traits accentués, nez fort, bouche large, yeux vifs et perçants, chevelure fournie, du plus beau noir, teint très brun et chaud, M. Proulx respirait la force et la santé. Heureusement doué, d'autre part, de talents supérieurs et d'aptitudes diverses, très intelligent et de tempérament énergique, appliqué et travailleur, il semblait né pour l'action et on le sentait capable de rudes besognes. Et c'est ce qu'il a bien fait voir au cours d'une carrière aussi féconde que mouvementée.

Missionnaire dans l'Ouest, il se dépensa avec ardeur au service des âmes. Professeur à Sainte-Thérèse, il se montra un excellent maître par la solidité et la variété de ses connaissances, par l'ordre et la clarté de ses leçons, par son entrain et sa bonne humeur. Il ne contribua pas peu au relèvement de cette maison après l'incendie d'octobre 1881. Entre temps, il écrivit des petits drames et des comédies qui eurent du succès sur la scène écolière — *Edouard le Confesseur*, par exemple, et *l'Hôte à Valiquette*. Aumônier ou curé, il se dévoua pareillement, avec une grande générosité d'âme, à ses ministères. Mais, son oeuvre principale, c'est à l'Université, de 1889 à 1895, qu'il l'a accomplie.

M. Proulx avait 43 ans quand il devint

vice-recteur en juillet 1889. Mgr Fabre et ses collègues de la province ecclésiastique de Montréal lui confiaient, en le nommant à ce poste, une lourde tâche, car on était à une époque de transition délicate et difficile. Mgr Bourget, qui avait administré Montréal de 1840 à 1876, et venait de mourir, après dix ans de retraite, à Sault-au-Récollet, en juin 1886, avait puissamment contribué, en 1852, à la fondation de l'Université Laval à Québec. Quinze ans plus tard, constatant que nombre de jeunes Canadiens de la région de Montréal, se trouvant trop loin de Québec, s'inscrivaient à l'université anglo-protestante de McGill, ce qui constituait un danger pour leur foi, ou tout au moins pour leur formation supérieure catholique, il demanda à Rome l'établissement d'un siège universitaire catholique dans sa ville. Mais Québec avait des droits acquis et entendait les maintenir. De là des démarches, des requêtes, des "missions" à Rome, s'étaient succédées et poursuivies, dans l'un ou l'autre sens, avec beaucoup de vivacité. En 1878, l'Université Laval, sur le désir de Rome, établissait une succursale à Montréal, avec, outre la faculté de théologie confiée aux Sulpiciens du grand séminaire, une faculté de droit et une faculté de médecine, sous la dépen-

dance de Québec. D'autre part, un groupe de médecins distingués, qui jouissaient de la confiance au moins tacite de Mgr Bourget, avaient fondé dans la métropole une Ecole de médecine et de chirurgie, affiliée à Victoria de Cobourg, dont les bâties se trouvaient près de l'Hôtel-Dieu. Par suite, même après 1878, les pourparlers et les discussions s'étaient continués. Le Saint-Père Léon XIII, afin d'assurer l'ordre et la paix, venait de commander, par une constitution apostolique en date du 2 février 1889 (le décret *Jam dudum*), de fixer à Montréal un autre siège (*altera sedes*) de Laval, pratiquement indépendant dans sa gouverne propre, mais relevant toujours de Québec pour la nomination officielle des professeurs et la collation des grades. C'est ce système nouveau que l'abbé Proulx était chargé de mettre sur pied et de faire fonctionner.

Mgr Fabre, vice-chancelier du nouveau siège universitaire, était un homme de douceur et de paix. Il voulait la bonne entente entre tous et la fidèle obéissance aux instructions du Saint-Siège. Par ailleurs, tout en se soumettant au pape et à ses directions, son clergé en général et beaucoup de citoyens éminents cherchaient à obtenir encore plus d'autonomie

pour le siège universitaire de Montréal et en particulier se refusaient à voir mourir tout simplement l'Ecole de médecine et de chirurgie ou, comme on disait, l'Université Victoria. De part et d'autre, les esprits étaient montés et l'excitation générale plutôt mouvementée. Le nouveau vice-recteur, soutenu par Mgr Fabre et ses suffragants, Mgr Racine et Mgr Moreau, puissamment aidé en outre par le vénéré supérieur de Saint-Sulpice, M. Colin, et par d'autres prêtres et laïques de premier rang, se mit généreusement à l'oeuvre. Il serait difficile de dire en quelques lignes ce qu'il dépensa d'énergie, de patience, d'ingéniosité et d'habileté à l'accomplissement de sa tâche. Il s'agissait d'abord de fusionner les deux écoles de médecine. La besogne était ardue, à cause des longs débats qui avaient précédé et par suite des opinions tranchées de quelques-uns des tenants des deux partis. Le vice-recteur y réussit. Quand, au commencement d'octobre 1891, eut lieu, dans l'ampithéâtre de l'Hôtel-Dieu, l'inauguration officielle de la nouvelle faculté de médecine, qui réunissait les plus distingués professeurs des deux anciennes — ils étaient vingt-trois, dont les deux derniers, le Dr Foucher et le Dr Guérin, viennent de mourir à l'été de 1932 — on peut écrire

que M. Proulx remportait un beau triomphe. Tout cependant n'était pas fini. Quelques mois plus tard, M. Proulx se rendait à Rome, avec Mgr Racine — les étudiants du collège canadien dont j'étais se le rappellent — pour plaider et gagner, devant la Congrégation de la Propagande, la mise en acte selon ses vues des instructions pontificales. De retour au pays, il lui fallut discuter, devant la Chambre de Québec, les "bills" relatifs à la faculté de droit, à celle de médecine, à celle de médecine vétérinaire, à l'école polytechnique. Enfin, il eut à s'occuper de la construction de l'édifice universitaire de la rue Saint-Denis, à y installer les divers cours et à tout ce qui s'ensuit. Et cela, il le fit modestement, selon les moyens dont il disposait, avec un souci constant des possibilités de l'heure. Aussi, en octobre 1895, lorsque M. Proulx, le vice-recteur des temps troublés, dut quitter ses fonctions rectorales pour se confiner dans sa cure de Saint-Lin, le second siège de Laval, l'*altera sedes* de Montréal, était-il solidement établi. L'autonomie complète qui a été plus tard accordée à ce siège, devenu en 1919 l'Université de Montréal, il n'est pas exagéré de prétendre, je pense, que c'est lui principalement qui l'avait préparée et rendue possible. On l'a

depuis, qu'on me pardonne de le dire en toute franchise, beaucoup trop oublié, même à l'Université.

L'abbé Proulx a été aussi activement mêlé aux affaires politico-religieuses canadiennes, lors des élections générales de juin 1896 qui portèrent sir Wilfrid Laurier au pouvoir. Le 11 septembre de cette année 1896, M. Proulx partait de nouveau pour Rome, chargé par Mgr Fabre d'exposer, devant les Sacrées Congrégations, la situation des choses au Canada. La question des écoles du Manitoba était à ce moment très vivante et l'on ne s'entendait guère à son sujet. M. Proulx a lui-même raconté les circonstances de cette "mission" à Rome, en une brochure — *Dans la ville éternelle pendant que se discutait la question des écoles du Manitoba* — qu'il a publiée, à son retour, en 1897. Je ne saurais y insister ici. Mais je crois pouvoir dire, en toute vérité, que si nous avons eu un délégué apostolique en avril 1897 — Mgr Merry del Val — puis la lettre encyclique *Affari vos* de Léon XIII en décembre de la même année et enfin l'établissement d'une délégation permanente à Ottawa en août 1899, ce qui assure la cohésion des esprits dans les décisions à prendre pour le maintien de nos intérêts religieux, le travail

de M. Proulx au cours de sa "mission" à Rome de 1896 n'y a pas été étranger. C'est le moins que l'on puisse affirmer.

L'ancien vice-recteur, qui était un causeur plein d'attrait et un orateur éloquent, avait de même la plume alerte et facile, sinon toujours élégante et absolument correcte. Il a beaucoup écrit. Nous avons de lui plusieurs récits de voyages, qui ne manquent ni de vie, ni de pittoresque : *Voyage à la baie d'Hudson* (avec Mgr Lorrain en 1884), par exemple, et *Cinq mois en Europe* (avec le curé Labelle en 1885), et plusieurs autres. En plus, à propos de sa gestion universitaire, il a édité une dizaine de brochures considérables — de vrais volumes — qui en racontent les diverses péripéties et sont précieuses pour l'histoire. Toute sa vie d'ailleurs, jour par jour, avec une constance qui ne s'est jamais lassée, il a tenu le registre de ses actes et même de ses pensées. On conserve ces "mémoires", en quelque soixante casiers, au séminaire de Sainte-Thérèse. Toute sa vie est là ! On aura eu beau faire le silence autour de sa tombe et aussi de son souvenir pendant un temps, M. Proulx n'est pas de ceux qu'on peut oublier toujours. Nécessairement, l'histoire en tiendra compte.

Ses dernières années ont été, c'est vrai, un peu assombries ou attristées. À cause des difficultés épineuses auxquelles il avait été mêlé, on l'a beaucoup discuté de son vivant même. Par respect pour des intérêts supérieurs qui lui étaient plus chers que la vie, il ne s'est pas toujours défendu comme il l'aurait pu. D'autre part, très bon et très charitable, ayant largement donné aux pauvres et aux oeuvres, en même temps qu'il se dépensait, à l'Université et ailleurs, pour le bien public, il n'a guère laissé de fortune en mourant, et même son crédit posthume en a souffert. Je sais, par des témoins dignes de foi, que sa succession aurait pu se régler plus avantageusement, si tous ceux qui étaient en situation et en mesure de le faire y eussent mis plus de bonne volonté. Mais il serait trop délicat pour moi d'entrer dans plus de détails.

En somme, l'ancien vice-recteur a donné sa vie, sans compter, aux causes les plus hautes et les plus nobles, à celle surtout de l'éducation supérieure. Il a pu se tromper, tout homme est faillible. Que s'il est permis ou loisible de ne pas approuver toutes ses idées et tous ses moyens d'action, on ne saurait ne pas reconnaître, et cela suffit à son honneur et à sa gloire, qu'il fut actif et tenace, intelligent et habile,

sincère et dévoué, et jusqu'au fond de l'âme. En deux mots, l'abbé Proulx a été un prêtre utile à la sainte Eglise et un citoyen bienfaisant pour sa patrie et pour sa race. C'est là, je crois, ce que l'histoire se doit de proclamer.

MGR PAUL LAROCQUE

(1846-1926)

IL y a eu au pays canadien, dans la seconde moitié du siècle dernier, trois évêques LaRocque, tous de la même famille des LaRocque de Chambly-sur-Richelieu : Mgr Joseph LaRocque, né en août 1808, deuxième évêque de Saint-Hyacinthe de 1860 à 1866, qui mourut, après une retraite prolongée, en novembre 1887, Mgr Charles LaRocque, cousin germain du précédent, né en novembre 1809, troisième évêque de Saint-Hyacinthe de 1866 à 1875, mort cette année-là, et Mgr Paul LaRocque, de qui le père était le cousin des deux autres, l'ancien évêque de Sherbrooke, dont je veux ici parler.

Mgr Paul LaRocque naquit à Marieville le 27 octobre 1846. Il fit ses études classiques à Sainte-Thérèse et à Saint-Hyacinthe et il fut ordonné prêtre à Montréal le 9 mai 1869. Il avait un frère cadet, l'abbé Charles LaRocque, né en mai 1852, ordonné en juillet 1878, premier curé de Saint-Louis de France à Montréal de 1888 à 1904, mort en 1904.

A la fin de son cours d'étude, où il remporta de brillants succès, en 1866, Paul LaRocque prenait la soutane à Saint-Hyacinthe. Comme il était de tempérament faible et délicat, il fallut user avec lui de ménagements. Mgr Charles LaRocque, son cousin, qui devenait évêque de Saint-Hyacinthe en 1866, le prit avec lui, comme secrétaire, à l'évêché, à Saint-Hyacinthe d'abord, puis à Beloeil, où il alla résider un an plus tard. Mais la santé compromise du jeune abbé ne se remettait guère, et, à l'hiver 1868-1869, il dut prendre le chemin de l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est là que Mgr Charles lui conféra le sacerdoce le 9 mai 1869. On l'ordonnait "pour mourir"! Il devait cependant vivre jusqu'à l'âge de 80 ans et fournir une carrière de cinquante-sept ans de sacerdoce, dont trente-trois d'épiscopat! Les prévisions humaines sont souvent courtes par quelque côté.

A l'automne de 1869, le jeune ordonné partait pour la Floride, et il y fut missionnaire-curé à Key-West jusqu'en 1880. Assistant d'abord de l'abbé Allard, jusqu'en 1875, il fut ensuite seul en charge de cette mission. Ses fidèles blancs, cubains ou noirs, très mélangés, parlant surtout l'espagnol, il apprit parfaitement cette langue, tout en se dévouant avec zèle au bien des âmes. Entre temps, il lisait et étudiait beaucoup. Son état de santé s'améliora peu à peu. En avril 1880, il revenait à Saint-Hyacinthe, et, l'automne suivant, il s'en allait étudier à Rome, au séminaire français de Santa Chiara, d'où il suivit les cours de la Minerve et de l'Appollinaire. Il apprit naturellement l'italien. A 34 ans, il avait encore une facilité étonnante. Au pied des chaires de De Angelis, de Santi et de Cavagnis, il ne tarda pas à devenir un maître lui-même en sciences sacrées. A l'été de 1883, il était docteur en théologie et en droit canonique. Il voyagea l'année d'ensuite en Italie, en France, en Allemagne, en Suisse, en Belgique et jusqu'en Palestine. Il revint par l'Angleterre.

Attaché tout de suite, à son retour au pays, en 1884, à l'église cathédrale de Saint-Hyacinthe, il en fut nommé curé, en 1885, puis créé

chanoine titulaire. "Il a réalisé, a-t-on écrit, durant ses dix ans à la cure de Saint-Hyacinthe, le type idéal du bon pasteur, par sa compassion et sa libéralité envers les pauvres, par sa sollicitude auprès des malades, par sa générosité pour les oeuvres de jeunesse ou d'éducation, par son inlassable charité à l'égard de tous." (Mgr Lefebvre).

Le 6 octobre 1893, le pape Léon XIII choisissait le chanoine Paul LaRocque pour succéder comme évêque de Sherbrooke à Mgr Racine qui venait de mourir le 17 juillet précédent. Il apprit son élection, en lisant un journal, au moment où il visitait, avec son frère l'abbé Charles, l'exposition universelle de Chicago. S'il en fut surpris, il ne s'en émut pas, habitué qu'il était à accepter avec calme ce qui lui arrivait. Il fut sacré, à Sherbrooke, par Mgr Fabre, le 30 novembre 1893. Il mit dans ses armes d'évêque le mot de saint Paul *omnibus omnia factus sum* — je suis tout à tous. C'était le programme qu'il se fixait, et il y a été admirablement fidèle. Il a dirigé son diocèse pendant trente-trois ans. Il décéda à Sherbrooke, le 15 août 1926, à 80 ans d'âge, plein de mérite autant que de jours.

Mgr Paul LaRocque, que j'ai connu de

près, ayant vécu quatre ou cinq ans sous sa houlette et dans son voisinage, avait un physique viril et imposant. On aurait dit qu'il était né pour le maniement de l'autorité. Il avait vraiment l'air d'un chef. De figure expressive et ferme, les traits réguliers et forts, le nez droit et bien saillant, la bouche franche, presque toujours souriante, les yeux doux et bons, mais qui vous regardaient dans l'âme, il n'avait rien, c'est sûr, de trop tendre ni d'efféminé. Plutôt maigre et osseux, parce que souvent malade, il avait quand même une belle tête, une tête d'homme résolu, qu'encadrait et prolongeait une longue barbe, qu'il portait tout entière, et qui fut de bonne heure grisonnante et blanche, comme sa chevelure très fournie. Son front, large et puissant, était celui d'un penseur. De taille moyenne par ailleurs, un peu courbé par l'âge, le vieil évêque ne laissait pas d'avoir grand air. Toujours de belle tenue, propre et distingué sur sa personne, il avait bonne mine. On a raconté que la baronne de Vimy, femme de lord Bing, notre ancien gouverneur, aurait dit en sortant de son salon de l'évêché de Sherbrooke : "Est-il gentil ce vieillard !"

Mais il était mieux qu'aimable, affable et gentil ! Mgr de Sherbrooke était intelligent,

il était bon et il était digne, en tout et pour tous. *Omnibus omnia !* D'esprit clair, lucide et très fin, il comprenait tout et il comprenait vite. Sage et prudent par vertu autant que par nature, il ne se pressait pas d'ordinaire, disons mieux, il se pressait rarement. Ce n'est pas parce qu'il ne voyait pas ou ne saisissait pas du premier coup d'oeil. Mais il estimait à bon droit que le temps est un puissant collaborateur des activités humaines. D'autre part, il voyait haut et loin, et il saisissait tout à la fois l'ensemble et les détails d'une affaire ou d'une situation, sans efforts apparents, avec une maîtrise superbe. S'il avait la vision claire de l'intellectuel cultivé, il avait aussi la patience du bon directeur qui ne veut rien risquer. Il savait être maître de lui-même, ce qui est encore la meilleure façon de maîtriser les autres. Il ne s'emballait pas, pensait et réfléchissait avant d'agir.

Et puis, aux heures de détente, Mgr LaRocque se montrait spirituel et enjoué, trouvant aisément la pensée délicate, le tour heureux, le mot aimable ou la phrase caressante qui attire et retient. En d'autres termes, les qualités de son coeur égalaient celles de son esprit, il était bon en même temps qu'il était intelligent. Il se rendait compte que la faibles-

se est bien souvent le lot des humains, qu'on peut se tromper sans y mettre de malice, qu'on peut tomber même sans être foncièrement méchant et que la sévérité orgueilleuse et outrée est loin d'être ce qui relève et guérit le mieux. S'il était énergique et ferme comme il convient à un chef, il était généreux et pitoyable comme il sied à un père et à un pasteur.

L'ancien évêque de Sherbrooke était digne aussi, d'une dignité qui n'avait rien d'étudié ni de compassé, qui savait rester modeste, qui était comme spontanée et jaillissait du fond de son être, ainsi que l'eau sort d'une source. M. l'abbé Dolor Biron écrivait au lendemain de sa mort : "La dignité, chez Mgr LaRocque, n'était pas un article de commande ou d'emprunt. Elle lui appartenait en propre. Il n'était pas exposé à l'oublier, à la perdre ou à la chercher. Elle tenait à lui et il l'avait tous les jours. C'est pourquoi, elle était simple, facile et bonne. Sir François Lemieux a dit un jour, et c'était fort juste, que Mgr de Sherbrooke était l'évêque gentilhomme par excellence . . ."

"Patriote dans l'âme, ai-je déjà écrit moi-même, le vieil évêque suivait d'un oeil attentif le mouvement des affaires et des idées de son pays, toujours prêt à éclairer d'un mot ou

d'un conseil ceux qui recouraient à ses lumières. Prêtre et évêque de tout son coeur, il souffrait des tristesses de l'Eglise et se réjouissait de ses triomphes. Pasteur du peuple et chef du clergé, il aimait ses fidèles et surtout ses prêtres de cette affection à la fois virile et pitoyable qui sait diriger sans brusquer et redresser sans briser. Par lui, le nom déjà vénérable, en notre histoire, des LaRocque l'est devenu encore davantage."

MGR EMARD

(1853-1927)

MGR Joseph-Médard Emard, le premier évêque de Valleyfield, qui fut plus tard archevêque d'Ottawa, naquit à Saint-Constant, comté de Laprairie, le 31 mars 1853. Son père, Médard Emard, instituteur du village, était un fort digne citoyen, et sa mère, Mathilde Beaudin, une sainte femme. L'un des frères de Monseigneur, le Père Emard, était Oblat de Marie. Un autre, l'avocat Emard, a tenu une place importante, à Montréal, dans le monde de la politique et de la finance. Trois de leurs soeurs s'étaient faites religieuses. Le futur archevêque était l'aîné de la famille, une famille, comme on le voit, évidemment bénie du ciel.

Le jeune Joseph-Médard n'avait encore que 5 ans d'âge quand ses parents allèrent se fixer à Saint-Hubert, où son père continuait à remplir ses fonctions d'instituteur. C'est là qu'il fit ses premières classes à l'école paternelle et se forma de bonne heure à la piété et au goût de l'étude. A 11 ans, en 1864, il commença, à Sainte-Thérèse, son cours classique, qu'il termina, de 1867 à 1872, au collège de Montréal. C'est à Montréal aussi qu'il vécut ses années de grand séminaire. Il y fut ordonné prêtre, par Mgr Fabre, le 10 juin 1876. Après quelques mois de vicariat à Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, il eut l'avantage, réalisant un rêve qui lui était cher, d'aller suivre à Rome des cours supérieurs de théologie et de droit canonique. Elève du séminaire français de Santa Chiara — le collège canadien de Rome n'a été établi qu'en 1888 — il étudia au Collège Romain et à l'Apollinaire, où les principaux professeurs étaient alors Palmieri, Mazella, De Angelis et Santi. A l'été de 1880, ayant complété ses études romaines par un voyage en Terre-Sainte — dont il a publié le récit —, il revint au pays, muni de ses parchemins de docteur en théologie et en droit canonique.

Mgr Fabre nomma l'abbé Emard vicaire à

· Saint-Joseph, l'église de la rue Richmond à Montréal. Ce ne fut que pour un an. A l'automne de 1881, il l'appela à l'évêché, au poste de vice-chancelier du diocèse. A la mort de M. le chancelier Harel, en juillet 1889, M. Emard lui succéda. Entre temps, dès 1883, il collaborait activement à la rédaction de la *Semaine religieuse*, fondée, cette année-là, par un écrivain laïque distingué, M. Dupuy, d'origine française. En janvier 1889, M. Emard devenait le directeur officiel de ce périodique, dont on peut dire qu'il avait été, avec M. Dupuy, le co-fondateur. En 1887, quand l'Université Laval établit à Montréal sa faculté des arts, M. Emard fut invité à y professer, en même temps que MM. Bruchési et Archambeault. On lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique. A la réorganisation du chapitre de la cathédrale en 1891, M. Emard fut fait chanoine titulaire. Enfin, le 5 avril 1892, le jour même où il créait le diocèse de Valleyfield, le pape Léon XIII nommait M. le chancelier Emard son premier évêque. Il fut sacré, le 9 juin suivant, par Mgr Fabre, dans la nouvelle cathédrale de Valleyfield. Il avait 39 ans d'âge, et il était prêtre depuis quinze ans.

Mgr Emard a administré le diocèse de

Valleyfield pendant trente ans, de 1892 à 1922. C'est là, principalement, qu'il a fourni à l'Eglise et à son pays une carrière de tous points utile et bienfaisante. Le 2^e juin 1922, il était promu au siège archiépiscopal d'Ottawa, et, le 20 septembre suivant, il en prenait possession. Ce ne devait être que pour quatre ou cinq ans. Il est mort, en effet, à Ottawa, le 28 mars 1927, à 74 ans. Durant la grande guerre de 1914-1918, Rome avait nommé Mgr de Valleyfield évêque de nos soldats en campagne — *episcopus castrensis* — afin d'assurer, par son haut ministère, et sans qu'il quittât sa ville épiscopale, la source de juridiction et de direction spirituelle naturellement nécessaire aux troupes canadiennes. En outre, autre distinction notable, Mgr Emard avait été élu, en 1920, membre de notre Société Royale du Canada.

Grand et bel homme au physique, à la tête intelligente, à la figure animée, aux yeux clairs et scrutateurs, toujours distingué dans sa tenue et ses allures, de mine à l'abord plutôt sévère, et ayant parfois, dans sa physionomie, je ne sais quel air de mystère qui intriguait et déconcertait ceux qui le voyaient pour la première fois, Mgr Emard ne tardait pas, quand on l'avait pénétré et mieux connu, à

gagner, par ses belles qualités de l'esprit et du coeur, le respect et l'affection de tous. Sous une apparence un peu froide et distante, il était très sensible, trop peut-être. Il avait bien lui-même, de fois à autre, comme il disait plaisamment un jour d'un ancien, ses "sautes d'humeur". Mais, à l'ordinaire, son sens du devoir et son désir d'être serviable à tous prédominaient, et il était, à l'occasion, affable et courtois comme personne, d'une conversation facilement enjouée et gentilhomme à la manière des prélats d'ancien régime.

Studieux et appliqué comme il l'était, ayant longtemps vécu à l'archevêché de Montréal, à l'époque où s'éteignaient les discussions fameuses autour de la question universitaire entre Québec et Montréal, Mgr Emard était particulièrement au courant de maintes phases de notre histoire ecclésiastique qui ne sont pas des moins intéressantes. Quand il consentait à en parler, dans l'intimité, c'était palpitant ! S'il a laissé des "mémoires" à quelques-uns des siens, ils seront précieux pour les historiens de l'avenir. Très renseigné d'ailleurs sur les questions de théologie et de vie sociale, travailleur consciencieux et observateur à l'esprit pénétrant, il a su, à Valleyfield, se révéler tôt, et se montrer toujours, un pasteur remarqua-

blement instruit et un vrai docteur de son peuple. Les cinq volumes de lettres et mandements qu'il a laissés aux archives de son premier évêché, outre qu'ils constituent de fort belles annales de la vie du diocèse pendant trente ans, forment également un vaste *compendium* de leçons doctrinales et de directions disciplinaires de haute valeur. A Ottawa, où il arrivait archevêque à 70 ans, et qu'il n'a administré que quatre ans environ, il a sans doute moins marqué son empreinte. Cette promotion de l'évêque de Valleyfield au siège de la capitale, c'était, dans les vues de Rome, on peut le supposer, comme un couronnement donné à sa belle carrière épiscopale. Mais, recommencer une vie nouvelle à son âge, c'était une tâche qui dut lui imposer bien des contraintes. Il s'en est acquitté, de cette tâche, on peut l'affirmer sans crainte, avec une parfaite dignité. Là comme à Valleyfield, ainsi que le lui disait au jour de ses noces d'or sacerdotales (juin 1926) Mgr Sylvio Corbeil, son passage au premier poste aura été un bienfait.

Mgr Emard avait de l'évêque la première des qualités, la prudence. Il savait observer, voir avant que de faire, selon que le portait la devise de son blason épiscopal *Video ut*

faciam. Il dirigeait avec tact et sagesse, autant qu'avec fermeté et bonté. Il écrivait beaucoup, et, bien qu'il fût plus soucieux du fond que de la forme, il le faisait avec netteté et précision. Tels de ses "messages", comme il les intitulait, sont des modèles du genre. En chaire, il parlait avec chaleur et conviction, y mettait toute son âme et atteignait souvent, sans le rechercher, à la haute éloquence. Il parlait en évêque, a-t-on dit, qui a droit et mission d'enseigner et qui le sait. Dans nombre de circonstances, il fut appelé, même en dehors de ses diocèses, à prêcher des sermons qui eurent de l'éclat. Mais il fallait l'entendre plutôt dans ses visites pastorales, ou encore quand il faisait l'oraison funèbre de quelqu'un de ses curés. On sentait alors que cet évêque ne se contentait pas d'être un chef, qu'il voulait d'abord être un père. Et il y réussissait merveilleusement. Les catéchismes qu'il faisait aux petits enfants, avant de les confirmer, étaient toujours captivants, parfois ravissants tout simplement.

Dans la vie du pays et dans le mouvement de nos affaires ecclésiastiques, Mgr Emard a tenu un rôle des plus importants. La réception qu'il fit à Valleyfield, en 1897, à l'envoyé du pape Léon XIII, Mgr Merry del Val, a fixé

toute une époque chez nous, et l'on a écrit qu'elle rappelait un peu le célèbre *toast d'Alger* du cardinal Lavigerie. Homme de doctrine et homme d'entente tout à la fois, l'évêque de 44 ans d'alors estimait que, dans un pays comme le nôtre, sans rien sacrifier des principes essentiels, il convient, dans la pratique, de ne pas en urger toutes les conséquences et d'être tolérant pour les personnes sinon pour les idées. Et c'est encore ce qu'il pensait, sans doute, lorsque, à 73 ans, devenu archevêque, il terminait son discours, au centenaire d'Ottawa, en août 1926, en disant : "Le premier bateau à vapeur qui est venu ici de Montréal s'appelait l'*Union du Canada*. C'est un nom symbolique. Nous devons vivre, en ce pays, les uns et les autres, dans une reconnaissance mutuelle des droits et des privilèges de chacun."

MGR LANGEVIN

(1855-1915)

MGR Adélarde Langevin, le successeur de Mgr Taché sur le siège archiépiscopal de Saint-Boniface, comme lui Oblat de Marie, est né à Saint-Isidore, comté de Laprairie, le 23 août 1855. Son père, François-Théophile Langevin, dont les ancêtres étaient venus de l'Anjou au Canada au XVII^{ème} siècle, exerçait la profession de notaire. Sa mère, Marie-Paméla Racicot, fille du notaire Racicot, de Sault-au-Récollet, était la soeur de feu Mgr Zotique Racicot. L'un de ses frères cadets, Hermas Langevin, s'était fait prêtre et a été plusieurs années curé d'Hoche-laga.

Le futur archevêque fit ses études au collège

de Montréal, où il eut, comme confrères de classe. Mgr Bruchési, l'honorable F.-D. Monk, le juge Beaudin et le juge Lanctôt. Le jeune Langevin comptait parmi les premiers de sa division. Il aimait la joie saine et le bon rire et ne se privait pas de commettre parfois quelques espiègleries. Mais il était si franc, si ouvert, si bon élève et si joyeux camarade qu'on lui passait vite tout cela. Au grand séminaire, il devint plus sérieux, mais resta, comme toute sa vie d'ailleurs, joyeux et bon vivant. Il était diacre, en 1881, quand il entra au novciat des Oblats à Lachine. Il y fit sa profession religieuse le 25 juillet 1882, et, cinq jours plus tard, le 30, il était ordonné prêtre, au Bon-Pasteur de Montréal, par Mgr Fabre.

Pendant trois ans, le Père Langevin fut missionnaire en résidence à Saint-Pierre de Montréal. Son éloquence naturelle, si ardente et si vivante, lui assura de constants succès dans les nombreuses missions et retraites qu'il prêcha à cette époque. En 1885, il était assigné, par ses supérieurs, à l'Université d'Ottawa, où il fut, sept ou huit ans, professeur de théologie et directeur des séminaristes. Là encore, il se dépensa sans compter, avec toute la fougue de son tempérament généreux. Entre temps,

en 1890, il fut l'un des délégués de sa province au conseil ou chapitre général de sa congrégation à Paris, en France. En 1893, il quittait Ottawa pour l'Ouest, où l'appelait la confiance de Mgr Taché alors vieillissant. Il fut chargé de l'importante paroisse de Sainte-Marie de Winnipeg. Presque en même temps, il devenait provincial des Oblats du Manitoba. Le 8 janvier 1895 enfin, il était élu archevêque de Saint-Boniface, pour succéder à Mgr Taché, décédé le 22 juin 1894. Il fut sacré, dans sa cathédrale, le 19 mars suivant, par Mgr Fabre, qui lui avait conféré la prêtrise en 1882. Il n'avait pas encore 40 ans. Il a administré son diocèse pendant vingt ans, de 1895 à 1915, et il est mort à Montréal, au cours d'un voyage dans la province de Québec, le 15 juin 1915, à 60 ans.

En prenant la succession de Mgr Taché et en montant sur le trône archiépiscopal de Saint-Boniface, en mars 1895, Mgr Langevin assumait par obéissance, et il le savait, une bien lourde tâche. Les circonstances, dans l'Ouest, étaient difficiles. Ce vaste pays se trouvait envahi par une immigration, très mélangée, qui menaçait de tout submerger. Si les catholiques de diverses races qui arrivaient étaient encore en nombre, ils étaient loin d'être

les plus nombreux. Par ailleurs, la majorité anglo-protestante entendait tout dominer. Des lois persécutrices avaient été votées, notamment à propos des écoles catholiques-françaises, au parlement de Winnipeg. Bien des courants contraires agitaient l'opinion et les esprits étaient fort excités. Le nouvel archevêque se mit à la noble tâche, de tout son esprit, de tout son coeur, de toute son âme. Il prit le dépôt, que l'Eglise lui confiait, hardiment et résolument. C'est ce mot des Ecritures précisément — *Depositum custodi* — *Garde le dépôt* — qu'il avait mis dans ses armes épiscopales. Il lui a été fidèle ! On a même dit qu'il avait rempli son mandat d'archevêque avec trop d'éclat et en cassant un peu les vitres ! Eh ! grand Dieu, que certaines situations sont délicates à juger, même après quelques années de recul. Je ne pense pas, pour ma part, qu'il faille traiter de pusillanimes et de trembleurs tous ceux qui n'abondent pas dans le sens des lutteurs que les circonstances placent, sur la brèche à défendre, aux endroits stratégiques, dans les grandes discussions religieuses et nationales. Ceux-là, comme ceux-ci, plus souvent qu'on ne pense, tendent au même but par des moyens différents. Mais l'oeuvre des lutteurs est

d'ordinaire plus brillante et plus éclatante, en même temps que plus angoissante et plus crucifiante. Mgr Adélard Langevin, en tout cas, a été, pendant vingt ans, pour la cause catholique et française, dans l'Ouest canadien, voire dans tout le pays, avec talent autant qu'avec ardeur, avec énergie et ténacité autant qu'avec charme et entrain, le lutteur par excellence, le champion qui ne faiblit pas, et, bien souvent, le dominateur qui magnétise et subjugue.

Pas très grand de taille, trapu et d'apparence robuste, le zélé et courageux archevêque semblait fait pour l'action et pour la résistance. Il avait un magnifique talent de parole, une facilité étonnante, un verbe claironnant comme une fanfare, une physionomie mobile et expressive à l'extrême. De tout cela il s'est servi, largement et abondamment, pour le soutien ou la défense des causes qui nous sont chères à tous. C'est pourquoi aussi il a beaucoup souffert. Les épreuves et les peines ont marqué sa carrière d'un signe qui ne trompe pas, celui de la croix. Ce fut un fier soldat et un beau lieutenant du christ — *Bonus miles locum tenens Christi* — selon l'expression de saint Paul. Si l'on me salue un peu partout par des acclamations émues, disait-il aux

militants de l'Association catholique de la jeunesse canadienne, à l'Arena, lors du congrès eucharistique international de Montréal en 1910, c'est que je suis un blessé, le blessé de l'Ouest. Puis fièrement, avec ce coup de voix un peu criard, mais si franc, qui jaillissait souvent du fond de son être, il ajoutait : "Mais, si je suis un blessé, je ne suis pas un découragé, je ne suis pas un vaincu ! En avant toujours et jusqu'au bout !" Tout Mgr Langevin et toute sa carrière se résume en ces paroles retentissantes, qui furent alors saluées, je m'en souviens, d'une indicible ovation.

MGR ARCHAMBEAULT

(1859-1913)

MGR Joseph-Alfred Archambeault, le premier évêque de Joliette, mort en pleine maturité, à 53 ans, tué peut-être par son zèle excessif, est né, d'une famille qui s'est chez nous hautement distinguée, le 23 mai 1859, au village de l'Assomption. Son père, le notaire Louis Archambeault, député et ministre à Québec, avait fini sa carrière conseiller législatif. Sa mère, Elisabeth Dugal, qui vécut jusqu'à un âge avancé, eut la joie de le voir évêque. Comme ses frères aînés, Henri et Horace, tous les deux dans la suite avocats au barreau de Montréal, et qui ont fait honneur à leur profession — Horace a été ministre à Québec et il est mort juge de la cour d'appel

—, Joseph-Alfred suivit les classes du cours classique au collège-séminaire de son village natal, ce beau collège de l'Assomption à qui l'Eglise et l'Etat doivent tant d'hommes de valeur. Comme ses frères également, Joseph-Alfred se distingua par sa bonne conduite, son application, ses talents supérieurs et ses succès brillants. Il prit la soutane à l'Assomption, y enseigna deux ans et alla terminer sa cléricature au grand séminaire de Montréal. Il fut ordonné prêtre, par Mgr Fabre, à l'église Saint-Pierre à Montréal, le 29 juin 1882. Entre temps, il avait pensé à étudier le droit et s'était inscrit aux cours de l'Université Laval. Mais ce n'avait été qu'une épreuve du monde de courte durée.

Devenu prêtre à 23 ans, l'abbé Archambeault partit aussitôt pour Rome à l'automne de 1882, et il étudia trois ans, élève du séminaire français de Santa Chiara, aux grandes universités du Collège Romain et de l'Appollinaire. Ses heureuses aptitudes et son application au travail lui assurèrent, là encore, d'éclatants succès. Il sortit le premier des concours, remporta les médailles d'or et se vit conférer *cum maxima laude* les titres de docteur en théologie et en droit canonique. Dix ans plus tard, les prêtres-étudiants du collège

canadien de Rome entendaient citer son nom, avec celui de Mgr Louis-Adolphe Paquet, comme étant ceux des plus méritants et des plus brillants parmi leurs prédécesseurs. Revenu au pays, l'abbé Archambeault fut professeur de philosophie au collège de sa jeunesse, à l'Assomption, pendant trois ans, de 1885 à 1888. Mgr Fabre, qui aimait à s'entourer de jeunes prêtres de talents, l'appela en 1888 à l'archevêché, où il devait tenir des postes de confiance jusqu'en 1904. Il y devint, tour à tour, ou en même temps, vice-chancelier ou chancelier diocésain, chanoine titulaire, vice-gérant du diocèse, supérieur des Soeurs de la Providence, professeur et vicerecteur à l'Université Laval, protonotaire apostolique de Rome. Enfin, le 23 juin 1904, il était préconisé premier évêque de Joliette, par le pape Pie X, et, le 24 août suivant, il était sacré, dans sa cathédrale, à Joliette, par son archevêque et son ami, Mgr Bruchési. Il organisa et administra le diocèse de Joliette, dont il était l'évêque-fondateur, avec un zèle et une clairvoyance qu'on a justement loués. Mais hélas ! son règne épiscopal ne fut pas de longue durée, à peine neuf ans, d'août 1904 à avril 1913. Il mourut, soudainement foudroyé par une hémorragie cérébrale, en pleine

visite pastorale, le 25 avril 1913, à 53 ans, au midi de sa vie, semblait-il. Mais il mourait, on peut l'écrire, riche d'oeuvres et de mérites.

Petit de taille, comme le Zachée de l'évangile, mais de jolie figure, ouverte et franche, toute ronde et rose de sang à fleur de peau, avec de beaux yeux un peu gros, clairs et brillants, où l'émotion allumait vite l'éclair, un nez court mais bien tourné, une belle bouche aux lèvres minces et aux dents éclatantes de blancheur, Mgr Archambeault était un homme au physique attrayant et à la mine engageante. D'esprit puissant et d'intelligence vive, abondamment nourri d'ailleurs et cultivé par un travail méthodique et soutenu, de coeur sensible et profondément affectueux, que la soif des âmes et le zèle pour les oeuvres dévoraient sans cesse, de sang chaud, ardent et impétueux, sympathique au possible, il prenait tout de suite sur ceux qui l'approchaient, petits et grands, une irrésistible emprise. Il n'y avait pas moyen de ne pas l'aimer, en dépit des saillies d'humeur qui échappaient parfois à sa riche nature. Aussi était-il aimé, tout autant, et plus encore, qu'il était estimé et admiré pour ses qualités et ses riches talents. De même qu'il était plutôt petit, bien au-dessous de la moyenne, ainsi il avait la

voix couverte et pas toujours juste. C'étaient, je pense, ses deux ennuis, qu'il supportait cependant assez joyeusement. Il aurait voulu, semblait-il parfois, se grandir un peu et trouver des tons plus flexibles pour parler de plus haut et chanter mieux les magnificences de Dieu. Mais, tel qu'il était, grâce à son bel esprit et à son grand coeur, à son insu peut-être et plus qu'il ne le pensait lui-même, du haut de la chaire sacrée ou du trône épiscopal, il arrivait souvent à la véritable éloquence et prenait toujours le chemin des âmes pour ne s'en écarter jamais. Mieux que personne, il savait toucher, convaincre, persuader et convertir. De sa plume savante et alerte, dans un style un peu chargé peut-être, mais si net, si clair, si ami des divisions et des subdivisions par trois, il a écrit nombre de pages remarquables de substance et de méthode. En neuf ans, il a produit trois gros volumes de lettres et mandements. Ses "pastorales" sur la communion fréquente (1906), sur les Quarante-Heures (1907,) sur la ligue sacerdotale (1909), sur l'Eucharistie (1910), sur le centenaire de Mgr de Laval (1908), sur le premier concile plénier du Canada (1909), sur les Ecoles normales (1912) et sur les retraites fermées (1912), pour n'en citer que

quelques-unes, sont d'un penseur, d'un théologien, d'un docteur et, pour tout dire, d'un grand évêque.

Homme de doctrine, Mgr Archambeault était pareillement homme d'action. A Joliette, dans sa ville et dans son diocèse, il a multiplié, avec mesure et sagesse toutefois, les oeuvres et les instituts d'éducation, de charité ou de piété. On lui doit, dans la ville épiscopale, le parachèvement de la cathédrale et de l'évêché, l'agrandissement considérable du collège devenu séminaire diocésain, la fondation d'un orphelinat pour les garçons, d'un jardin de l'enfance et d'une école normale, l'établissement de la maison provinciale des Soeurs des Saints Coeurs, du noviciat de la Providence, du monastère du Précieux-Sang; et ailleurs, dans le diocèse, la fondation de l'hospice des vieillards de Saint-Lin, les agrandissements du collège de Berthier, du couvent de l'Epiphanie, de l'académie anglaise de Rawdon . . . Mais, je ne saurais tout dire, je n'en finirais pas. Ajoutons que, apôtre dans l'âme, il animait toutes ces oeuvres et les vivifiait de sa parole ardente et de son action persévérante, avec une vigilance de tous les instants et un zèle qui ne se lassait pas.

Sa science et sa puissance d'action furent

particulièrement mises en lumière au concile plénier de Québec en 1909. Il y remplissait les hautes fonctions de secrétaire des "congrégations" des évêques. Ses distingués collègues ont été unanimes à proclamer qu'il fut, en cette qualité, l'un des plus actifs et des plus brillants ouvriers de ce grand oeuvre de notre premier concile national. Déjà, étant chanoine, il avait été, en 1895, l'un des plus distingués théologiens du concile de Montréal.

En deux mots, la vie de Mgr Archambeault, le premier évêque de Joliette, a été, dans toute la force du terme, celle d'un homme de Dieu, fidèle à son double mandat d'apôtre et de chef. Il parlait vraiment à ses fidèles, et il agissait pour eux, au nom de Dieu, comme il parlait à Dieu, au nom de ses fidèles, et intercédait sans cesse pour eux. Cet évêque était avant tout surnaturel dans ses vues et dans son désir du bien.

Je tiens à citer, pour qu'on en soit davantage convaincu, cet extrait de son testament spirituel, qui se passe de commentaire et est par lui-même singulièrement expressif :

"Je donne mon âme à Dieu, le priant de me faire miséricorde et de m'admettre à partager le royaume de son fils Jésus, comme il m'a admis à partager ici-bas les gloires de son

éternel sacerdoce. — Je prie tous ceux que j'ai pu scandaliser ou offenser de me pardonner et je leur demande de m'accorder un souvenir devant Dieu. — Je remercie de tout coeur les prêtres de ma maison épiscopale, les membres de mon chapitre diocésain et tous les autres prêtres séculiers ou religieux de mon diocèse, de m'avoir si puissamment aidé et d'avoir été toujours ma consolation et ma joie par leur bonne conduite, leur esprit de foi, leur soumission et leur respect. — Je supplie instamment les communautés établies dans le diocèse de continuer à travailler avec zèle à la sanctification personnelle de chacun de leurs membres et à poursuivre généreusement leur apostolat auprès des enfants et des jeunes gens, des pauvres et des orphelins, des malades et des moribonds. — J'exprime enfin la confiance que le diocèse de Joliette sera toujours la joie et la gloire de ses évêques par la fermeté de sa foi et la ferveur de sa piété, par son empressement à se soumettre aux enseignements et aux directions de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine."

M. L'ABBE GUSTAVE BOURASSA

(1860-1904)

L'ABBE Gustave Bourassa, qui fut plusieurs années secrétaire de l'Université Laval à Montréal et mourut curé de Saint-Louis de France, l'un des prêtres assurément les plus distingués de sa génération, est né à Montebello, aujourd'hui dans le comté de Papineau, le 15 juin 1860. Son père, Napoléon Bourassa, dont la famille était d'origine poitevine en France et de descendance acadienne au Canada, est l'artiste et l'écrivain, bien connu dans notre histoire, à qui nous devons de beaux livres et de belles oeuvres architecturales et picturales. Par sa mère, née Azélie Papineau, l'abbé Gustave était le petit-fils de Louis-Joseph Papineau, le tribun et

homme politique, qui a joué un si grand rôle dans notre vie publique entre 1830 et 1845. Son unique frère et son cadet de huit ans, M. Henri Bourassa, député de Labelle, le brillant orateur et polémiste que l'on admire encore, est aussi de ceux que l'on ne présente plus à des lecteurs canadiens.

C'est au manoir des Papineau, construit vers 1840, dans un site superbe, sur les bords de l'Outaouais et sur le territoire de la seigneurie de la Petite Nation, que la famille possédait depuis 1803 — là où est mort le célèbre Louis-Joseph en 1871 — que le futur abbé est venu au monde, à Montebello, en 1860. Pourquoi faut-il hélas ! qu'on me permette de le dire en passant, que ce manoir historique, vraie relique nationale, soit devenu, en ces dernières années, le Lucerne-en-Québec des richards en quête de distractions coûteuses ? Il semble à beaucoup de gens qu'il y a là une sorte de profanation qu'on aurait dû empêcher, et dont l'abbé Gustave, en tout cas, eût été très peiné.

Les années de l'enfance et de la jeunesse de l'abbé Bourassa s'écoulèrent à Montréal, où il étudia, avec de remarquables succès, à l'école du Plateau et au collège de Montréal. Après une année de philosophie à Québec, il revint

à Montréal pour sa deuxième année et pour son temps de grand séminaire. Un moment, il pensa à se faire jésuite et il passa quelques mois au noviciat de Sault-au-Récollet. Définitivement, il décida bientôt de se donner au clergé séculier, et il fut ordonné prêtre, le 11 août 1884, par Mgr Fabre, dans la belle chapelle de Notre-Dame de Lourdes, que son père, Napoléon Bourassa, venait de décorer si artistement. Parti, aussitôt après son ordination, pour aller parfaire ses études à Rome, il y vécut trois ans, au séminaire français de Santa Chiara, en suivant les cours du Collège Romain, où il conquit son titre de docteur en droit canonique.

De retour à Montréal, il fut d'abord un an (1888-1889) secrétaire de l'Université Laval, dont le vice-recteur d'alors, l'abbé Marcoux, était un prêtre du séminaire de Québec. C'était l'année même du décret pontifical de février 1889 et avant l'arrivée, l'été suivant, du vice-recteur Proulx à l'Université. De 1889 à 1894, l'abbé Bourassa exerça les fonctions de vicaire à l'église Saint-Joseph de la rue Richmond. En 1894-1895, il fut assistant de l'abbé Verreau, principal à l'Ecole normale Jacques-Cartier. Retourné en Europe en 1895, il voyagea et suivit entre temps

des cours de littérature à l'Institut catholique et à la Sorbonne de Paris. J'eus l'honneur d'être là son condisciple. À l'automne de 1896, revenu à Montréal, il fut de nouveau nommé secrétaire de l'Université Laval, et il occupa ce haut poste huit ans, de 1896 à 1904, sous le vice-rectorat de Mgr Racicot et sous celui de Mgr Archambeault. En avril 1904, il devenait enfin curé de Saint-Louis de France. Et c'est là qu'il mourut, à la suite d'un banal accident, le 20 novembre de la même année, à 44 ans.

Docteur en droit de Rome, docteur ès-lettres de Québec, doyen de la faculté des lettres de Montréal, membre de la Société Royale du Canada et de plusieurs autres sociétés savantes, curé d'une importante paroisse dans la grande ville, jouissant partout d'un rare prestige, et encore au midi de sa vie, il semblait pourtant promis à un avenir qui eût été peut-être encore plus brillant. Mais l'heure de Dieu, dont les desseins nous restent impénétrables, avait sonné, et il partit, plein de foi et de confiance, comme il avait vécu, pour le voyage d'où l'on ne revient plus.

Au premier abord, l'abbé Bourassa paraissait bien un peu fier et distant. Mais, pour qui le connaissait à fond, comme il était

vraiment bon ! De taille plus élevée que la moyenne, de figure aristocratique et fine, les cheveux très noirs, coupés courts, le front large, les yeux tranquilles, rayonnant sous le binocle, le nez droit et fort, la bouche ferme avec de très belles dents, de port noble et de manières dégagées, toujours poli et affable, mais plutôt froid et réservé, il y avait en lui tout ensemble du grand seigneur, de l'homme fait pour dominer, du penseur qui réfléchit, du critique qui se plaît à railler à ses heures, mais aussi du ministre de l'autel qui attire, du bon prêtre qui inspire confiance et du directeur d'âmes qui invite à la confiance.

Il aimait à discuter, mais excellait à le faire avec élégance et cordialité. Il tenait à ses idées, mais se montrait accueillant à celles des autres. Un brin libéral et large de vues, il savait écouter, ce qui n'est pas commun, et il temporisait volontiers, même avec ceux qui l'offusquaient ou traitaient trop librement devant lui de questions religieuses. Mais sa science éclairée protégeait son orthodoxie, et, en dépit de sa courtoisie innée, il ne dépassait jamais en concessions les limites permises. Avec tous, c'était un gentilhomme et un homme de bonne compagnie. Mais c'était également un prêtre vivant sa croyance et soutenant ses

principes, avec parfois un sourire sarcastique qui désarmait ses contradicteurs.

Très cultivé, il parlait avec une correction parfaite, jusque dans la plus simple conversation. En chaire où à la tribune du conférencier, il s'exprimait posément, souvent avec chaleur, jamais avec emportement. Son éloquence, très réelle, était de celles qui portent la conviction dans les âmes plutôt qu'elles ne les émeuvent. Son enseignement était une persuasion. Sa plume, pareillement, était sans conteste l'une des mieux taillées que nous ayons eues. Il avait l'adresse d'écrire, comme de dire, des vérités dures à entendre, mais utiles à ses lecteurs aussi bien qu'à ses auditeurs, sans irriter et sans froisser personne. Et ce n'est pas là un talent d'un mérite ordinaire.

Sa piété, qui ne se révélait peut-être pas très expansive — en cela comme en toutes choses il avait l'horreur de l'étalage — était pourtant solide, inspirée par une foi très vive. "J'ai la foi d'un charbonnier", disait-il lui-même, et, en le voyant célébrer la sainte messe avec tant de dignité, faire ses prières au pied de l'autel si dévotement, ou réciter modestement son chapelet à la Vierge Marie, ses intimes n'en doutaient pas.

Et puis, surtout, ce prêtre grand seigneur,

qui ne fut jamais guère embarrassé avec les soucis d'argent, était charitable, profondément charitable, avec une délicatesse et une discrétion dans ses moyens d'aider les miséreux auxquelles seuls ses assistés étaient en mesure de rendre hommage. Chez lui, la gauche ignorait toujours ce que faisait la droite. Il n'en était pas moins généreux, quasi jusqu'à la prodigalité.

On a dit que, à l'Université, les étudiants le craignaient un peu et que sa froideur apparente en éloignait quelques-uns. Pour le juger ainsi, il fallait le juger de loin. Je pense, au contraire, que tous ceux qui l'ont approché et l'ont connu tel qu'il était, les étudiants comme les autres, n'ont jamais plus oublié la grande bonté d'âme de cet abbé élégant, qui avait au coeur l'amour du bien et du beau, sous toutes les formes, et n'avait pas d'autre ambition que de les répandre et de les faire aimer, autour de lui, le plus et le mieux qu'il lui était possible.

Alors qu'il était secrétaire de l'Université, et aussi quand il fut devenu curé de Saint-Louis de France, M. Bourassa s'occupa, avec un rare dévouement, de la communauté naissante des Soeurs de l'Immaculée-Conception, fondée en juin 1902, à Notre-Dame des

Neiges, à Montréal, par Mère Marie du Saint-Esprit (née Marie-Délia Tétreault, de Marieville). Cette oeuvre admirable groupe aujourd'hui pas loin de cinq cents religieuses et novices, réparties en une trentaine d'établissements, dont la bonne moitié se trouve en Chine, au Japon et aux Philippines.

L'abbé Bourassa a laissé, dans nos revues, la *Revue canadienne* par exemple, ou dans des opuscules détachés, nombre d'études ou d'articles, supérieurement écrits, très personnels, curieux et intéressants, sur Mgr Bourget, sur Mère Gamelin, sur Chauveau, ou sur les fables de Lafontaine, sur l'hôtel Rembouillet, sur Montalembert, et d'autres encore, qu'on ne relit pas sans charme et sans profit. Son volume de *Conférences et Discours* compte, avec ceux du juge Routhier, de Mgr Paul-Eugène Roy et de M. le sénateur Chapais, parmi les meilleurs, en ce genre, qui aient été publiés chez nous.

MGR PAUL-EUGENE ROY

(1859-1926)

MGR Paul - Eugène Roy, longtemps auxiliaire puis coadjuteur du cardinal Bégin, et qui lui succéda à l'été de 1925, quelques mois seulement avant de mourir lui-même, sur le trône archiépiscopal de Québec, est né à Berthier-en-Bas, comté de Montmagny, le 9 novembre 1859. Le premier ancêtre de la famille, venu de Dieppe en Normandie au pays canadien vers 1663, Nicolas Roy ou LeRoy, s'était établi près du sault Montmorency, puis, de l'autre côté du fleuve, au Bois-Chatel et à Berthier. De père en fils, depuis deux cents ans, on cultivait le sol en servant Dieu et en observant ses lois. Le père de Monseigneur, Benjamin Roy, et sa mère, Desange Gosselin, étaient de ces braves

“habitants”, comme il en eut tant chez nous, modestes, honnêtes et bons chrétiens, dont l’union fut particulièrement bénie du ciel, puisqu’ils élevèrent une famille de pas moins de vingt enfants, dont une religieuse et cinq prêtres : Mgr Paul-Eugène Roy, le curé Philéas Roy, de Rivière-du-Loup, Mgr Camille Roy, recteur de l’Université Laval, le Père Arsène Roy, de l’ordre des Dominicains, et le curé Alexandre Roy, de Saint-Henri de Lauzon.

En 1881, à 22 ans, Paul-Eugène terminait à Québec son cours classique, au petit séminaire, et il entra tout de suite au grand séminaire. Ses succès en classe avaient été brillants et, ainsi qu’on dit souvent, il promettait beaucoup. Aussi, dès 1882, les supérieurs du séminaire de Québec l’envoyèrent-ils suivre les cours de lettres à Paris, à l’Institut catholique et à la Sorbonne. Il en revint, au bout de trois ans, avec son parchemin de licencié ès-lettres. A l’Institut catholique, dans la vieille église historique des Carmes, le détail vaut d’être noté, l’abbé canadien avait été, pendant deux ans, le servant de messe de Mgr Gasparri, plus tard cardinal secrétaire d’Etat de Benoit XV et de Pie XI.

Revenu en 1885 à Québec, au séminaire de

sa jeunesse, l'abbé Roy y fut ordonné prêtre le 13 juin 1886 et il y vécut cinq ans. Il professa la rhétorique et fut préfet des études au petit séminaire. En 1890, il quittait Québec et s'en allait exercer le saint ministère en Nouvelle-Angleterre, où il fut curé neuf ans, à Sainte-Anne de Hartford, dans le Connecticut. En 1899, Mgr Bégin, devenu archevêque de Québec depuis un an, le rappelait dans son diocèse et le chargeait de prêcher et de quêter pour l'oeuvre de l'Hôtel-Dieu, dont la situation financière se trouvait à ce moment sérieusement compromise. En 1901, l'abbé Roy était nommé curé-fondateur de la paroisse de Notre-Dame de Jacques-Cartier, divisée de celle de Saint-Roch de Québec. En 1907, sur l'appel de l'archevêque, il se séparait de sa paroisse pour s'occuper de l'oeuvre naissante de l'Action sociale catholique. La Providence le préparait ainsi, en l'employant à des ministères variés, à des destinées qu'il ne soupçonnait pas. Comme toujours, Dieu avait ses vues. En effet, le 8 avril 1908, à 48 ans, il était élu par Pie X évêque d'Eleuthéropolis et auxiliaire de Québec.

Son élection fut justement saluée par d'unanimes acclamations de joie. Le 10 mai suivant, il recevait des mains de son archevê-

que, Mgr Bégin, dans la basilique de Québec, l'onction qui fait les pontifes dans l'Eglise de Dieu. La vie de Mgr Roy, qui avait été jusque-là si active, continua de l'être tout autant, si elle ne le fut pas davantage. En 1909, il prenait part au concile plénier de Québec. En 1910, il organisait et dirigeait à Québec un congrès de tempérance qui eut beaucoup d'éclat. La même année, on le voyait tenir une place importante au congrès eucharistique de Montréal. Deux ans après, en 1912, il présidait à Québec le grand congrès de la langue française au Canada. C'étaient là les événements marquants. Mais, il y en eut d'autres, évidemment, où se déployèrent son initiative, ses talents et sa prodigieuse activité. On se plaisait à répéter que Mgr Bégin avait eu la main heureuse dans le choix de son auxiliaire. Le vénéré archevêque s'en montrait lui-même très satisfait. Devenu cardinal en mai 1914, Mgr Bégin demanda et obtint que son cher auxiliaire passe au rang d'archevêque. Mgr Roy fut en effet nommé archevêque de Séleucie le 8 septembre de la même année 1914. Six ans plus tard, le 1er juin 1920, il devenait en plus coadjuteur du cardinal avec future succession. Mais hélas ! un mal implacable, le cancer d'intestin, allait trop tôt

clouer le zélé coadjuteur sur un lit de douleur. Le 17 avril 1923, Mgr Roy entra à l'hôpital pour n'en plus sortir. C'est dans sa chambre de malade qu'il recueillit, le 18 juillet 1925, la succession de Mgr Bégin et que, le 10 janvier suivant, il reçut le *pallium* des archevêques, des mains de Mgr Langlois, auxiliaire de Québec. C'est là également qu'il mourut, un mois après, le 20 février 1926, à 65 ans d'âge, 39 de sacerdoce, 17 d'épiscopat et 7 mois de règne comme archevêque de Québec.

Bâti en colosse, avec six pieds de taille, solidement musclé et de figure énergique, la tête un peu altière, le front large, l'oeil clair et pénétrant, la physionomie expressive au possible, Mgr Roy respirait la force, la droiture et la dignité. C'était l'énergie et la volonté en chair et en os ! Il était évidemment marqué du ciel pour l'exercice de l'autorité. Doué des plus belles qualités de l'esprit et du coeur, cultivé d'une façon supérieure, naturellement éloquent et persuasif comme il n'en est pas beaucoup, ayant occupé les postes les plus élevés avec une rare dignité, grand en un mot de toutes les manières, cet évêque distingué, distant peut-être et autoritaire par tempérament, mais affable et bon par vertu, eût été sur le siège de Québec, s'il y était monté avec

sa robuste santé d'autrefois, digne en tous points de ses illustres prédécesseurs, les Bégin, les Taschereau, les Plessis, les Briand et les Laval. Qui ne se souvient, à Québec et ailleurs, parmi ceux qui l'ont vu et entendu à l'oeuvre, de sa maîtrise d'allure et de parole, dans ses courses apostoliques, dans les chaires des basiliques et des cathédrales, dans ses croisades de tempérance, ou encore quand il présidait les grandes assemblées et les congrès, celui par exemple de la langue française en 1912 à Québec ?

Au lendemain de la mort de Mgr Roy, Mgr Alfred Langlois, aujourd'hui évêque de Valleyfield, alors devenu vicaire capitulaire et administrateur de Québec, dans une lettre au clergé, écrivait ces lignes, qui résument admirablement sa belle et féconde carrière : "Pendant dix-sept ans, sous la haute direction de notre regretté cardinal-archevêque, comme auxiliaire puis comme coadjuteur, Mgr Roy a donné la mesure de ses dons supérieurs, en les consacrant aux oeuvres de jeunesse, de moralisation, de tempérance, de presse, d'action sociale et d'organisation ouvrière catholiques, avec un zèle, une énergie et une puissance de parole que nous n'oublierons jamais. Les travaux accomplis par ce prélat distingué sont

inscrits en lettres d'or dans l'histoire de l'Eglise de Québec, et ils resteront, pour le clergé canadien tout entier, un honneur et un exemple immortels. Mais, ce qui surpasse encore ses mérites et sa gloire, c'est la force d'âme et l'inlassable résignation avec lesquelles l'illustre disparu s'est vu peu à peu défaillir au milieu des plus cruelles souffrances et a offert à Dieu le sacrifice suprême. Il fut, certes, admirable toute sa vie dans ses paroles et dans ses oeuvres. Il l'a été davantage sur son lit d'hôpital, car la douleur héroïquement supportée ajoute aux plus nobles dons de l'âme une auréole qui les complète et une majesté qui les couronne . . .”

Rien n'est plus tragique et plus beau, en effet, du point de vue surnaturel, que ne le fut la mort de Mgr Roy, qui sut se montrer si vraiment supérieur aux souffrances les plus pénibles. C'est rongé vivant par un mal atroce et couché sur un lit de douleurs qu'il devint archevêque et reçut le pallium qui symbolise la force de Pierre le chef des apôtres. Qu'importe ! Il fut là si généreux et si vaillant qu'on est fondé à croire que la mystérieuse Providence lui aura fait prêcher, par l'exemple, mieux et plus peut-être qu'on ne saurait le faire par la parole, la plus haute et la plus

méritoire des vertus chrétiennes et sacerdotales.

Quelques jours avant de mourir, le 7 février 1926, Mgr Roy signait de sa main, à l'adresse de ses prêtres, le testament spirituel que voici : "Mes bien chers collaborateurs, — De mon lit de mort, voici les conseils que Dieu m'inspire de vous laisser et que je voudrais écrire avec les dernières gouttes de mon sang : 1o un zèle ardent pour toutes les oeuvres de la propagation de la foi, spécialement pour celle de notre société des missions étrangères et de notre séminaire Saint-François-Xavier. — 2o Un dévouement inlassable et vraiment surnaturel pour toutes nos oeuvres d'Action sociale catholique, en particulier pour celles de la presse, de la tempérance et des unions ouvrières catholiques. — Veuillez agréer, avec ma plus affectueuse bénédiction, les voeux que je forme pour que se réalise de plus en plus parmi vous ma suprême et permanente devise dans le Sacré-Coeur de Jésus : *Adveniat regnum tuum ! . . .*"

Je ne sais rien au monde de plus touchant que cet adieu d'un archevêque mourant adressé à ses prêtres, et je ne sais rien, non plus, qui couronne plus superbement une carrière qui fut celle d'un apôtre et qui s'est auréolée pour finir de tout l'éclat d'un véritable martyr.

MGR LATULIPE

(1859-1922)

MGR Elie - Anicet Latulipe, l'ancien vicaire apostolique du Témiscamingue et premier évêque d'Haileybury, est né à Saint-Anicet, comté de Huntingdon, d'une brave et honnête famille canadienne, le 3 août 1859. Son père, Antoine Latulipe, et sa mère, Lucie Bonneville, étaient de modestes artisans du sol, qui élevèrent plusieurs enfants, dont Elie-Anicet était l'un des aînés. A 14 ans, le jeune Latulipe vint faire son cours classique au collège de Montréal, sous la direction des Sulpiciens. Il fit aussi ses années de théologie au grand séminaire voisin, dirigé par "nos Messieurs". A 25 ans, le 30 mai 1885, il était ordonné prêtre, à Montréal, par Mgr

Fabre. Il passa un an comme professeur ou surveillant au collège de Montréal, et il fut cinq ans vicaire à Saint-Henri. De 1891 à 1894, il exerça ensuite les fonctions d'aumônier au Bon-Pasteur de Montréal et à la maison-mère des Soeurs de Sainte-Anne à Lachine. En 1894 enfin, sur l'appel de Mgr Lorrain et avec l'autorisation de Mgr Fabre, il quittait son diocèse et sa province pour aller se consacrer, dans le nord de l'Ontario, à l'oeuvre laborieuse et si méritoire des missions.

Pendant onze ou douze ans, de 1894 à 1906, l'abbé Latulipe vécut à Pembroke, auprès de Mgr Lorrain, étant recteur ou curé de la cathédrale et remplissant à l'occasion la charge de vicaire général. De 1906 à 1908, il fut curé de Haileybury et desservant de plusieurs missions aux alentours. Elu le 1er octobre 1908 évêque de Catenna et premier vicaire apostolique du Témiscamingue, qui se détachait de Pembroke à ce moment, il fut sacré, le 30 novembre suivant, par Mgr Duhamel, à Pembroke. Il prit ensuite naturellement sa résidence à Haileybury, et il gouverna ses ouailles, avec un grand zèle, s'occupant avant tout du bien des âmes, selon le mot des Saintes Ecritures, qu'il avait mis dans ses armes épiscopales : *Da mihi animas.*

Le 31 décembre 1915, son vicariat ayant été élevé au rang de diocèse régulier, Mgr Latulipe devint évêque en titre d'Haileybury. En mai 1920, sur sa demande, le Saint-Siège divisait son diocèse et créait, avec une partie de son vaste territoire, le nouveau vicariat de l'Ontario-Nord, dont Mgr Hallé fut nommé, sous le titre d'évêque de Pétrée, premier vicaire apostolique, en résidence à Hearst. Tout allait bien et prospérait sous la houlette de Mgr Latulipe, quand un grand malheur se produisit. Le 4 octobre 1922, un désastreux incendie ruinait de fond en comble la jeune ville d'Haileybury, y compris la cathédrale et l'évêché. Le vénérable évêque, ayant perdu tous ses biens, dut se réfugier à Cobalt. Il accepta, certes, la dure épreuve avec une grande générosité d'âme. Mais, elle ne l'en accabla pas moins. On peut même dire qu'il en mourut. Il décédait, en effet, à Cobalt, quelques semaines plus tard, le 14 décembre 1922. Il avait 63 ans d'âge, 37 de sacerdoce et 14 d'épiscopat.

Mgr Latulipe était un bel homme, plutôt grand, bien proportionné et bien fait, se tenant toujours droit et de prestance très digne, avec une figure aux traits réguliers et au teint mat, encadrée de cheveux tout blancs,

qu'on aurait dit sculptée dans le marbre, tant elle paraissait d'abord froide et grave, mais qui s'animait et était rendue bien vivante par des yeux expressifs et doux et par un sourire constamment engageant, qui tempéraient ce que, sans eux, sa physionomie aurait eu d'un peu trop sévère et réservé. Je l'ai connu jeune aumônier, alors qu'il venait en vacances à Saint-Anicet, sa paroisse natale, où l'un de mes oncles, l'abbé Zéphirin Auclair, était curé. A 30 ans, sa tête avait déjà blanchi, il avait son air grave et cependant bienveillant, et il imposait et attirait tout ensemble. Il n'a guère changé dans la suite, même quand il fut devenu évêque. Tout en se montrant un peu distant, il était évidemment sympathique et bon. On le lisait dans l'expression de sa physionomie. Mais on sentait aussi en lui l'homme solide et énergique qui n'abdique devant aucune tâche.

“L'éloge du nouvel évêque-élu n'est plus à faire, écrivait Mgr Lorrain à ses prêtres, en annonçant son élection à l'épiscopat, dans sa circulaire du 11 novembre 1908. Vous le connaissez, messieurs, pour l'avoir vu à l'oeuvre durant au delà de quatorze ans. Ses connaissances théologiques, son zèle fervent et discret, son dévouement sans borne aux inté-

rêts des âmes et de la sainte Eglise, son esprit de sacrifice pour l'accomplissement de son devoir, son habileté financière enfin qui est remarquable, tout atteste que le Saint-Père a fait un choix judicieux et nous est une garantie que la vigne confiée à ses soins sera cultivée de manière à produire en abondance des fruits de salut . . ." Et lui-même, le nouvel évêque, dans son mandement d'entrée, disait à son clergé et à ses fidèles, et cela à son insu le peignait tout vivant : "Volontiers, nous donnerions tout ce qui nous appartient et nous nous donnerions nous-même pour le bien de vos âmes . . ."

Dans l'*Action française* d'avril 1923, quelques mois après la mort de Mgr Latulipe, M. l'abbé Philippe Perrier lui consacrait un substantiel article — *Un évêque missionnaire* — qu'il terminait ainsi : "Mgr Latulipe a voulu mettre toujours, à la base de tous les autres, les intérêts religieux de ses ouailles. Mais il fut dévoué aussi, comme le demande l'ordre de la charité, à tous les intérêts de son pays, intérêts matériels, intellectuels, intérêts politiques, intérêts moraux. Il se tourna vers tous et constamment avec bienveillance. Il croyait toutefois que, chez nous, l'espoir du catholicisme est lié aux traditions des races

latines. Aussi bien, travaillait-il sans cesse à faire l'éducation du sentiment national . . .” En peu de mots, cela dit presque tout.

Avec des hommes comme le sénateur Landry et le sénateur Belcourt, au même rang que Mgr Langevin et Mgr Béliveau, Mgr Latulipe a été un vaillant lutteur et un champion indéfectible du maintien ou de la défense des droits des nôtres en Ontario, dans la question des écoles surtout. Les petits enfants canadiens de la province voisine ont pleuré et prié sur sa tombe. Ils le lui devaient bien.

Et puis, pour finir, comme il fut grand et digne de sentiments chrétiens devant ce désastre du 4 octobre 1922 qui semblait anéantir, quelques semaines avant son décès, toutes ses oeuvres à Haileybury, et dont on peut dire qu'il est mort à la vérité! Lisez ces lignes de sa dernière pastorale, en date du 4 novembre 1922, et demandez-vous s'il est possible, en face du malheur, d'être plus généreusement et surnaturellement soumis à la volonté divine : “Un long sanglot exprimerait mieux que cette lettre, nos très chers frères, ce qui se passe actuellement dans notre âme. Mon Dieu, nous adorons vos desseins impénétrables et nous nous soumettons pleinement à votre adorable volonté ! . . . Tout est ruiné ! En deux

heures, les flammes ont dévoré notre cathédrale, notre évêché, notre noviciat, notre pensionnat, notre orphelinat, notre hôpital, nos écoles . . . Hélas ! quelques personnes, onze en tout dont trois catholiques, ont péri jusque dans notre cathédrale où elles avaient cherché refuge, et c'est notre suprême douleur . . . Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! . . . Si l'on est sage, l'on doit conclure avec les saints : "Servons Dieu !" . . .

Un mois plus tard, le 14 décembre 1922, il mourait, épuisé de labeurs et de souffrances, laissant à tous, par sa vie d'apôtre et par ses dernières épreuves, le plus magnifique des exemples, celui du pontife dévoué toujours et jusqu'au bout. On peut écrire et répéter, devant l'histoire, que Mgr Latulipe a été un grand évêque et un évêque héroïque, l'une des gloires les plus vraies de l'épiscopat du Canada français.

LE CARDINAL ROULEAU

(1866-1931)

LE cardinal Raymond-Marie Rouleau, de l'ordre des Frères Prêcheurs, archevêque de Québec de 1926 à 1931, était, lui aussi, comme tant de nos plus illustres chefs d'Eglise et chefs d'Etat, un fils du sol, issu d'une modeste famille de cultivateurs. Il est né à l'Isle-Verte le 6 avril 1866. Il reçut au baptême le prénom de Félix, qui était celui de son père, et ce n'est que plus tard, à sa profession religieuse, qu'il y ajouta ceux de Raymond et de Marie. Son enfance s'écoula, calme et paisible, dans l'île jolie, face au fleuve qui est là large comme une mer, au foyer de la plus simple et de la plus chrétienne des familles, entre l'église et l'école. Il avait un oncle prêtre, l'abbé Rouleau, qui a été chanoine et curé de la cathédrale de Rimouski, qui

venait de temps en temps à la maison. Dans cette ambiance, son âme se forma naturellement à la piété envers Dieu et au culte de ses autels. A 13 ans, en septembre 1879, il entra au séminaire de Rimouski, où il fit tout son cours classique, et, à 19 ans, en septembre 1885, il y prenait la soutane. Le long de ses études, il s'était montré élève pieux et de vive intelligence, appliqué et curieux de s'instruire. Les plus beaux succès avaient récompensé ses efforts et ses labeurs. Mais sa faiblesse de constitution et peut-être aussi son travail soutenu avaient amené un dépérissement de sa santé qui faillit compromettre l'avenir qu'on rêvait pour lui. On le disait atteint de phtisie et la faculté elle-même s'était prononcée en ce sens. Le pâle ecclésiastique, depuis longtemps dévot et confiant à la Vierge Marie, redoubla de ferveur auprès de la bonne mère du ciel. "Sans vouloir prétendre ici divulguer en détail des archives trop intimes, a-t-on écrit dans la *Revue dominicaine*, disons qu'il fut arraché à la mort par celle qui le destinait à faire partie d'un ordre voué à son service et dont les membres portèrent longtemps le surnom de *filis de la Vierge* . . ."

Cet ordre, c'était celui des Dominicains, établis à Saint-Hyacinthe au Canada, depuis

1874, et qui venait d'ouvrir là un noviciat le 2 juillet 1885. L'abbé Rouleau s'y présenta et y reçut le saint habit blanc, des mains du Père Maricourt, le 8 décembre 1886. Son noviciat terminé, il prononça ses vœux simples perpétuels le 3 août 1888. En France, on vivait alors sous le coup de la loi des expulsions, et, au Canada, les études régulières pour les jeunes Dominicains n'étaient pas encore organisées. Le Frère Rouleau partit en conséquence pour la Corse, et c'est au célèbre couvent de Corbara qu'il compléta sa formation intellectuelle. C'est là, également, que, le 4 août 1891, il fit sa profession solennelle dans les mains du Père Monpeur. Le Frère Raymond-Marie Rouleau fut ordonné prêtre, en Corse, par Mgr Della Foata, évêque d'Ajaccio, le 31 juillet 1892. Il continua deux ans encore, au même couvent de Corbara, ses études théologiques, qu'il couronna par l'obtention du grade de lecteur, qui équivalait, chez les Dominicains, au titre de docteur dans les autres universités. En août 1894, il revenait au Canada, étant assigné au couvent de Saint-Hyacinthe.

On lui confia d'abord, à Saint-Hyacinthe, les fonctions de maître des novices, puis celles de régent des études, de 1894 à 1900. En

1900, il passait en cette qualité de régent, à Ottawa, au couvent régulier de l'ordre, qui s'établissait, et dont il devint le prieur le 10 août de cette même année 1900. Le 12 juin 1909, après de brillants examens, il recevait le grade suprême de maître en saint Thomas. Enfin, le 2 juillet 1919, le Père Rouleau était élu provincial des Dominicains pour la province du Canada. Il gouverna donc, en même temps qu'il enseignait encore, et cela avec une sagesse et une science auxquelles ses confrères ont maintes fois rendu les plus complets des hommages. Son action de prêcheur et d'apôtre rayonnait pareillement au dehors. Il donnait des retraites dans les paroisses, dans les communautés, au clergé, partout où il était appelé, en autant que ses autres occupations le lui permettaient. Il fut plusieurs années, à la curie archiépiscopale d'Ottawa, le défenseur du lien matrimonial, et il accompagna Mgr Duhamel, en qualité de théologien, au concile plénier de Québec en 1909. Il était devenu le conseiller estimé de nos délégués apostoliques, et l'on savait, parmi les initiés, que Rome le chargeait souvent dans les communautés de hautes missions de confiance. Les Canadiens français de l'Ontario, en butte à tant de tracasseries, eurent plus d'une fois recours à

ses lumières, et son patriotisme discret autant qu'éclairé leur a été d'un large soutien. On s'est étonné parfois qu'il ait pu suffire pendant plus de vingt ans à tant de besognes diverses.

A Rome, on voit les hommes et les choses de haut et de loin, mais on les voit d'un coup d'oeil pénétrant et sûr. Le 9 mars 1923, le Père Raymond-Marie Rouleau, provincial des Dominicains, était élu évêque de Valleyfield, où il succédait à Mgr Emard promu à l'archevêché d'Ottawa. Il fut sacré, dans sa cathédrale de Valleyfield, par le délégué papal du temps, Mgr di Maria, le 22 mai suivant. Ce n'était qu'une étape. Trois ans plus tard, le 9 juillet 1926, Mgr Rouleau était appelé à aller occuper, à Québec, le vénérable siège de Mgr de Laval, que les morts rapprochées du cardinal Bégin et de son successeur immédiat Mgr l'archevêque Roy avaient laissé vacant. Intronisé à Québec le 8 novembre 1926, le nouvel archevêque fut décoré du *pallium* le 24 février 1927. Ce n'était encore qu'un acheminement. En effet, au consistoire du 19 décembre 1927, Mgr Rouleau était créé cardinal de la sainte Eglise, du titre de Saint-Pierre in Montorio. Son ascension avait été rapide, qui l'avait mené, en moins de cinq ans, de sa cellule de moine, au sommet de la

hiérarchie canadienne et à la pourpre romaine. Mais hélas ! la dernière étape devait être courte, elle aussi ! Le 31 mai 1931, après moins de quatre ans, le vénéré cardinal mourait à Québec, dans son palais archiépiscopal, foudroyé par une crise d'angine. Il avait 65 ans d'âge, 45 de vie religieuse, 43 de sacerdoce, 8 d'épiscopat et pas tout à fait 4 de cardinalat.

Homme de haute stature, plus grand que la moyenne, bien fait de sa personne, de figure régulière, aux traits énergiques et doux à la fois, qu'animait l'éclat du regard ou l'amabilité du sourire toujours bienveillant, le Père Rouleau à Ottawa, avait déjà grande et belle mine sous son blanc costume de Frère Prêcheur. Devenu évêque à Valleyfield, puis archevêque et cardinal à Québec, il garda son habit blanc de moine, mais les insignes violets ou pourpres qu'il dut y ajouter ne purent que lui donner plus d'éclat. Ces marques de dignités, comme les dignités elles-mêmes, lui allèrent tout de suite à ravir. Cet homme sorti du peuple et ce moine très modeste parut à tous parfaitement à sa place au milieu des *grands* et des *éminences*.

Du point de vue intellectuel ou moral, on savait que Mgr Rouleau, après trente-sept ans de vie dominicaine, consacrée surtout à l'ensei-

gnement, était resté un homme d'étude et que c'était un érudit et un savant en toutes sortes de connaissances. Il semble que cela se voyait, jusqu'à un certain point, dans sa manière d'être et dans ses allures. Son maintien, comme sa conversation, était d'un maître. Il n'avait certes pas recherché les honneurs. Au lieu d'occuper un trône dans une cathédrale ou dans une basilique, il eut certainement préféré, on s'en rendait compte sans qu'il le dise, vivre encore tranquille dans sa cellule de moine. Il portait quand même allègrement le fardeau des grandeurs. Mais il se plaisait encore davantage à s'élever vers les hautes considérations de la pensée. Il n'était jamais plus lui-même, a-t-on dit justement, que lorsqu'il prononçait quelque important discours en présence de son clergé ou devant le personnel universitaire, ou écrivait l'une de ces lettres pastorales, si fortes de substance et si lumineuses d'expression, comme il en produisit tant. C'est que, s'il s'entendait parfaitement dans les choses de l'administration et des affaires, ce qui était nécessaire à l'accomplissement des devoirs de sa charge d'évêque et de premier pasteur, le cardinal restait avant tout un homme de doctrine et un "prêcheur" dans le plus beau sens

du terme. Ses discours et ses écrits témoignèrent constamment de sa haute science, de sa vaste érudition, de sa connaissance supérieure des hommes et des choses. C'était d'abord un docteur — il était maître en saint Thomas — dont la valeur intellectuelle, tout autant que les belles qualités morales, assurait l'autorité et fortifiait l'ascendant qu'il prenait si vite sur tous ceux qui venaient en relation avec lui. Et c'est ce pourquoi, semble-t-il, plus que pour toute autre raison, le cardinal Rouleau a été, comme tout naturellement, un si grand chef dans l'Eglise de Dieu.

En même temps, il convient de l'ajouter, le cardinal se montrait partout et constamment un père à l'âme compatissante et toute remplie de mansuétude. Dans les diverses charges qu'il a occupées chez les Dominicains, puis à la tête des diocèses qu'il a dirigés, il a su, certes, gouverner sans faiblesse, avec autant de fermeté que de sagesse et de prudence. Mais il exerça toujours l'autorité également avec la plus délicate des condescendances et la plus exquise des prévenances envers tous ses administrés. Il n'était pas de ceux qui brusquent et qui brisent. Quand il revint de Rome, revêtu de la pourpre, en mars 1928, l'un de ses anciens condisciples dominicains lui en rendait le

témoignage. "Il sait attendre, écrivait-il, et il sait prévoir. Il sait donner des directions qui assurent le succès, comme il sait réprimer les excès qui compromettent une direction." N'est-ce pas là, en tout gouvernement, et surtout dans celui des âmes, l'art des arts ? Elle est si difficile et si ardue la tâche de ceux qui ont charge de diriger les autres. Il ne suffit pas d'être un chef qui commande et qui ordonne. Il faut aussi être un père qui sache faire accepter et faire aimer ce qui est commandé et ce qui est ordonné. Père, le cardinal Rouleau l'était admirablement. *Nemo tam pater !* Toujours sa bonté de cœur sut tempérer ce que le maniement de l'autorité a nécessairement d'un peu rude et sévère. À cause de cela, non seulement on lui obéissait, mais encore on aimait à lui obéir, ce qui vaut mieux en plus d'un sens.

En somme, Son Eminence le cardinal Raymond-Marie Rouleau, de l'ordre des Frères Prêcheurs, deuxième évêque de Valleyfield, puis dix-neuvième évêque et septième archevêque de Québec, aura été un grand citoyen de son pays et un magnifique pasteur des âmes. C'est l'un de nos hommes d'Eglise, au Canada, qui nous a fait le plus honneur. Il vivra dans l'histoire.

TABLE DES MATIERES

Mgr Bourget	9
Le cardinal Taschereau	22
Mgr Laflèche	31
Mgr Taché	39
Le Père Lacombe	46
Le Père Lajoie	54
Mgr Fabre	61
Mgr Antoine Racine	69
Mgr Moreau	76
Le cardinal Bégin	83
Le curé Labelle	90
Mgr Duhamel	97
Mgr Lorrain	103
M. le supérieur Nantel	111
M. le supérieur Troie	119
M. le vice-recteur Proulx	127
Mgr Paul LaRocque	138
Mgr Émard	146
Mgr Langevin	154
Mgr Archambeault	160
M. l'abbé Gustave Bourassa	168
Mgr Paul-Eugène Roy	176
Mgr Latulipe	184
Le cardinal Rouleau	191

ACHEVE D'IMPRIMER

LE

DIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

MIL NEUF CENT TRENTE-TROIS

POUR

LA LIBRAIRIE D'ACTION CANADIENNE
FRANÇAISE (LIMITÉE)

PAR

L'IMPRIMERIE-PHOTOGRAVURE

J.-H.-A. LABELLE

SAINT-JEROME, P. QUE.

Prix : \$1.00

**Imprimerie-Photogravure
J.-H.-A. LABELLE
Saint-Jérôme. P. Q.**